
VITT. EM. III


GALLIÆ
AVGVSTÆ
HELENÆ
DVCISSÆ
AN DM
EX LIBRIS
MCMV



RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS.

COMEDIES.

TOME TREIZIEME.



RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES TRAGÉDIES ET COMEDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME VINGTIEME.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIV.

LE LEGS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE MARIVAUX,

Représentée pour la premiere fois
le 11 juin 1736.

ACTEURS.

LA COMTESSE.
LE MARQUIS.
HORTENSE.
LE CHEVALIER.
LISETTE, suivante de la Comtesse.
LÉPINE, valet-de-chambre du Marquis.

LE LEGS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

La démarche que vous allez faire auprès du Marquis m'alarme.

HORTENSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons. Défunt son parent et le mien lui laisse quatre cents mille francs, à la charge, il est vrai, de m'épouser ou de m'en donner deux cent mille ; cela est à son choix : mais le Marquis ne sent rien pour moi, j'en suis sûre ; de plus je suis presque certaine qu'il a de l'inclination pour la Comtesse. D'ailleurs il est déja assez riche par lui-même : voilà encore une succession de quatre cents mille francs qui lui vient, à laquelle il ne s'attendoit pas ; et vous croyez que, plutôt que d'en distraire deux cent mille, il aimera mieux

m'épouser, moi qui lui suis indifférente, pendant qu'il a de l'amour pour la Comtesse, qui peut-être ne le hait pas, et qui a plus de bien que moi? Il n'y pas d'apparence.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi jugez-vous que la Comtesse ne le hait pas?

HORTENSE.

A mille petites remarques que je fais tous les jours, et je n'en suis pas surprise. Du caractere dont elle est, celui du Marquis doit être de son goût. La Comtesse est une femme brusque qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse. Le Marquis est un homme doux, uni, paisible, aisé à conduire; et voilà ce qu'il faut à la Comtesse. D'ailleurs le Marquis est d'un âge qui lui convient; elle n'est plus de cette grande jeunesse: il a trente-cinq ou quarante ans; et je vois bien qu'elle seroit charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER.

Mais s'il accepte votre main?

HORTENSE.

Eh! non, vous dis-je: laissez-moi faire. Je crois qu'il espere que ce sera moi qui le refuserai. Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cent mille francs de moins, et je suis

bien aise de vous les apporter en mariage : je suis persuadée que la Comtesse et le Marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus Lépine et Lisette qui vont venir me parler. L'un est un Gascon froid, mais adroit; Lisette a de l'esprit. Je sais qu'ils ont tous deux la confiance de leurs maîtres : je les intéresserai à m'instruire, et tout ira bien. Les voilà qui viennent ; retirez-vous.

SCENE II.

HORTENSE, LISETTE, LEPINE.

HORTENSE.

Venez, Lisette, approchez.

LISETTE.

Que souhaitez-vous de nous, madame?

HORTENSE.

Rien que vous ne puissiez me dire sans blesser la fidélité que vous devez, (*à Lépine.*) vous au Marquis ; (*à Lisette.*) et vous à la Comtesse.

LISETTE.

Tant mieux, madame.

LÉPINE.

Ce début encourage. Nos services vous sont acquis.

HORTENSE, *lui présentant de l'argent.*

Tenez, Lisette, tout service mérite récompense.

LISETTE, *refusant.*

Du moins, madame, faudroit-il savoir auparavant de quoi il s'agit.

HORTENSE.

Prenez; je vous le donne, quoi qu'il arrive. (*à Lépine.*) Voilà pour vous, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Madame, je serois volontiers de l'avis de mademoiselle; mais je prends. Le respect défend que je raisonne.

HORTENSE.

Voici de quoi il est question. Dites-moi, Lépine; je me figure que le Marquis aime la Comtesse: me trompé-je? Il n'y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est. Soupçonnez-vous qu'il l'aime?

LÉPINE.

De soupçons, j'en ai de violens. Je m'en éclaircirai tantôt.

HORTENSE.

Et vous, Lisette, quel est votre sentiment sur la Comtesse?

LISETTE.

Qu'elle ne songe point du tout au Marquis, madame.

LÉPINE.

Je differe avec vous de pensée.

HORTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas, du caractere dont ils sont ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépine, voudriez-vous exciter le Marquis à le déclarer à la Comtesse? et vous, Lisette, disposer la Comtesse à se l'entendre dire: ce sera une industrie fort innocente.

LÉPINE.

Et même louable.

LISETTE, *rendant l'argent.*

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HORTENSE.

Gardez. D'où vient?

LISETTE.

C'est qu'il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi, et c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma maîtresse est veuve; elle est tranquille; son état est heureux: ce seroit dommage de l'en tirer; je prie le ciel qu'elle y reste.

LÉPINE, *froidement.*

Quant à moi, je garde mon lot; rien ne m'oblige à restitution. J'ai la volonté de vous être utile. Monsieur le Marquis vit dans le célibat; mais le mariage, il est bon, très bon: il a ses peines, chaque état a les siennes: quelquefois le

mien me pese ; le tout est égal. Oui, je vous servirai, madame, je vous servirai ; je n'y vois point de mal. On s'est marié de tout tems, on se mariera toujours ; on n'a que cette honnête ressource quand on aime.

HORTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d'autant plus que je m'imaginois que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE.

C'est de quoi il n'est pas question de ma part.

LÉPINE.

De la mienne j'en suis demeuré à l'estime. Néanmoins mademoiselle est aimable ; mais j'ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE.

J'espere que vous passerez toujours de même.

HORTENSE.

Voilà tout ce que j'avois à vous dire. Adieu, Lisette. Vous ferez ce qu'il vous plaira : je ne vous demande que le secret. J'accepte vos services, Lépine.

SCENE III.

LEPINE, LISETTE.

LISETTE.

Nous n'avons rien à nous dire, mons de Lépine. J'ai affaire, et je vous laisse.

LÉPINE.

Doucement, mademoiselle, retardez d'un moment ; je trouve à propos de vous informer d'un petit accident qui m'arrive.

LISETTE.

Voyons.

LÉPINE.

D'homme d'honneur, je n'avois pas envisagé vos graces ; je ne connoissois pas votre mine.

LISETTE.

Qu'importe ? Je vous en offre autant : c'est tout au plus si je connois actuellement la vôtre.

LÉPINE.

Cette dame se figuroit que nous nous aimions.

LISETTE.

Eh bien ! elle se figuroit mal.

LÉPINE.

Attendez, voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE.

Vos yeux ont pris bien de la peine.

LÉPINE.

Et vous êtes jolie, sandis ; oh ! très jolie.

LISETTE.

Ma foi, monsieur Lépine, vous êtes très galant ; oh ! très galant.

LÉPINE.

A mon exemple envisagez-moi, je vous prie ; faites-en l'épreuve.

LISETTE.

Oui-da. Tenez, je vous regarde.

LÉPINE.

Eh donc ! Est-ce là ce Lépine que vous connoissiez ? N'y voyez-vous rien de nouveau ? Que vous dit le cœur ?

LISETTE.

Pas le mot ; il n'y a rien là pour lui.

LÉPINE.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j'étois un garçon assez revenant : mais nous y retournerons ; c'est partie à remettre. Ecoutez le restant. Il est certain que mon maître distingue tendrement votre maîtresse. Aujourd'hui même il m'a confié qu'il méditoit de vous communiquer ses sentimens.

LISETTE.

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

LÉPINE.

Remarquons d'abondance que la Comtesse se plaît avec mon maître; qu'elle a l'ame joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes; et je vous l'accorde. Le Marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais aventurer la déclaration; et des déclarations la Comtesse les épouvante. Dans cette conjoncture j'opine que nous encouragions ces deux personnages. Qu'en sera-t-il? Qu'ils s'aimeront bonnement en toute simplesse, et qu'ils s'épouseront de même. Qu'en arrivera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc! parlez; êtes-vous d'accord?

LISETTE.

Non.

LÉPINE.

Mademoiselle, est-ce mon amour qui vous déplaît?

LISETTE.

Oui.

LÉPINE.

En peu de mots vous dites beaucoup : mais considérez l'occurrence. Je vous prédis que nos maîtres se marieront ; que la commodité vous tente.

LISETTE.

Je vous prédis qu'ils ne se marieront point. Je ne veux pas, moi. Ma maîtresse, comme vous dites fort habilement, tient l'amour au-dessous d'elle ; et j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'il n'est pas de mon petit intérêt qu'elle se marie. Ma condition n'en seroit pas si bonne ; entendez-vous ? Il n'y a pas d'apparence que la Comtesse y gagne ; et moi j'y perdrois beaucoup. J'ai fait un petit calcul là-dessus au moyen duquel je trouve que tous vos arrangemens me dérangent, et ne me valent rien. Ainsi, croyez-moi, quelque jolie que je sois continuez de n'en rien voir ; laissez là la découverte que vous avez faite de mes graces, et passez toujours sans y prendre garde.

LÉPINE, *froidement.*

Je les ai vues, mademoiselle ; j'en suis frappé, et n'ai de remede que votre cœur.

LISETTE.

Tenez-vous donc pour incurable.

LÉPINE.

Me donnez-vous votre dernier mot ?

LISETTE, *voulant sortir.*

Je n'y changerai pas une syllabe.

LÉPINE, *l'arrêtant.*

Permettez que je réparte. Vous calculez; moi de même: selon vous il ne faut pas que nos gens se marient; il faut qu'ils s'épousent selon moi, je le prétends.

LISETTE.

Mauvaise gasconnade.

LÉPINE.

Patience. Je vous aime, et vous me refusez le réciproque? Je calcule qu'il me fait besoin; et je l'aurai, sandis!

LISETTE.

Vous ne l'aurez pas, sandis!

LÉPINE.

J'ai tout dit. Laissez parler mon maître qui nous arrive.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LEPINE, LISETTE.

LE MARQUIS.

Ah! vous voici, Lisette? Je suis bien aise de vous trouver.

LISETTE.

Je vous suis obligée, monsieur; mais je m'en allois.

LE MARQUIS.

Vous vous en alliez? J'avois pourtant quelque chose à vous dire. Êtes-vous un peu de nos amis?

LÉPINE.

Petitement.

LISETTE.

J'ai beaucoup d'estime et de respect pour monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette; je fais beaucoup de cas de vous aussi; vous me paroissez une très bonne fille, et vous êtes à une maîtresse qui a bien du mérite.

LISETTE.

Il y a long-tems que je le sais, monsieur.

LE MARQUIS.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? que vous en dit-elle?

LISETTE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

C'est qu'entre nous, il n'y a point de femme que j'aime tant qu'elle.

LISETTE.

Qu'appelez-vous aimer, monsieur le Marquis? Est-ce de l'amour que vous entendez?

LE MARQUIS.

Eh! mais oui, de l'amour, de l'inclination,

comme tu voudras; le nom n'y fait rien. Je l'aime mieux qu'une autre; voilà tout.

LISETTE.

Cela se peut.

LE MARQUIS.

Mais elle n'en sait rien; je n'ai pas osé le lui apprendre. Je n'ai pas trop le talent de parler d'amour.

LISETTE.

C'est ce qui me semble.

LE MARQUIS.

Oui, cela m'embarrasse; et comme ta maîtresse est une femme fort raisonnable, j'ai peur qu'elle ne se moque de moi; et je ne saurois plus que lui dire: de sorte que j'ai rèvé qu'il seroit bon que tu la prévinsses en ma faveur.

LISETTE.

Je vous demande pardon, monsieur; mais il falloit rêver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS.

Eh! d'où vient? Je t'aurai grande obligation; je paierai bien tes peines. (*montrant Lépine.*) Et si ce garçon-là te convenoit, je vous ferois un fort bon parti à tous les deux.

LÉPINE, *froidement et sans regarder Lisette.*

Derechef recueillez-vous là-dessus, mademoiselle.

LISETTE.

Il n'y a pas moyen, monsieur le Marquis. Si je parlois de vos sentimens à ma maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerois avec elle; je vous y brouillerois vous-même: ne la connoissez-vous pas?

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'il n'y a rien à faire?

LISETTE.

Absolument rien.

LE MARQUIS.

Tant pis; cela me chagrine. Elle me fait tant d'amitié, cette femme! Allons, il ne faut donc plus y penser.

LÉPINE, *froidement.*

Monsieur, ne vous déconfortez pas du récit de mademoiselle, n'en tenez compte; elle vous triche. Retirons-nous: venez me consulter à l'écart; je serai plus consolant. Partons.

LE MARQUIS.

Viens; voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette: ne me nuis pas; voilà tout ce que j'exige.

LÉPINE, *au Marquis qui sort.*

N'exigez rien; ne gênons point mademoiselle. (*à Lisette.*) Soyons également ennemis déclarés; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne: je vous chéris ni plus ni moins

gardez-moi votre cœur, c'est un dépôt que je vous laisse.

LISETTE.

Adieu, mon pauvre Lépine; vous êtes peut-être de tous les fous de la Garonne le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.

SCENE V.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Voici ma maîtresse. De l'humeur dont elle est, je crois que cet amour-ci ne la divertira guere. Gare que le Marquis ne soit bientôt congédié.

LA COMTESSE, *tenant une lettre.*

Tenez, Lisette; dites qu'on porte cette lettre à la poste: en voilà dix que j'écris depuis trois semaines. La sotte chose qu'un proces! que j'en suis lasse! Je ne m'étonne pas s'il y a tant de femmes qui se remarient.

LISETTE, *riant.*

Bon! votre procès! une affaire de dix mille francs! Voilà quelque chose de bien considérable pour vous! Avez-vous envie de vous remarier? j'ai votre affaire.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est qu'envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE.

Ce pourroit être quelqu'un de Paris qui vous auroit fait une confidence; en tout cas, ne me le nommez pas.

LISETTE.

Oh! il faut pourtant que vous connoissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE.

Brisons là-dessus. Je rêve à une autre chose. Le Marquis n'a ici qu'un valet-de-chambre dont il a peut-être besoin, et je voulois lui demander s'il n'a pas quelque paquet à mettre à la poste: on le porteroit avec le mien. Où est-il, le Marquis? L'as-tu vu ce matin?

LISETTE.

Oh! oui. Malepeste! il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j'ai à vous donner: celui qui brûle pour vous, et que vous avez enflammé de passion...

LA COMTESSE.

Qui est ce benêt-là?

LISETTE.

Vous le devinez.

LA COMTESSE.

Celui qui brûle est un sot. Je ne veux rien savoir de Paris.

LISETTE.

Ce n'est point de Paris ; votre conquête est dans le château. Vous l'appelez benêt : moi, je vais le flatter ; c'est un soupirant qui a l'air fort simple, un air bon-homme. Y êtes-vous?

LA COMTESSE.

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à cela ici.

LISETTE.

Eh! le Marquis.

LA COMTESSE.

Celui qui est avec nous?

LISETTE.

Lui-même.

LA COMTESSE.

Je n'avois garde d'y être. Où as-tu pris son air simple et de bon-homme? Dis donc un air franc et ouvert ; à la bonne heure, il sera reconnoissable.

LISETTE.

Ma foi, madame, je vous le rends comme je le vois.

LA COMTESSE.

Tu le vois très-mal, on ne peut pas plus mal ;

en mille ans on ne le devineroit pas à ce portrait-là. Mais de qui tiens-tu ce que tu me contes de son amour?

LISETTE.

De lui, qui me l'a dit; rien que cela. N'en riez-vous pas? Ne faites pas semblant de le savoir. Au reste il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE.

Hélas! je ne lui en veux point de mal. C'est un fort honnête homme qui a d'excellentes qualités; et j'aime encore mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais ne te trompes-tu pas aussi? Il ne t'aura peut-être parlé que d'estime: il en a beaucoup pour moi, beaucoup; il me l'a marqué en mille occasions d'une maniere fort obligeante.

LISETTE.

Non, madame, c'est de l'amour qui regarde vos appas; c'est de la flamme. Il languit, il soupire.

LA COMTESSE.

Est-il possible? Sur ce pied-là, je le plains; car ce n'est pas un étourdi: il faut qu'il le sente, puisqu'il le dit; et ce n'est pas de ces gens-là qu'on se moque: jamais leur amour n'est ridicule. Mais il n'osera m'en parler, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oh! ne craignez rien; j'y ai mis bon ordre; il

ne s'y jouera pas. Je lui ai ôté toute espérance; n'ai-je pas bien fait?

LA COMTESSE.

Mais... oui, sans doute, oui... pourvu que vous ne l'ayiez pas brusqué pourtant: il falloit y prendre garde; c'est un ami que je veux conserver; et vous avez quelquefois le ton dur et revêche, Lisette. Il valoit mieux le laisser dire.

LISETTE.

Point du tout. Il vouloit que je vous parlasse en sa faveur.

LA COMTESSE.

Ce pauvre homme!

LISETTE.

Et je lui ai répondu que je ne pouvois pas m'en mêler; que je me brouillerois avec vous, si je vous en parlois; que vous me donneriez mon congé; que vous lui donneriez le sien.

LA COMTESSE.

Le sien! quelle grossièreté! ah! que c'est mal parler! son congé! Et même, est-ce que je vous aurois donné le vôtre? vous savez bien que non. D'où vient mentir, Lisette? C'est un ennemi que vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considere le plus, et qui le mérite le mieux. Quel sot langage de domestique! Eh! il étoit si simple de vous en tenir à lui dire: monsieur, je ne saurois; ce ne sont pas là mes affaires: par-

lez-en vous-même. Et je voudrois qu'il osât m'en parler, pour raccommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé! son congé! Il va se croire insulté.

LISETTE.

Eh! non, madame; il étoit impossible de vous en débarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher? Voulez-vous être sa femme par politesse, lui qui doit épouser Hortense? Je ne lui ai rien dit de trop; et vous en voilà quitte. (*le Marquis paroît: la timidité s'empare de lui, il se retire précipitamment; Lépine court après lui.*) Mais je l'apperçois qui vient en rêvant. Évitez-le; vous avez le tems.

LA COMTESSE.

L'éviter! lui qui me voit! Ah! je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenus, il croiroit que je vous les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien à ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, *à part.*

Hum! il y a ici quelque chose. (*haut.*) Madame, je suis d'avis de rester auprès de vous: cela m'arrive souvent, et vous en serez plus à l'abri d'une déclaration.

LA COMTESSE.

Belle finesse! Quand je lui échapperois aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain? il fau-

droit donc vous avoir toujours à mes côtés? Non, non, partez: s'il me parle, je sais répondre.

LISETTE, *à part, en s'en allant.*

Ma foi, cette femme-là ne va pas droit avec moi.

LA COMTESSE, *seule.*

Elle avoit la fureur de rester. Les domestiques sont haïssables; il n'y a pas jusqu'à leur zele qui ne vous désoblige: c'est toujours de travers qu'ils vous servent.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LEPINE.

LÉPINE.

Madame, monsieur le Marquis vous a vue de loin avec Lisette. Il demande s'il n'y a point de mal qu'il approche: il a le desir de vous consulter; mais il se fait le scrupule de vous être importun.

LA COMTESSE.

Lui, importun! Il ne sauroit l'être. Dites-lui que je l'attends, Lépine; qu'il vienne.

LÉPINE.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez voir dans la minute. (*appelant.*) Monsieur, venez prendre audience; madame l'accorde.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh! d'où vient donc la cérémonie que vous faites, Marquis? Vous n'y songez pas.

LE MARQUIS.

Madame, vous avez bien de la bonté; c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Effectivement vous me paroissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai l'esprit en peine. J'ai besoin de conseils, j'ai besoin de graces; et le tout de votre part.

LA COMTESSE.

Tant mieux. Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je n'ai d'envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS.

Oh! bonne. Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Comment, si je veux! manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point;

vous pouvez tout sur moi, Marquis; je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS.

Cette assurance m'est bien agréable, et je serois tenté d'en abuser.

LA COMTESSE.

J'ai grand'peur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis, Marquis, vous êtes trop réservé avec eux.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE.

Beaucoup, cela est vrai.

LE MARQUIS.

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense; que je dois l'épouser, ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE.

Oui, et je me suis apperçue que vous n'aviez pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS.

Oh! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE.

Je n'en suis pas surprise. Son caractere est si différent du vôtre! elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

LE MARQUIS.

Vous y êtes ; elle songe trop à ses graces. Il faudroit toujours l'entretenir de complimens ; et moi, ce n'est pas là mon fort. La coquetterie me gêne, elle me rend muet.

LA COMTESSE.

Ah ! ah ! je conviens qu'elle en a un peu ; mais presque toutes les femmes sont de même. Vous ne trouverez que cela partout, Marquis.

LE MARQUIS.

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple ! Vous plaisez sans y songer ; ce n'est pas votre faute. Vous ne savez pas seulement que vous êtes aimable ; mais d'autres le savent pour vous.

LA COMTESSE.

Moi, Marquis ! je pense qu'à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j'y songe moi-même.

LE MARQUIS.

Oh ! j'en connois qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE.

Eh ! qui sont-ils, Marquis ? Quelques amis comme vous, sans doute ?

LE MARQUIS.

Bon ! des amis ! voilà bien de quoi ; vous n'en aurez encore de long-tems.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LE MARQUIS.

Point du tout ; je le dis exprès.

LA COMTESSE, *riant.*

Comment? Vous qui ne voulez pas que j'aie encore des amis, est-ce que vous n'êtes pas le mien?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez. Mais quand je serois autre chose, il n'y auroit rien de surprenant.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je ne laisserois pas que d'en être surprise.

LE MARQUIS.

Et encore plus fâchée.

LA COMTESSE.

En vérité, surprise. Je veux pourtant croire que je suis aimable, puisque vous le dites.

LE MARQUIS.

Oh ! charmante ! Et je serois bien heureux si Hortense vous ressembloit : je l'épouserois d'un grand cœur ; et j'ai bien de la peine à m'y résoudre.

LA COMTESSE.

Je le crois ; et ce seroit encore pis si vous aviez de l'inclination pour une autre.

LE MARQUIS.

Eh bien ! c'est que justement le pis s'y trouve.

LA COMTESSE, *par exclamation.*

Oui ! vous aimez ailleurs ?

LE MARQUIS.

De toute mon ame.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Je m'en suis doutée, Marquis.

LE MARQUIS.

Eh ! vous êtes-vous doutée de la personne ?

LA COMTESSE.

Non ; mais vous me la direz.

LE MARQUIS.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE.

Eh ! pourquoi m'en donneriez-vous la peine, puisque vous voilà ?

LE MARQUIS.

C'est que vous ne connoissez qu'elle : c'est la plus aimable femme, la plus franche... Vous parlez de gens sans façon ; il n'y a personne comme elle : plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE.

Epousez-la, Marquis, épousez-la, et laissez là Hortense ; il n'y a point à hésiter : vous n'avez point d'autre parti à prendre.

LE MARQUIS.

Oui ; mais je songe à une chose. N'y auroit-il

pas moyen de me sauver les deux cent mille francs ? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Regardez-moi dans cette occasion-ci comme un autre vous-même.

LE MARQUIS.

Ah ! que c'est bien dit, un autre moi-même !

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons. Comment vous sauver vos deux cent mille francs ?

LE MARQUIS.

C'est qu'Hortense aime le Chevalier. Mais, à propos, c'est votre parent.

LA COMTESSE.

Oh ! parent de loin.

LE MARQUIS.

Or, de cet amour qu'elle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire semblant de vouloir l'épouser ; elle me refusera, et je ne lui devrai plus rien ; son refus me servira de quittance.

LA COMTESSE.

Oui-dà ! vous pouvez le tenter. Ce n'est pas qu'il n'y ait du risque ; elle a du discernement, Marquis. Vous supposez qu'elle vous refusera : je n'en sais rien ; vous n'êtes pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS.

Est-il vrai?

LA COMTESSE.

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS.

Vous me flattez; vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE.

Vous encouragez ma franchise! Mais mettez-vous donc dans l'esprit que je ne demande qu'à vous obliger, entendez-vous? et que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS.

Vous me ravissez d'espérance.

LA COMTESSE.

Allons par ordre. Si Hortense alloit vous prendre au mot?

LE MARQUIS.

J'espere que non; en tout cas, je lui paierois sa somme, pourvu qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur ait la bonté de me dire qu'elle veut bien de moi.

LA COMTESSE.

Hélas! elle seroit donc bien difficile! mais, Marquis, est-ce qu'elle ne sait pas que vous l'aimez?

LE MARQUIS.

Non, vraiment; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE.

Et le tout par timidité. Oh! en vérité, c'est la

pousser trop loin ; et tout amie des bienséances que je suis, je ne vous approuve pas : ce n'est pas se rendre justice.

LE MARQUIS.

Elle est si sensée que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler ?

LA COMTESSE.

Eh ! cela devroit être fait. Peut-être vous attend-elle. Vous dites qu'elle est sensée ; que craignez-vous ? Il est louable de penser modestement de soi ; mais avec de la modestie, on parle, on se propose : parlez, Marquis, parlez, tout ira bien.

LE MARQUIS.

Hélas! si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhorteriez pas tant. Que vous êtes heureuse de n'aimer rien, et de mépriser l'amour !

LA COMTESSE.

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel ! cela ne seroit pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amans tels qu'ils sont la plupart que je méprise, et non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête, et de fort involontaire : c'est le plus doux sentiment de la vie, comment le haïrois-je ? Non, certes ; et il y a tel homme à qui je pardonnerois de m'aimer, s'il me l'avouoit avec cette simplicité de caractere, tenez, que je louois tout-à-l'heure en vous.

LE MARQUIS.

En effet, quand on le dit naïvement comme on le sent...

LA COMTESSE.

Il n'y a point de mal alors. On a toujours bonne grace; voilà ce que je pense. Je ne suis pas une ame sauvage.

LE MARQUIS.

Ce seroit bien dommage!... Vous avez la plus belle santé!...

LA COMTESSE, *à part.*

Il est bien question de ma santé! (*haut.*) C'est l'air de la campagne.

LE MARQUIS.

L'air de la ville vous fait de même. L'œil le plus vif, le teint le plus frais!

LA COMTESSE.

Je me porte assez bien. Mais savez-vous bien que vous me dites des douceurs sans y penser?

LE MARQUIS.

Pourquoi, sans y penser? Moi, j'y pense.

LA COMTESSE.

Gardez-les pour la personne que vous aimez.

LE MARQUIS.

Eh! si c'étoit vous? il n'y auroit que faire de les garder.

LA COMTESSE.

Comment, si c'étoit moi! Est-ce de moi dont il

s'agit? Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce une déclaration d'amour que vous me faites?

LE MARQUIS.

Oh! point du tout. Mais quand ce seroit vous... il n'est pas nécessaire de se fâcher. Ne diroit-on pas que tout est perdu? Calmez-vous; prenez que je n'aie rien dit.

LA COMTESSE.

La belle chûte! Vous êtes bien singulier!

LE MARQUIS.

Et vous de bien mauvaise humeur; et tout-à-l'heure, à votre avis, on avoit si bonne grace à dire naïvement qu'on aime. Voyez comme cela réussit! Me voilà bien avancé!

LA COMTESSE.

Ne le voilà-t-il pas bien reculé? A qui en avez-vous? Je vous demande à qui vous parlez.

LE MARQUIS.

A personne, madame, à personne. Je ne dirai plus mot: êtes-vous contente? Si vous vous mettez en colere contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerez bien d'autres.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel original! (*haut.*) Et qui est-ce qui vous querelle?

LE MARQUIS.

Ah! la maniere dont vous me refusez n'est pas douce.

LA COMTESSE.

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS.

Courage! Avec la qualité d'original dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquoit plus que celle de rêveur: au surplus je ne m'en plains pas. Je ne vous conviens point, qu'y faire? Il n'y a plus qu'à me taire, et je me tairai. Adieu, Comtesse; n'en soyons pas moins bons amis; et du moins ayez la bonté de m'aider à me tirer d'affaire avec Hortense. (*il s'éloigne comme pour sortir.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Quel homme! Celui ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J'aime les gens simples et unis; mais, en vérité, celui-là l'est trop.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, HORTENSE.

HORTENSE, *arrêtant le Marquis prêt à sortir.*

Monsieur le Marquis, je vous prie, ne vous en allez pas: nous avons à nous parler; et madame peut être présente.

LE MARQUIS.

Comme vous voudrez, madame.

HORTENSE.

Vous savez ce dont il s'agit.

LE MARQUIS.

Non, je ne sais pas ce que c'est; je ne m'en souviens plus.

HORTENSE.

Vous me surprenez. Je me flattois que vous seriez le premier à rompre le silence : il est humiliant pour moi d'être obligée de vous prévenir. Avez-vous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde?

LE MARQUIS.

Oh! oui, je me souviens du testament.

HORTENSE.

Et qui dispose de ma main en votre faveur?

LE MARQUIS.

Oui, madame, oui, il faut que je vous épouse, cela est vrai.

HORTENSE.

Eh bien! monsieur, à quoi vous déterminez-vous? Il est tems de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival : c'est le Chevalier, qui est parent de madame, que je ne vous préfere pas, mais que je préfere à tout autre, et que j'estime assez pour en faire mon époux si vous ne devenez pas le mien : c'est ce que je lui ai dit jusqu'ici; et comme il m'assure avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui même à quoi s'en tenir, je n'ai pu lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédierai-je, ou non?

Que voulez-vous que je lui dise? Ma main est à vous, si vous me la demandez.

LE MARQUIS.

Vous me faites bien de la grace; je la prends, madame.

HORTENSE.

Voilà qui est donc arrêté? Nous ne sommes qu'à une lieue de Paris, il est de bonne heure; envoyons chercher un notaire. Voici Lisette; je vais lui dire de nous faire venir Lépine.

SCENE IX.

HORTENSE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, *entrant d'un côté*, LISETTE, *entrant de l'autre.*

HORTENSE, *allant au-devant du Chevalier.*

Il accepte ma main, mais de mauvaise grace; ce n'est qu'une ruse, ne vous effrayez pas, et ne dites mot. (*haut.*) Lisette, on doit passer un contrat de mariage entre monsieur le Marquis et moi; il veut tout-à-l'heure faire partir Lépine pour amener son notaire de Paris: ayez la bonté de lui dire qu'il vienne recevoir ses ordres.

LISETTE.

J'y cours, madame.

LA COMTESSE, *l'arrêtant.*

Où allez-vous? En fait de mariage, je ne veux ni m'en mêler ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE.

Moi, ce n'est que pour rendre service. Tenez, je n'ai que faire de sortir, je le vois sur la terrasse. (*elle appelle.*) Monsieur de Lépine!

LA COMTESSE, *à part.*

Cette sotte!

SCENE X.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, HORTENSE, LE CHEVALIER, LEPINE, LISETTE.

LÉPINE.

Qui est-ce qui m'appelle?

LISETTE.

Vîte, vîte, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre madame et votre maître; et il faut aller à Paris chercher le notaire de monsieur le Marquis.

LÉPINE.

Nous avons une partie de chasse pour tantôt: je m'étois arrangé pour courir le lievre, et non pas le notaire.

LE MARQUIS.

C'est pourtant le dernier qu'on veut.

LÉPINE.

Ce n'est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre ; je le compte pour mort. Ne savez-vous pas ? la fievre le travailloit quand nous partîmes, avec le médecin par-dessus.

LISETTE, *d'un air indifférent.*

Il n'y a qu'à prendre celui de madame.

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à vous taire ; car si celui de monsieur est mort, le mien l'est aussi. Il y a quelque tems qu'il me dit qu'il étoit le sien.

HORTENSE.

Dites-lui qu'il parte, Marquis.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je m'y prenne avec cet opiniâtre ? quand je me fâcherois, il n'en sera ni plus ni moins. Il faut donc le chasser. (*à Lépine.*) Retire-toi. (*Lépine et Lisette sortent.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, HORTENSE.

HORTENSE.

On se passera de lui. Allez toujours écrire. (*elle feint de se retirer avec le Chevalier.*)

LE MARQUIS, *bas, à la Comtesse.*

Si je lui offrois cent mille francs ; mais ils ne sont pas prêts, je ne les ai point.

LA COMTESSE.

Je vous les prêterai, moi; je les ai à Paris. Rappelez-les: votre situation me fait de la peine.

LE MARQUIS, *à Hortense.*

Madame, voulez-vous revenir? c'est que j'ai une proposition à vous faire, et qui est tout-à-fait raisonnable.

HORTENSE.

Une proposition ! Monsieur le Marquis, vous m'avez donc trompée? Votre amour n'est pas aussi vrai que vous me l'avez dit.

LE MARQUIS.

Que diantre voulez-vous? on prétend aussi que vous ne m'aimez point; cela me chicane. Ainsi, tenez, accommodons-nous plutôt; partageons le différent en deux : il y a deux cent mille francs sur le testament; prenez-en la moitié, quoique vous ne m'aimiez pas.

LE CHEVALIER, *bas, à Hortense.*

Je ne crains plus rien.

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, monsieur: cent mille francs ne peuvent entrer en comparaison avec l'avantage de vous épouser; et vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne les vaux pas quand je suis de mauvaise humeur ; et je vous annonce que j'y serai toujours.

HORTENSE.

Ma douceur naturelle me rassure.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin; vous serez mariée.

HORTENSE.

Oui, finissons, monsieur: je vous épouserai; il n'y a que cela à dire. (*elle sort.*)

LE MARQUIS.

Oui, parbleu ! j'en aurai le plaisir.

SCENE XII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *arrêtant le Chevalier.*

Restez, Chevalier ; parlons un peu de ceci. Y eut-il jamais rien de pareil? Qu'en pensez-vous, vous qui aimez Hortense, vous qu'elle aime? ce mariage ne vous fait-il pas trembler? Moi qui ne suis pas son amant, il m'effraie.

LE CHEVALIER, *avec un effroi hypocrite.*

C'est une chose affreuse ! il n'y a point d'exemple de cela.

LE MARQUIS.

Je ne m'en soucie guere : elle sera ma femme; mais en revanche je serai son mari ; c'est ce qui me console ; et ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la noce, et ce soir confinée dans son appartement ; pas plus de façons. Je suis piqué ; je ne donnerois pas cela de plus.

LA COMTESSE.

Pour moi, je serois d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager. Hortense peut-elle se sacrifier à un aussi vil intérêt? Vous qui êtes né généreux, Chevalier, et qui avez du pouvoir sur elle, retenez-la; faites-lui par pitié entendre raison, si ce n'est par amour. Je suis sûre qu'elle ne dispute si vilainement qu'à cause de vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il n'y a plus de risque à tenir bon. (*haut.*) Que voulez-vous que j'y fasse, Comtesse? je n'y vois point de remede.

LA COMTESSE.

Comment? que dites-vous? Il faut que j'aie mal entendu ; car je vous estime.

LE CHEVALIER.

Je dis que je ne puis rien là-dedans, et que c'est précisément ma tendresse qui me défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE.

Et par quel trait d'esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là ?

LE CHEVALIER.

Je veux qu'elle soit heureuse si je l'épouse ; elle ne le seroit pas assez avec la fortune que j'ai ; la douceur de notre union s'altéreroit ; je la verrois se repentir de m'avoir épousé, de n'avoir pas épousé monsieur ; et c'est à quoi je ne m'exposerai point.

LA COMTESSE.

On ne peut vous répondre qu'en haussant les épaules. Est-ce vous qui me parlez, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Vous avez donc l'ame mercenaire aussi, mon petit cousin ? Je ne m'étonne plus de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre. Oui, vous êtes digne d'elle ; vos cœurs sont fort bien assortis. Ah ! l'horrible façon d'aimer !

LE CHEVALIER.

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la mienne.

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur, ne prononcez pas seulement le mot de tendresse ; vous le profanez.

LE CHEVALIER.

Mais...

LA COMTESSE.

Vous me scandalisez, vous dis-je. Vous êtes mon parent, malheureusement; mais je ne m'en vanterai point. Ah! ciel! moi qui vous estime! quelle avarice sordide! quel cœur sans sentiment! Et de pareilles gens disent qu'ils aiment! ah! le vilain amour! Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus rien à vous dire.

LE MARQUIS, *brusquement.*

Ni moi plus rien à entendre. Monsieur, vous avez encore trois heures à entretenir Hortense; après quoi j'espere qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER.

Monsieur, le contrat signé, je pars. Pour vous, Comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement, vous excuserez votre parent, et vous lui rendrez plus de justice.

LA COMTESSE.

Ah! non: voilà qui est fini; je ne saurois le mépriser davantage.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh bien ! suis-je assez à plaindre ?

LA COMTESSE.

Eh ! monsieur, délivrez-vous d'elle, et donnez-lui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS.

Deux cent mille francs plutôt que de l'épouser ! Non, parbleu ! je n'irai pas m'incommoder jusque-là ; je ne pourrois pas les trouver sans me déranger.

LA COMTESSE, *négligemment.*

Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête ? à l'égard du reste, on tâchera de vous la faire.

LE MARQUIS.

Eh ! quand on emprunte ne faut-il pas rendre ? Si vous aviez voulu de moi, à la bonne heure ; mais dès qu'il n'y a rien à faire, je retiens la demoiselle ; elle seroit trop chere à renvoyer.

LA COMTESSE.

Trop chere ! Prenez donc garde, vous parlez comme eux. Seriez-vous capable de sentimens si mesquins ? il vaudroit mieux qu'il vous en coûtât

tout votre bien que de la retenir, puisque vous dites que vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Eh! en aimerois je une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'est égale; brune, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, et qu'il n'y a que vous que j'aimois.

LA COMTESSE.

Voyez donc comment vous ferez: car enfin est-ce une nécessité que je vous épouse à cause de la situation désagréable où vous êtes? En vérité, cela me paroît bien fort, Marquis.

LE MARQUIS.

Oh! je ne dis pas que ce soit une nécessité; vous me faites plus ridicule que je ne le suis: je sais bien que vous n'êtes obligée à rien. Ce n'est pas votre faute si je vous aime; et je ne prétends pas que vous m'aimiez; je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE, *impatiente.*

Vous faites fort bien, monsieur; votre discrétion est tout-à-fait raisonnable.

LE MARQUIS.

Tout le mal qu'il y a c'est que j'épouserai cette fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en aurois eu sans vous: voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, Comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis... Eh bien ! vous vous en allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédient que ce contrat extravagant ?

LE MARQUIS.

Eh ! quel expédient ? Je n'en savois qu'un qui n'a pas réussi, et je n'en sais plus. Je suis votre très humble serviteur. (*il se retire, et fait plusieurs révérences.*)

LA COMTESSE.

Bon soir, monsieur. Ne perdez point de tems en révérences ; la chose presse. (*seule.*) Là, qu'on me dise en vertu de quoi cet homme-là s'est mis dans la tête que je ne l'aimois point. Je suis quelquefois par impatience tentée de lui dire que je l'aime, pour lui montrer qu'il n'est qu'un idiot. Il faut que je me satisfasse.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LÉPINE.

LÉPINE.

Puis-je prendre la licence de m'approcher de madame la Comtesse ?

LA COMTESSE.

Qu'as-tu à me dire ?

LÉPINE.

De nous rendre réconciliés monsieur le Marquis et moi.

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'avec l'esprit tourné comme il l'a, il est homme à te punir de l'avoir bien servi.

LÉPINE.

J'ai le contentement que vous approuvez mon refus de partir? Il vous semble que je suis un serviteur excellent, madame?

LA COMTESSE.

Oui, excellent.

LÉPINE.

C'est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste. Madame, enseignez à monsieur le Marquis le mérite de mon procédé. Ce notaire me consternoit : dans l'excès de mon zele je l'ai fait malade, je l'ai fait mort; je l'aurois enterré, sandis! le tout par affection; et néanmoins on me gronde. (*s'approchant de la Comtesse d'un air mystérieux.*) Je sais au demeurant que monsieur le Marquis vous aime.

LA COMTESSE, *brusquement.*

Cela se peut bien.

LÉPINE.

Eh oui! madame, vous êtes le tourment de son cœur. Lisette le sait : nous l'avions même priée

de vous en toucher deux mots pour exciter votre compassion; mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas ce que cela veut dire.

LÉPINE.

Le voici au net: elle prétend que votre état de veuve lui rapporte davantage que ne feroit votre état de femme en puissance d'époux; que vous lui êtes plus profitable, autrement dit plus lucrative.

LA COMTESSE.

Plus lucrative? C'étoit donc là le motif de ses refus? Lisette est une jolie petite personne! l'impertinente! La voici. Va, laisse-nous. Je te raccommoderai avec ton maître: dis-lui que je le prie de me venir parler.

LÉPINE, *bas, à Lisette qui entre.*

Mademoiselle, vous allez trouver le tems orageux; mais ce n'est qu'une gentillesse de ma façon pour obtenir votre cœur. (*il s'en va.*)

SCENE XV.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE, *s'approchant de la Comtesse.*

Que veut-il dire?

LA COMTESSE.

Ah ! c'est donc vous?

LISETTE.

Oui, madame. La poste n'étoit point partie. Eh bien ! que vous a dit le Marquis?

LA COMTESSE.

Vous méritez bien que je l'épouse.

LISETTE.

Je ne sais pas en quoi je le mérite; mais ce qui est de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venois pour vous le conseiller. (*à part.*) Il faut céder au torrent.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Et vos profits, que deviendront-ils?

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est que mes profits?

LA COMTESSE.

Oui: vous ne gagneriez plus tant avec moi, si j'avois un mari, avez-vous dit à Lépine. Penseroit-on que je serai peut-être obligée de me remarier pour échapper à la fourberie et aux services intéressés de mes domestiques?

LISETTE.

Ah! le coquin! il m'a donc tenu parole. Vous ne savez pas qu'il m'aime, madame; que par là il a intérêt que vous épousiez son maître; et, comme j'ai refusé de vous parler en faveur du

Marquis, Lépine a cru que je le desservois auprès de vous; il m'a dit que je m'en repentirois: et voilà comme il s'y prend. Mais, en bonne foi, me reconnoissez-vous au discours qu'il me fait tenir? y a-t-il même du bon sens? m'en aimerez-vous moins quand vous serez mariée? en serez-vous moins bonne, moins généreuse?

LA COMTESSE.

Je ne le pense pas.

LISETTE.

Sur-tout avec le Marquis, qui de son côté est le meilleur homme du monde. Ainsi qu'est-ce que j'y perdrois? Au contraire, si j'aime tant mes profits, avec vos bienfaits je pourrai encore espérer les siens.

LA COMTESSE.

Sans difficulté.

LISETTE.

Et enfin je pense si différemment que je venois actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en question, parceque je le juge nécessaire.

LA COMTESSE.

Voilà qui est bien; je vous crois. Je ne savois pas que Lépine vous aimoit, et cela change tout: c'est un article qui te justifie; n'en parlons plus. Qu'est-ce que tu me voulois dire?

LISETTE.

Que je songeois que le Marquis est un homme estimable.

LA COMTESSE.

Sans contredit ; je n'ai jamais pensé autrement.

LISETTE.

Un homme avec qui vous aurez l'agrément d'avoir un mari sûr, sans avoir de maître.

LA COMTESSE.

Cela est encore vrai : ce n'est pas là ce que je dispute.

LISETTE.

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis dire : je les entends mal, et je suis née paresseuse.

LISETTE.

Vous en avez des instans de mauvaise humeur qui nuisent à votre santé.

LA COMTESSE.

Je n'ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE.

Procureurs, avocats, fermiers, le Marquis vous délivreroit de tous ces gens-là. Savez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE.

Il faut donc que j'y rêve.

LISETTE.

Vous ne vous sentez point de l'éloignement pour lui?

LA COMTESSE.

Non, aucun. Je ne dis pas que je l'aime de ce qu'on appelle passion, mais je n'ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

LISETTE.

Eh! n'est-ce pas assez, vraiment? De la passion! si pour vous marier vous attendez qu'il vous en vienne, vous resterez toujours veuve; et, à proprement parler, ce n'est pas lui que je vous propose d'épouser, c'est son caractere.

LA COMTESSE.

Qui est admirable, j'en conviens; et on peut dire assurément que tu parles bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux; mais il n'aura pas l'esprit d'en profiter, mon enfant.

LISETTE.

D'où vient donc? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour?

LA COMTESSE.

Oui, il m'a dit qu'il m'aimoit; et mon premier mouvement a été d'en paroître étonnée: c'étoit bien le moins. Sais-tu ce qui ést arrivé? qu'il a pris mon étonnement pour de la colere. Il a com-

mencé par établir que je ne pouvois pas le souffrir; en un mot, je le déteste; je suis furieuse contre son amour: voilà d'où il part. Moyennant quoi je ne saurois le désabuser sans lui dire: Monsieur, vous ne savez ce que vous dites; et ce seroit me jeter à sa tête: aussi n'en ferai-je rien.

LISETTE.

Oh! c'est une autre affaire: vous avez raison; ce n'est point ce que je vous conseille non plus; et il n'y a qu'à le laisser là.

LA COMTESSE.

Bon! Tu veux que je l'épouse, tu veux que je le laisse là; tu te promenes d'une extrémité à l'autre. Et peut-être n'a-t-il pas tant de tort, et que c'est ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur.

LISETTE.

J'y pensois; c'est ce que j'allois vous dire. Voulez-vous que j'en parle à Lépine, et que je lui insinue de l'encourager?

LA COMTESSE.

Non, je te le défends, Lisette, à moins que je n'y sois pour rien.

LISETTE.

Apparemment: ce n'est pas vous qui vous en avisez, c'est moi.

LA COMTESSE.

En ce cas, je n'y prends point de part. Si je l'épouse, c'est toi à qui il en aura obligation; et je prétends qu'il le sache, afin qu'il t'en récompense.

LISETTE.

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits! Je vous quitte pour chercher Lépine: mais ce n'est pas la peine; voilà le Marquis, et je vous laisse.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS, *sans voir la Comtesse.*

Voici cette lettre que je viens de faire pour le notaire; mais je ne sais pas si elle partira: je ne suis pas d'accord avec moi-même. (*à la Comtesse.*) On dit que vous souhaitez me parler, Comtesse?

LA COMTESSE.

Oui, c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service; il craint que vous ne le congédiez, et vous m'obligerez de le garder; c'est une grace que vous ne me refuserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS.

Vraiment oui, je vous aime, et ne vous aimerai encore que trop long-tems.

LA COMTESSE.

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS.

Parbleu ! je vous en défierois, puisque je ne saurois m'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, *riant.*

Ah, ah, ah ! ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS.

Oh ! oui, la chose est fort plaisante !

LA COMTESSE.

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS.

Ma foi ! je pense que je voudrois ne vous avoir jamais vue.

LA COMTESSE.

Votre inclination s'explique avec des graces infinies.

LE MARQUIS.

Bon ! des graces ! à quoi me serviroient-elles? n'a-t-il pas plu à votre cœur de me trouver haïssable ?

LA COMTESSE.

Que vous êtes impatientant avec votre haine ! Eh ! quelles preuves avez-vous de la mienne? vous n'en avez que de ma patience à écouter la

bizarrerie des discours que vous me tenez toujours : vous ai-je jamais dit un mot de ce que vous m'avez fait dire, ni que vous me fâchiez, ni que je vous hais, ni que je vous raille? Toutes visions que vous prenez, je ne sais comment, dans votre tête, et que vous vous figurez venir de moi; visions que vous grossissez, que vous multipliez à chaque fois que vous me répondez, ou que vous croyez me répondre : car vous êtes d'une maladresse ! Ce n'est non plus à moi que vous parlez qu'à qui ne vous parla jamais; et cependant monsieur se plaint.

LE MARQUIS.

C'est que monsieur est un extravagant.

LA COMTESSE.

C'est du moins le plus insupportable homme que je connoisse. Oui, vous pouvez être persuadé qu'il n'y a rien de si original que vos conversations avec moi, de si incroyable.

LE MARQUIS.

Comme votre aversion m'accommode !

LA COMTESSE.

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas? et je vous crois. Mais voyons : que souhaiteriez-vous que je vous répondisse?

LE MARQUIS.

Ce que je souhaiterois? Voilà qui est bien dif-

ficile à deviner ! Parbleu ! vous le savez de reste.

LA COMTESSE.

Eh bien ! ne l'ai-je pas dit ? Allez, monsieur, je ne vous aimerai jamais ; non jamais.

LE MARQUIS.

Tant pis, madame, tant pis : je vous prie de trouver bon que j'en sois fâché.

LA COMTESSE.

Apprenez donc, lorsqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il faut du moins leur demander ce qu'ils en pensent.

LE MARQUIS.

Quelle chicane vous me faites !

LA COMTESSE.

Je n'y saurois tenir. Adieu. (*elle veut s'en aller.*)

LE MARQUIS, *la retenant.*

Eh bien ! madame, je vous aime ; qu'en pensez-vous ? et, encore une fois, qu'en pensez-vous ?

LA COMTESSE.

Ah ! ce que j'en pense ? Que je le veux bien, monsieur, et, encore une fois, que je le veux bien ; car, si je ne m'y prenois pas de cette façon, nous ne finirions jamais.

LE MARQUIS.

Vous le voulez bien ? Ah ! je respire ! Comtesse, donnez-moi votre main que je la baise.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, HORTENSE.

HORTENSE.

Votre billet est-il prêt, Marquis? Mais vous baisez la main de la Comtesse, ce me semble?

LE MARQUIS.

Oui; c'est pour la remercier du peu de regret que j'ai aux deux cent mille francs que je vous donne.

HORTENSE.

Et moi, sans compliment, je vous remercie de vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER.

Nous voilà donc contens. Que je vous embrasse, Marquis. (*à la Comtesse.*) Comtesse, voilà le dénouement que nous attendions.

LA COMTESSE, *en s'en allant.*

Eh bien! vous ne l'attendrez plus.

FIN DU LEGS.

EXAMEN

DU LEGS.

Le Legs est une des plus jolies comédies en un acte du Répertoire du théâtre françois, et des pieces de Marivaux, celle dans laquelle on trouve le plus de vrai comique : pour cette fois il a cherché ses effets dans le développement des caracteres.

Le Marquis est un homme simple, timide, arrivé à un âge raisonnable sans avoir connu l'amour, et par conséquent n'ayant aucune idée des cent mille manieres dont les femmes font entendre qu'elles aiment lorsqu'elles ne peuvent encore l'avouer hautement. La Comtesse a dans le caractere toute la brusquerie compatible avec le ton de la bonne société ; cette brusquerie, dans laquelle le Marquis ne voit qu'une grande franchise, un éloignement prononcé de toute coquetterie, lui fait croire que la Comtesse s'élevera au-dessus des convenances de son sexe, c'est-à-dire qu'elle avouera qu'elle aime ou qu'elle n'aime pas sans y faire la moindre façon. C'est d'après cette idée qu'il interprete les discours qu'elle lui tient; et comme elle ne s'empresse pas de lui dire qu'elle approuve l'amour qu'il a pour elle, il se persuade qu'elle en est choquée. Cette maniere de raisonner est tout-à-fait dans le caractere du Marquis, que le rôle d'amant fatigue, et

qui se déconcerte aisément; elle amene des situations neuves, et des scenes vraiment comiques, puisque toutes les occasions que la Comtesse offre à son amant pour qu'il lui donne la possibilité de se déclarer ne servent qu'à la mettre en colere. Cette conception est très théâtrale, et l'auteur en a tiré le meilleur parti possible. Jusqu'au dénouement la Comtesse fait toutes les avances que peut se permettre une femme qui a la certitude d'être aimée, mais toujours inutilement. Enfin dans son impatience elle s'écrie : « Apprenez « donc, lorsqu'on dit aux gens qu'on les aime, qu'il « faut du moins leur demander ce qu'ils en pensent ». Et le Marquis lui répond : « Quelle chicane vous me « faites » ! Il est certain qu'il n'y a plus moyen d'y tenir; aussi veut-elle se retirer: mais le Marquis l'arrête, et lui demande en effet ce qu'elle en pense, non comme un amant, mais du ton d'un homme qui veut lui prouver l'inutilité d'une pareille question: cette situation est charmante.

Les rôles du Chevalier et d'Hortense sont ce qu'ils doivent être; ils se lient à l'action, aident à la développer, et font bien ressortir les deux principaux caracteres. Lépine est un des valets les plus originaux qu'on puisse trouver dans les comédies du second ordre; son sang-froid et sa finesse forment un contraste d'autant plus gai qu'il est dans la nature: mis en opposition avec Lisette, il donne une physionomie neuve à ce rôle de soubrette; et l'on aime à voir ces deux personnages subalternes en querelle réglée, contre l'usage ordinaire du théâtre où les valets s'aiment

aussitôt qu'ils devinent les sentimens qui rapprochent leurs maîtres. C'est particulièrement dans le Legs qu'on peut se faire une juste idée de l'esprit, du naturel et du ton parfait qui du tems de Marivaux régnoient dans la conversation : pour connoître ce que de nouvelles mœurs ont amené de changement à cet égard, il faudroit comparer à ce style celui qu'on a prêté aux gens de bonne société dans les romans et les comédies de la fin du dix-huitieme siecle.

FIN DE L'EXAMEN DU LEGS.

LES FAUSSES CONFIDENCES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE MARIVAUX,

Représentée pour la premiere fois
le 16 mars 1737.

ACTEURS.

MADAME ARGANTE.
ARAMINTE, fille de madame Argante.
DORANTE, neveu de M. Remy.
LE COMTE.
M. REMY, procureur.
MARTON, suivante d'Araminte.
DUBOIS, ancien valet de Dorante.
LUBIN, valet d'Araminte.
UN DOMESTIQUE, parlant.
UN GARÇON JOAILLIER.

La scene est chez madame Argante.

LES FAUSSES CONFIDENCES.

F. Massard del.   Gault de St Germain dir. ex.

C'est-à-dire que le personnage fait peindre.

Acte III Sc. VIII

LES FAUSSES CONFIDENCES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN.

Ayez la bonté, monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle : mademoiselle Marton est chez madame, et ne tardera pas à descendre.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

LUBIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie de

peur que l'ennui ne vous prenne ; nous discourrons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie ; ce n'est pas la peine, ne vous détournez point.

LUBIN.

Voyez, monsieur, n'en faites pas de façon : nous avons ordre de madame d'être honnête, et vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je ; je serai bien aise d'être un moment seul.

LUBIN.

Excusez, monsieur, et restez à votre fantaisie.

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS, *entrant avec un air de mystere.*

DORANTE.

Ah ! te voilà ?

DUBOIS.

Oui, je vous guettois.

DORANTE.

J'ai cru que je ne pourrois me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici, et qui vouloit absolument me désennuyer en restant.

Dis-moi, monsieur Remy n'est donc pas encore venu?

DUBOIS.

Non; mais voici l'heure à-peu-près qu'il vous a dit qu'il arriveroit. (*il cherche et regarde.*) N'y a-t-il là personne qui nous voie ensemble? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connoisse.

DORANTE.

Je ne vois personne.

DUBOIS.

Vous n'avez rien dit de notre projet à monsieur Remy, votre parent?

DORANTE.

Pas le moindre mot : il me présente de la meilleure foi du monde en qualité d'intendant à cette dame-ci dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur; il ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui. Il la prévint hier : il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me présenteroit à elle, qu'il y seroit avant moi, ou que s'il n'y étoit pas encore, je demandasse une mademoiselle Marton. Voilà tout; et je n'aurois garde de lui confier notre projet, non plus qu'à personne: il me paroît extravagant, à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté. Dubois, tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même

te récompenser de ton zele ; malgré cela il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune : en vérité, il n'est point de reconnoissance que je ne te doive.

DUBOIS.

Laissons cela, monsieur ; tenez, en un mot, je suis content de vous, vous m'avez toujours plu ; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime ; et si j'avois bien de l'argent il seroit encore à votre service.

DORANTE.

Quand pourrai-je reconnoître tes sentimens pour moi ? ma fortune seroit la tienne ; mais je n'attends rien de notre entreprise que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS.

Eh bien ! vous vous en retournerez.

DORANTE.

Cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux ; veuve d'un mari qui avoit une grande charge dans les finances ; et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

DUBOIS.

Point de bien ! votre bonne mine est un Pérou : tournez-vous un peu, que je vous considere

encore; allons, monsieur, vous vous moquez: il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris: voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible: il me semble que je vous voie déja en déshabillé dans l'appartement de madame.

DORANTE.

Quelle chimere!

DUBOIS.

Oui, je le soutiens, vous êtes actuellement dans votre salle, et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS.

Ah! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE.

Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable?

DUBOIS.

Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattra tant, elle deviendra si foible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant: vous m'en direz des nouvelles; vous l'avez vue, et vous l'aimez.

DORANTE.

Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble.

DUBOIS.

Oh! vous m'impatientez avec vos terreurs. Eh! que diantre! un peu de confiance; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge; je le veux, je l'ai mis là. Nous sommes convenus de toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises; je connois l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talens, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est; on vous épousera, toute fiere qu'on est; et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes; entendez-vous? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle il est le maître, et il parlera. Adieu: je vous quitte. J'entends quelqu'un, c'est peut-être monsieur Remy: nous voilà embarqués; poursuivons. (*il fait quelques pas et revient.*) A propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous; l'amour et moi nous ferons le reste.

SCENE III.

M. REMY, DORANTE.

M. REMY.

Bon jour, mon neveu: je suis bien aise de vous voir exact. Mademoiselle Marton va venir; on est allé l'avertir. La connoissez-vous?

DORANTE.

Non, monsieur: pourquoi me le demandez-vous?

M. REMY.

C'est qu'en venant ici j'ai rêvé à une chose... Elle est jolie au moins.

DORANTE.

Je le crois.

M. REMY.

Et de fort bonne famille; c'est moi qui ai succédé à son pere: il étoit fort ami du vôtre; homme un peu dérangé: sa fille est restée sans bien; la dame d'ici a voulu l'avoir; elle l'aime, la traite bien moins en suivante qu'en amie; lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marton a d'ailleurs une vieille parente asthmatique dont elle est héritiere, et qui est à son aise; vous allez être

tous deux dans la même maison ; je suis d'avis que vous l'épousiez : qu'en dites-vous?

DORANTE, *sourit à part.*

Eh!... Mais je ne pensois pas à elle.

M. REMY.

Eh bien! je vous avertis d'y penser; tâchez de lui plaire. Vous n'avez rien, mon neveu, je dis rien qu'un peu d'espérance ; vous êtes mon héritier; mais je me porte bien, et je ferai durer cela le plus long-tems que je pourrai, sans compter que je puis me marier : je n'en ai point d'envie ; mais cette envie-là vient tout d'un coup : il y a tant de minois qui vous la donnent! Avec une femme on a des enfans, c'est la coutume; auquel cas serviteur au collatéral. Ainsi, mon neveu, prenez toujours vos petites précautions. et vous mettez en état de vous passer de mon bien, que je vous destine aujourd'hui, et que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur, et c'est aussi à quoi je vais travailler.

M. REMY.

Je vous y exhorte. Voici mademoiselle Marton : éloignez-vous de deux pas pour me donner le tems de lui demander comment elle vous trouve. (*Dorante s'écarte un peu.*)

SCENE IV.

M. REMY, DORANTE, MARTON.

MARTON.

Je suis fâchée, monsieur, de vous avoir fait attendre; mais j'avois affaire chez madame.

M. REMY.

Il n'y a pas grand mal, mademoiselle, j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon-là? (*montrant Dorante.*)

MARTON, *riant.*

Et par quelle raison, monsieur Remy, faut-il que je vous le dise?

M. REMY.

C'est qu'il est mon neveu.

MARTON.

Eh bien! ce neveu-là est bon à montrer; il ne dépare point la famille.

M. REMY.

Tout de bon? C'est lui dont j'ai parlé à madame pour intendant, et je suis charmé qu'il vous revienne: il vous a déja vue plus d'une fois chez moi quand vous y êtes venue; vous en souvenez-vous?

MARTON.

Non, je n'en ai point d'idée.

M. REMY.

On ne prend pas garde à tout. Savez-vous ce qu'il me dit la premiere fois qu'il vous vit? Quelle est cette jolie fille-là? (*Marton sourit.*) Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre pére et le sien s'aimoient beaucoup; pourquoi les enfans ne s'aimeroient-ils pas? En voilà un qui ne demande pas mieux; c'est un cœur qui se présente bien.

DORANTE, *embarrassé.*

Il n'y a rien là de difficile à croire.

M. REMY.

Voyez comme il vous regarde! vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette.

MARTON.

J'en suis persuadée; monsieur prévient en sa faveur, et il faudra voir.

M. REMY.

Bon, bon! il faudra : je ne m'en irai point que cela ne soit vu.

MARTON, *riant.*

Je craindrois d'aller trop vîte.

DORANTE.

Vous importunez mademoiselle, monsieur.

MARTON, *riant.*

Je n'ai pourtant pas l'air si indocile.

M. REMY, *joyeux.*

Ah! je suis content; vous voilà d'accord. Oh! çà, mes enfans, (*il leur prend les mains à tous*

deux.) je vous fiance en attendant mieux. Je ne saurois rester; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à madame. Adieu, ma niece. (*il sort.*)

MARTON, *riant.*

Adieu donc, mon oncle.

SCENE V.

DORANTE, MARTON.

MARTON.

En vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme monsieur Remy expédie! Votre amour me paroît bien prompt; sera-t-il aussi durable?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, mademoiselle.

MARTON.

Il s'est trop hâté de partir. J'entends madame qui vient; et comme, grace aux arrangemens de monsieur Remy, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, mademoiselle.

MARTON, *en le voyant sortir.*

J'admire ce penchant dont on se prend tout d'un coup l'un pour l'autre.

SCENE VI.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

Marton, quel est donc cet homme qui vient de me saluer si gracieusement, et qui passe sur la terrasse? Est-ce vous à qui il en veut?

MARTON.

Non, madame, c'est à vous-même.

ARAMINTE, *d'un air assez vif.*

Eh bien! qu'on le fasse venir; pourquoi s'en va-t-il?

MARTON.

C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse auparavant. C'est le neveu de monsieur Remy, celui qu'il vous a proposé pour homme d'affaires.

ARAMINTE.

Ah! c'est là lui? il a vraiment très bonne façon.

MARTON.

Il est généralement estimé, je le sais.

ARAMINTE.

Je n'ai pas de peine à le croire: il a tout l'air de le mériter. Mais, Marton, il a si bonne mine pour un intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre: n'en dira-t-on rien?

MARTON.

Et que voulez-vous qu'on dise? est-on obligé de n'avoir que des intendans mal faits?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'étoit pas nécessaire de me préparer à le recevoir : dès que c'est monsieur Remy qui me le donne, c'en est assez, je le prends.

MARTON, *s'en allant.*

Vous ne sauriez mieux choisir. (*revenant.*) Êtes-vous convenue du parti que vous lui faites? monsieur Remy m'a chargée de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile; il n'y aura point de dispute là-dessus : dès que c'est un honnête homme, il aura lieu d'être content. Appelez-le.

MARTON.

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin, n'est-ce pas?

ARAMINTE.

Oui; comme il voudra : qu'il vienne. (*Marton va dans la coulisse.*)

SCENE VII.

DORANTE, ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

Monsieur Dorante, madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez, monsieur; je suis obligée à monsieur

Remy d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'espere, madame, que mon zele justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie de me conserver. Rien ne m'affligeroit tant à présent que de la perdre.

MARTON.

Madame n'a point deux paroles.

ARAMINTE.

Non, monsieur; c'est une affaire terminée, je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires apparemment; vous y avez travaillé?

DORANTE.

Oui, madame; mon pere étoit avocat, et je pourrois l'être moi-même.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous êtes un homme de très bonne famille, et même au-dessus du parti que vous prenez?

DORANTE.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, madame; l'honneur de servir une dame comme vous n'est au-dessus de qui que ce soit, et je n'envierai la condition de personne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez; et si dans la suite il y avoit occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

MARTON.

Voilà madame; je la reconnois.

ARAMINTE.

Il est vrai; je suis toujours fâchée de voir d'honnêtes gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien et sans mérite en ont une éclatante; c'est une chose qui me blesse sur-tout dans les personnes de son âge; car vous n'avez que trente ans tout au plus?

DORANTE.

Pas tout-à-fait encore, madame.

ARAMINTE.

Ce qu'il y a de consolant pour vous c'est que que vous avez le tems de devenir heureux.

DORANTE.

Je commence à l'être aujourd'hui, madame.

ARAMINTE.

On vous montrera l'appartement que je vous destine: s'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, et vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve, et c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marton?

MARTON.

Il n'y a qu'à prendre Lubin, madame. Je le vois à l'entrée de la salle, et je vais l'appeler. Lubin, parlez à madame.

SCENE VIII.

DORANTE, ARAMINTE, LUBIN, MARTON.

LUBIN.

Me voilà, madame.

ARAMINTE.

Lubin, vous êtes à présent à monsieur; vous le servirez: je vous donne à lui.

LUBIN.

Comment, madame, vous me donnez à lui? est-ce que je ne serai plus à moi? ma personne ne m'appartiendra donc plus?

MARTON.

Quel benêt!

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me servir ce sera lui que tu serviras.

LUBIN, *pleurant.*

Je ne sais pas pourquoi madame me donne mon congé: je n'ai pas mérité ce traitement; je l'ai toujours servie à faire plaisir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé; je te paierai pour être à monsieur.

LUBIN.

Je représente à madame que cela ne seroit pas juste; je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayiez mon service, puisque j'aurai vos gages; autrement je fripponnerois, madame.

ARAMINTE.

Je désespere de lui faire entendre raison.

MARTON.

Tu es bien sot! quand je t'envoie quelque part, ou que je te dis: fais telle ou telle chose, n'obéis-tu pas?

LUBIN.

Toujours.

MARTON.

Eh bien! ce sera monsieur qui te le dira comme moi, et ce sera à la place de madame et par son ordre.

LUBIN.

Ah! c'est une autre affaire. C'est madame qui donnera ordre à monsieur de souffrir mon service que je lui prêterai par le commandement de madame.

MARTON.

Voilà ce que c'est.

LUBIN.

Vous voyez bien que cela méritoit explication.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Voici votre marchande qui vous apporte des étoffes, madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir, et je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire ; ne vous éloignez pas.

SCENE IX.

DORANTE, LUBIN, MARTON.

LUBIN.

Oh ! çà, monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, et vous avez le pas sur moi. Je serai le valet qui sert, et vous, le valet qui serez servi par ordre.

MARTON.

Ce faquin avec ses comparaisons ! Va-t'en.

LUBIN.

Un moment, avec votre permission. Monsieur, ne paierez-vous rien ? Vous a-t-on donné ordre d'être servi gratis ? (*Dorante rit.*)

MARTON.

Allons, laisse-nous, madame te paiera ; n'est-ce pas assez ?

LUBIN.

Pardi, monsieur, je ne vous coûterai donc guere? On ne sauroit avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE.

Lubin a raison. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.

LUBIN.

Ah! voilà une action de maître. A votre aise le reste.

DORANTE.

Va boire à ma santé.

LUBIN, *s'en allant.*

Oh! s'il ne faut que boire afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai je vous la promets excellente. (*à part.*) Le gracieux camarade qui m'est venu là par hasard.

SCENE X.

DORANTE, MARTON, *et peu après* MADAME ARGANTE.

MARTON.

Vous avez lieu d'être satisfait de l'accueil de madame; elle paroît faire cas de vous, et tant mieux, nous n'y perdrons point. Mais voici madame Argante; je vous avertis que c'est sa mere, et je devine à peu-près ce qui l'amene.

MADAME ARGANTE.

Eh bien ! Marton, ma fille a un nouvel intendant que son procureur lui a donné, m'a-t-elle dit : j'en suis fâchée ; cela n'est point obligeant pour monsieur le Comte qui lui en avoit retenu un : du moins devoit-elle attendre et les voir tous deux. D'où vient préférer celui-ci? Quelle espece d'homme est-ce ?

MARTON.

C'est monsieur, madame.

MADAME ARGANTE.

Eh! c'est monsieur ! je ne m'en serois pas doutée ; il est bien jeune.

MARTON.

A trente ans, on est en âge d'être intendant de maison, madame.

MADAME ARGANTE.

C'est selon. Êtes-vous arrêté, monsieur ?

DORANTE.

Oui, madame.

MADAME ARGANTE.

Et de chez qui sortez-vous ?

DORANTE.

De chez moi, madame ; je n'ai encore été chez personne.

MADAME ARGANTE.

De chez vous ! vous allez donc faire ici votre apprentissage ?

MARTON.

Point du tout. Monsieur entend les affaires : il est fils d'un pere extrêmement habile.

MADAME ARGANTE, *bas, à Marton.*

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce là la figure d'un intendant ? il n'en a non plus l'air...

MARTON.

L'air n'y fait rien : je vous réponds de lui ; c'est l'homme qu'il nous faut.

MADAME ARGANTE.

Pourvu que monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me sera indifférent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on savoir ces intentions, madame ?

MADAME ARGANTE.

Connoissez-vous monsieur le comte Dorimont? C'est un homme d'un beau nom : ma fille et lui alloient avoir un procès ensemble au sujet d'une terre considérable ; il ne s'agissoit pas moins que de savoir à qui elle resteroit, et on a songé à les marier pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est veuve d'un homme qui étoit fort considéré dans le monde, et qui l'a laissée fort riche ; mais madame la comtesse Dorimont auroit un rang si élevé, iroit de pair avec des personnes d'une si grande distinction, qu'il me tarde de voir ce ma-

riage conclu; et, je l'avoue, je serois charmée moi-même d'être la mere de madame la comtesse Dorimont, et de plus que cela peut-être; car monsieur le comte Dorimont est en passe d'aller à tout.

DORANTE.

Les paroles sont-elles données de part et d'autre?

MADAME ARGANTE.

Pas tout-à-fait encore; mais à-peu-près: ma fille n'en est pas éloignée. Elle souhaiteroit seulement, dit-elle, d'être bien instruite de l'état de l'affaire, et savoir si elle n'a pas meilleur droit que monsieur le Comte, afin que si elle l'épouse il lui en ait plus d'obligation. Mais j'ai quelquefois peur que ce ne soit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut; c'est que je ne lui trouve pas assez d'élévation: le beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne la touchent pas assez; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoise. Elle s'endort dans cet état malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, *doucement.*

Peut-être n'en sera-t-elle pas plus heureuse, si elle en sort.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez: gar-

dez votre petite réflexion roturiere, et servez-nous, si vous voulez être de nos amis.

MARTON.

C'est un petit trait de morale qui ne gâte rien à notre affaire.

MADAME ARGANTE.

Morale subalterne qui me déplaît.

DORANTE.

De quoi est-il question, madame?

MADAME ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ses papiers, que son droit est le moins bon; que si elle plaidoit, elle perdroit.

DORANTE.

Si effectivement son droit est le plus foible, je ne manquerai pas de l'en avertir, madame.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Hum! quel esprit borné! (*à Dorante.*) Vous n'y êtes point; ce n'est pas là ce qu'on vous dit; on vous charge de lui parler ainsi, indépendamment de son droit, bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, madame, il n'y auroit point de probité à la tromper.

MADAME ARGANTE.

De probité! J'en manque donc, moi? Quel raisonnement! C'est moi qui suis sa mere, et qui

vous ordonne de la tromper à son avantage, entendez-vous ? C'est moi, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

MADAME ARGANTE, *à part, à Marton.*

C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu, monsieur l'homme d'affaires, qui n'avez fait celles de personne. (*elle sort.*)

SCENE XI.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

Cette mere-là ne ressemble guere à sa fille.

MARTON.

Oui, il y a quelque différence, et je suis fâchée de n'avoir pas eu le tems de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mere sera votre garant? Vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble; ce ne sera pas là une tromperie.

DORANTE.

Eh! vous m'excuserez: ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendroit

peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc?

MARTON.

C'est par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi, disons la vérité.

MARTON.

Oh! çà, il y a une petite raison à laquelle vous devez vous rendre; c'est que monsieur le Comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du contrat; et cet argent-là, suivant le projet de monsieur Remy, vous regarde aussi bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez, mademoiselle Marton, vous êtes la plus aimable fille du monde; mais ce n'est que faute de réflexion, que ces mille écus vous tentent.

MARTON.

Au contraire, c'est par réflexion qu'ils me tentent: plus j'y rêve, et plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre maîtresse: et si elle n'étoit pas heureuse avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une misérable somme?

MARTON.

Ma foi, vous avez beau dire: d'ailleurs, le Comte est un honnête homme, et je n'y entends

point de finesse. Voilà madame qui revient; elle a à vous parler. Je me retire; méditez sur cette somme, vous la goûterez aussi bien que moi.

DORANTE, *à part.*

Je ne suis pas si fâché de la tromper.

SCENE XII.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Vous avez donc vu ma mere?

DORANTE.

Oui, madame, il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, et voudroit bien que j'en eusse pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui; mais ne vous embarrassez point; vous me convenez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE.

Je me trahirois plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'hésite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est : on veut me marier avec monsieur le comte Dorimont, pour éviter un grand procès que nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possede.

DORANTE.

Je le sais, madame, et j'ai eu le malheur d'avoir déplu tout-à-l'heure là-dessus à madame Argante.

ARAMINTE.

Eh ! d'où vient?

DORANTE.

C'est que si, dans votre procès, vous avez le bon droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le contraire, afin de vous engager plus vîte à ce mariage ; et j'ai prié qu'on m'en dispensât.

ARAMINTE.

Que ma mere est frivole ! Votre fidélité ne me surprend point, j'y comptois. Faites toujours de même, et ne vous choquez point de ce que ma mere vous a dit ; je la désapprouve. A-t-elle tenu quelque discours désagréable?

DORANTE.

Il n'importe, madame ; mon zele et mon attachement en augmentent : voilà tout.

ARAMINTE.

Et voilà aussi pourquoi je ne veux pas qu'on vous chagrine, et j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que cela signifie? Je me fâcherai, si cela continue. Comment donc? vous ne seriez pas en repos! on aura de mauvais procédés avec vous parceque vous en avez d'estimables; cela seroit plaisant!

DORANTE.

Madame, par toute la reconnoissance que je vous dois, n'y prenez point garde : je suis confus de vos bontés, et je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE.

Je loue vos sentimens. Revenons à ce procès dont il est question : si je n'épouse point monsieur le Comte...

SCENE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Madame la Marquise se porte mieux, madame; *(il feint de voir Dorante avec surprise.)* et vous est fort obligée... fort obligée de votre attention. *(Dorante feint de détourner la tête, pour se cacher de Dubois.)*

ARAMINTE.

Voilà qui est bien.

DUBOIS, *regardant toujours Dorante.*

Madame, on m'a chargé aussi de vous dire un mot qui presse.

ARAMINTE.

De quoi s'agit-il?

DUBOIS.

Il m'est recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Je n'ai point achevé ce que je voulois vous dire; laissez-moi, je vous prie, un moment, et revenez.

SCENE XIV.

ARAMINTE, DUBOIS.

ARAMINTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air étonné que tu as marqué, ce me semble, en voyant Dorante? D'où vient cette attention à le regarder?

DUBOIS.

Ce n'est rien, sinon que je ne saurois plus avoir l'honneur de servir madame, et qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE, *surprise.*

Quoi! seulement pour avoir vu Dorante ici?

DUBOIS.

Savez-vous à qui vous avez affaire?

ARAMINTE.

Au neveu de monsieur Remy, mon procureur.

DUBOIS.

Eh! par quel tour d'adresse est-il connu de madame? comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici.

ARAMINTE.

C'est monsieur Remy qui me l'a envoyé pour intendant.

DUBOIS.

Lui, votre intendant! Et c'est monsieur Remy qui vous l'envoie! Hélas! le bonhomme! il ne sait pas qui il vous donne; c'est un démon que ce garçon-là.

ARAMINTE.

Mais que signifient tes exclamations? Explique-toi: est-ce que tu le connois?

DUBOIS.

Si je le connois, madame, si je le connois? Ah! vraiment oui; et il me connoit bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournoit de peur que je ne le visse?

ARAMINTE.

Il est vrai; et tu me surprends à mon tour. Seroit-il capable de quelque mauvaise action, que

tu saches? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

DUBOIS.

Lui! il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre; il a peut-être plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh! c'est une probité merveilleuse; il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE.

Eh! de quoi peut-il donc être question? D'où vient que tu m'alarmes? En vérité, je suis toute émue.

DUBOIS.

Son défaut, c'est là. (*il se touche le front.*) C'est à la tête que le mal le tient.

ARAMINTE.

A la tête?

DUBOIS.

Oui, il est timbré, mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Dorante! il m'a paru de très bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie?

DUBOIS.

Quelle preuve? Il y a six mois qu'il est tombé fou; il y a six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu; je dois bien le savoir, car j'étois à lui,

je le servois; et c'est ce qui m'a obligé de le quitter, et c'est ce qui me force de m'en aller encore. Otez cela, c'est un homme incomparable.

ARAMINTE.

Oh bien ! il sera ce qu'il voudra; mais je ne le garderai pas : on a bien affaire d'un esprit renversé; et peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine; car les hommes ont des fantaisies...

DUBOIS.

Ah! vous m'excuserez; pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malepeste! sa folie est de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe, je veux le congédier. Est-ce que tu la connois cette personne?

DUBOIS.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours; c'est vous, madame.

ARAMINTE.

Moi, dis-tu?

DUBOIS.

Il vous adore; il y a six mois qu'il n'en vit point, qu'il donneroit sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté quand il vous parle.

ARAMINTE.

Il y a bien en effet quelque petite chose qui

m'a paru extraordinaire. Eh ! juste ciel ! le pauvre garçon ! De quoi s'avise-t-il ?

DUBOIS.

Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa démence; elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il est bien fait, d'une figure passable, bien élevé, et de bonne famille; mais il n'est pas riche; et vous saurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'epouser des femmes qui l'étoient, et de fort aimables, ma foi, qui offroient de lui faire sa fortune, et qui auroient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes : il y en a une qui n'en sauroit revenir, et qui le poursuit encore tous les jours ; je le sais, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE, *avec négligence.*

Actuellement ?

DUBOIS.

Oui, madame, actuellement, une grande brune très piquante, et qu'il fuit. Il n'y a pas moyen, monsieur refuse tout. Je les tromperois, me disoit-il; je ne puis les aimer, mon cœur est parti. Ce qu'il disoit quelquefois la larme à l'œil; car il sent bien son tort.

ARAMINTE.

Cela est fâcheux. Mais où m'a-t-il vue, avant que de venir chez moi, Dubois?

DUBOIS.

Hélas ! madame, ce fut un jour que vous sor-

tites de l'opéra, qu'il perdit la raison ; c'étoit un vendredi, je m'en ressouviens; oui, un vendredi; il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, et vous suivit jusqu'à votre carrosse; il avoit demandé votre nom, et je le trouvai qui étoit comme extasié; il ne remuoit plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure!

DUBOIS.

J'eus beau lui crier: monsieur! Point de nouvelles, il n'y avoit plus personne au logis. A la fin pourtant il revint à lui avec un air égaré; je le jetai dans une voiture, et nous retournâmes à la maison. J'espérois que cela se passeroit, car je l'aimois. C'est le meilleur maître! Point du tout, il n'y avoit plus de ressource: ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante, vous aviez tout expédié: et dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux, lui, que rêver à vous, que vous aimer; moi, d'épier depuis le matin jusqu'au soir où vous alliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point!...

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus; un garçon fort exact, et qui m'introduisoit, et à qui je payois bouteille. C'est à la comédie qu'on va, me disoit-il; et je courois faire

mon rapport sur lequel, dès quatre heures, mon homme étoit à la porte. C'est chez madame celle-ci, c'est chez madame celle-là; et sur cet avis nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir madame entrer et sortir, lui dans un fiacre, et moi derriere, tous deux morfondus et gelés; car c'étoit dans l'hiver; lui, ne s'en souciant guere; moi, jurant par-ci, par-là, pour me soulager.

ARAMINTE.

Est-il possible?

DUBOIS.

Oui, madame. A la fin, ce train de vie m'ennuya: ma santé s'altéroit, la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne: il le crut, et j'eus quelque repos; mais n'alla-t-il pas deux jours après vous rencontrer aux Tuileries, où il avoit été s'attrister de votre absence. Au retour il étoit furieux, il voulut me battre, tout bon qu'il est; moi, je ne le voulus point; et je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre intendance, ce qu'il ne troqueroit pas contre la place d'un empereur.

ARAMINTE.

Y a-t-il rien de si particulier? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent que je me réjouissois de l'avoir, parcequ'il a de la probité;

ce n'est pas que je sois fâchée, car je suis bien au-dessus de cela.

DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit madame, plus il s'acheve.

ARAMINTE.

Vraiment, je le renverrai bien; mais ce n'est pas là ce qui le guérira. D'ailleurs je ne sais que dire à monsieur Remy qui me l'a recommandé, et ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement.

DUBOIS.

Oui; mais vous en ferez un incurable, madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Oh! tant pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne saurois me passer d'un intendant; et puis il n'y a pas tant de risque que tu le crois: au contraire, s'il y avoit quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait; ce seroit même un service à lui rendre.

DUBOIS.

Oui; c'est un remede bien innocent. Premièrement, il ne vous dira mot; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien sûr?

DUBOIS.

Oh! il ne faut pas en avoir peur ; il mourroit plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé? Nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérite ; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos graces, votre belle taille ; et puis c'est tout : il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE.

Voilà qui est bien digne de compassion! Allons, je patienterai quelques jours en attendant que j'en aie un autre. Au surplus ne crains rien ; je suis contente de toi ; je récompenserai ton zele, et je ne veux pas que tu me quittes ; entends-tu, Dubois?

DUBOIS.

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai soin de toi ; sur-tout qu'il ne sache pas que je suis instruite ; garde un profond secret ; et que tout le monde, jusqu'à Marton, ignore ce que tu m'as dit ; ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé qu'à madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient ; va-t'en.

SCENE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *d'abord seule.*

La vérité est que voici une confidence dont je me serois bien passée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, monsieur. De quoi vous parlois-je? Je l'ai oublié.

DORANTE.

D'un procès avec monsieur le comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets ; je vous disois qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, madame, et vous alliez, je crois, ajouter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. J'avois envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de savoir si je ne risquerois rien à plaider ; mais je crois devoir vous dispen-

ser de ce travail : je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah ! madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

ARAMINTE.

Oui ; mais je ne faisois pas réflexion que j'ai promis à monsieur le Comte de prendre un intendant de sa main ; vous voyez bien qu'il ne seroit pas honnête de lui manquer de parole ; et du moins faut-il que je parle à celui qu'il m'amenera.

DORANTE.

Je ne suis pas heureux ; rien ne me réussit, et j'aurai la douleur d'être renvoyé.

ARAMINTE.

Je ne dis pas cela ; il n'y a rien de résolu làdessus.

DORANTE.

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, madame.

ARAMINTE.

Eh ! mais, oui ; je tâcherai que vous restiez ; je tâcherai.

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question ?

ARAMINTE.

Attendons : si j'allois épouser le Comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyois avoir entendu dire à madame qu'elle n'avoit point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

Pas encore.

DORANTE.

Et d'ailleurs, votre situation est si tranquille et si douce.

ARAMINTE, *à part.*

Je n'ai pas le courage de l'affliger !... (*haut.*) Eh bien ! oui-dà ; examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher. Vous viendrez les prendre, et je vous les donnerai. (*en s'en allant.*) Je n'oserois presque le regarder.

SCENE XVI.

DORANTE, DUBOIS, *d'un air mystérieux.*

DUBOIS.

Marton vous cherche pour vous montrer l'appartement qu'on vous destine : Lubin est allé boire ; j'ai dit que j'allois vous avertir. Comment vous traite-t-on ?

DORANTE.

Qu'elle est aimable! Je suis enchanté! De quelle façon a-t-elle pris ce que tu lui as dit?

DUBOIS, *fuyant.*

Elle opine tout doucement à vous garder par compassion; elle espere vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, *charmé.*

Sincèrement?

DUBOIS.

Elle n'en réchappera point; c'est autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste, au contraire: je crois que voici Marton. Dis-lui que madame m'attend pour me remettre des papiers, et que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS.

Partez; aussi bien ai-je un petit avis à donner à Marton. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.

SCENE XVII.

DUBOIS, MARTON.

MARTON.

Où est donc Dorante? il me semble l'avoir vu avec toi.

DUBOIS, *brusquement.*

Il dit que madame l'attend pour des papiers, il reviendra ensuite. Au reste, qu'est-il nécessaire qu'il voie cet appartement? S'il n'en vouloit pas, il seroit bien délicat: pardi! je lui conseillerois...

MARTON.

Ce ne sont pas là tes affaires: je suis les ordres de madame.

DUBOIS.

Madame est bonne et sage; mais prenez garde: ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux?

MARTON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je ne sais où, celle de madame.

MARTON.

Eh bien ! est-ce qu'on te fâche quand on la trouve belle?

DUBOIS.

Non. Mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTON, *riant.*

Ah, ah ! quelle idée ! Va, tu n'y entends rien, tu t'y connois mal.

DUBOIS, *riant.*

Ah, ah ! je suis donc bien sot ?

MARTON, *riant, en s'en allant.*

Ah, ah ! l'original avec ses observations !

DUBOIS, *seul.*

Allez, allez, prenez toujours. J'aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, DORANTE.

DORANTE.

Non, madame, vous ne risquez rien, vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente; et si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser monsieur le Comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, et j'aurai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE.

Il ne seroit pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné? Vous me disiez

tantôt que mon état étoit doux et tranquille; n'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu contre le mariage, et par conséquent contre monsieur le Comte?

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde.

ARAMINTE.

Je ne saurois y trouver à redire; en tout cas, si je l'épouse, et qu'il veuille en mettre un autre ici à votre place, vous n'y perdrez point; je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE, *tristement.*

Non, madame; si j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne serai plus à personne; et apparemment que je la perdrai; je m'y attends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que je plaiderai: nous verrons.

DORANTE.

J'avois encore une petite chose à vous dire, Madame. Je viens d'apprendre que le concierge d'une de vos terres est mort: on pourroit y mettre un de vos gens; et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non; envoyez plutôt votre homme au château,

et laissez-moi Dubois : c'est un garçon de confiance qui me sert bien, et que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avoit été à vous quelque tems?

DORANTE, *d'un air embarrassé.*

Il est vrai, madame; il est fidele, mais peu exact. Rarement au reste ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuiroit-il point dans votre esprit?

ARAMINTE, *négligemment.*

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que me veut monsieur Remy?

SCENE II.

ARAMINTE, DORANTE, M. REMY.

M. REMY.

Madame, je suis votre très-humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

M. REMY.

Je vous rends mille graces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offroit un autre?

ARAMINTE.

Oui, monsieur.

M. REMY.

Tant mieux; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, *d'un air de refus.*

Et d'où vient, monsieur?

M. REMY.

Patience.

ARAMINTE.

Mais, monsieur Remy, ceci est un peu vif; vous prenez assez mal votre tems, et j'ai refusé l'autre personne.

DORANTE.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez madame qu'elle ne me congédie.

M. REMY, *brusquement.*

Vous ne savez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir; vous allez voir. Tenez, madame, jugez-en vous-même; voici de quoi il est question: c'est une dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, et de quelque distinction; qui ne déclare pas son nom; qui dit que j'ai été son procureur; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera; qui a vu monsieur chez moi, qui lui a parlé, qui sait qu'il n'a pas de bien, et qui offre de l'épouser sans délai; et la personne qui est venue chez

moi de sa part doit revenir tantôt pour savoir la réponse, et vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y a-t-il à se consulter là-dessus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, madame?

ARAMINTE, *froidement.*

C'est à lui de répondre.

M. REMY.

Eh bien! A quoi pense-t-il donc? Viendrez-vous?

DORANTE.

Non, monsieur; je ne suis pas dans cette disposition-là.

M. REMY.

Hum! Quoi? Entendez-vous ce que je vous dis, qu'elle a quinze mille livres de rente, entendez-vous?

DORANTE.

Oui, monsieur; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserois pas; nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre: j'ai le cœur pris, j'aime ailleurs.

M. REMY.

J'ai le cœur pris; voilà qui est fâcheux! Ah! ah! le cœur est admirable! Je n'aurois jamais deviné la beauté des scrupules de ce cœur-là, qui veut qu'on reste intendant de la maison

d'autrui, pendant qu'on peut l'être de la sienne. Est-ce là votre dernier mot, berger fidele?

DORANTE.

Je ne saurois changer de sentiment, monsieur.

M. REMY.

O le sot cœur, mon neveu! vous êtes un imbécille, un insensé; et je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment. N'est-il pas vrai, madame, et ne le trouvez-vous pas extravagant?

ARAMINTE, *doucement.*

Ne le querellez point. Il paroît avoir tort, j'en conviens.

M. REMY, *vivement.*

Comment, madame! il pourroit...

ARAMINTE.

Dans sa façon de penser je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante: tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez; je sais bien que cela est difficile.

DORANTE.

Il n'y a pas moyen, madame; mon amour m'est plus cher que ma vie.

M. REMY, *d'un air étonné.*

Ceux qui aiment les beaux sentimens doivent être contens; en voilà un des plus curieux qui se

fasse. Vous trouvez donc cela raisonnable, madame?

ARAMINTE.

Je vous laisse; parlez-lui vous-même. (*à part.*) Il me touche tant qu'il faut que je m'en aille. (*elle sort.*)

DORANTE, *à part.*

Il ne croit pas si bien me servir.

SCENE III.

M. REMY, DORANTE, MARTON.

M. REMY.

Dorante, sais-tu bien qu'il n'y a point de fou aux petites-maisons de ta force? (*Marton arrive.*) Venez, mademoiselle Marton.

MARTON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

M. REMY.

Dites-nous un peu votre sentiment: que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, et qui refuse d'épouser une honnête et fort jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venant?

MARTON.

Votre question est bien aisée à décider; ce quelqu'un rêve.

M. REMY, *montrant Dorante.*

Voilà le rêveur; et pour excuse il allegue son cœur que vous avez pris: mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, et que je vous crois encore à-peu-près dans tout votre bon sens, vu le peu de tems qu'il y a que vous le connoissez, je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie, mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement; il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

MARTON.

Quoi! monsieur Remy, c'est de Dorante dont vous parlez? c'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche?

M. REMY.

Tout juste, et vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTON.

Vous vous trompez, monsieur; je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher, et je suis enchantée. Ah! Dorante, que je vous estime! Je n'aurois pas cru que vous m'aimassiez tant.

M. REMY.

Courage! je ne fais que vous le montrer, et vous en êtes déja coiffée! Pardi! le cœur d'une femme est bien étonnant, le feu y prend bien vîte.

MARTON.

Eh ! monsieur, faut-il tant de bien pour être heureux ? Madame, qui a de la bonté pour moi, suppléera en partie par sa générosité à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante !

DORANTE.

Oh ! non, mademoiselle, aucune : vous n'avez point de gré à me savoir de ce que je fais ; je me livre à mes sentimens, et ne regarde que moi là-dedans ; vous ne me devez rien ; je ne pense pas à votre reconnoissance.

MARTON.

Vous me charmez : que de délicatesse ! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites.

M. REMY.

Par ma foi ! je ne m'y connois donc guere, car je le trouve bien plat. (*à Marton.*) Adieu, la belle enfant : je ne vous aurois, ma foi, pas évaluée ce qu'il vous achete. Serviteur, idiot : garde ta tendresse, et moi ma succession. (*il sort.*)

MARTON.

Il est en colere, mais nous l'appaiserons.

DORANTE.

Je l'espere. Quelqu'un vient.

MARTON.

C'est le Comte, celui dont je vous ai parlé, et qui doit épouser madame.

DORANTE.

Je vous laisse donc: il pourroit me parler de son procès; vous savez ce que je vous ai dit là-dessus, et il est inutile que je le voie.

SCENE IV.

LE COMTE, MARTON.

LE COMTE.

Bon jour, Marton.

MARTON.

Vous voilà donc revenu, monsieur?

LE COMTE.

Oui. On m'a dit qu'Araminte se promenoit dans le jardin, et je viens d'apprendre de sa mere une chose qui me chagrine. Je lui avois retenu un intendant qui devoit aujourd'hui entrer chez elle, et cependant elle en a pris un autre qui ne plaît point à la mere, et dont nous n'avons rien à espérer.

MARTON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, monsieur. Allez, ne vous inquiétez point, c'est un galant homme: et si la mere n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute; elle a débuté tantôt par le brusquer d'une maniere si outrée, l'a

traité si mal, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne l'ait point gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il étoit bien fait.

LE COMTE.

Ne seroit-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous?

MARTON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine en effet, et n'a pas trop l'air de ce qu'il est.

MARTON.

Pardonnez-moi, monsieur; car il est honnête homme.

LE COMTE.

N'y auroit-il point moyen de raccommoder cela? Araminte ne me hait pas, je pense; mais elle est lente à se déterminer; et, pour achever de la résoudre, il ne s'agiroit plus que de lui dire que le sujet de notre discussion est douteux pour elle. Elle ne voudra point soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet intendant; s'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas.

MARTON.

Oh! non; ce n'est point un homme à mener par là; c'est le garçon de France le plus désintéressé.

LE COMTE.

Tant pis! ces gens-là ne sont bons à rien.

MARTON.

Laissez-moi faire.

SCENE V.

LE COMTE, LUBIN, MARTON.

LUBIN.

Mademoiselle, voilà un homme qui en demande un autre; savez-vous qui c'est?

MARTON, *brusquement.*

Et qui est cet autre? A quel homme en veut-il?

LUBIN.

Ma foi, je n'en sais rien; c'est de quoi je m'informe à vous.

MARTON.

Fais-le entrer.

LUBIN.

Hé! le garçon! venez ici dire votre affaire.

SCENE VI.

LE COMTE, MARTON, LUBIN, LE GARÇON.

MARTON.

Qui cherchez-vous?

LE GARÇON.

Mademoiselle, je cherche un certain monsieur à qui j'ai à rendre un portrait avec une boîte qu'il nous a fait faire: il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, et qu'il viendroit la prendre; mais comme mon pere est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, et on m'a dit que je saurois de ses nouvelles ici. Je le connois de vue, mais je ne sais pas son nom.

MARTON.

N'est-ce pas vous, monsieur le Comte?

LE COMTE.

Non, sûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à monsieur, mademoiselle, c'est une autre personne.

MARTON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez?

LE GARÇON.

Chez un procureur qui s'appelle monsieur Remy.

LE COMTE.

Ah! n'est-ce pas le procureur de madame? Montrez-nous la boîte.

LE GARÇON.

Monsieur, cela m'est défendu; je n'ai ordre

de la donner qu'à celui à qui elle est : le portrait de la dame est dedans.

LE COMTE.

Le portrait d'une dame! Qu'est-ce que cela signifie? Seroit-ce celui d'Araminte? Je vais tout-à-l'heure savoir ce qu'il en est.

SCENE VII.

MARTON, LE GARÇON.

MARTON.

Vous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui. Je sais qui vous cherchez; c'est le neveu de monsieur Remy, de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi, mademoiselle.

MARTON.

Un grand homme, qui s'appelle M. Dorante?

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTON.

Il me l'a dit; je suis dans sa confidence. Avez-vous remarqué le portrait?

LE GARÇON.

Non; je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTON.

Eh bien! c'est de moi qu'il s'agit. Monsieur Dorante n'est pas ici, et ne reviendra pas sitôt: vous n'avez qu'à me remettre la boîte; vous le pouvez en toute sûreté; vous lui ferez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paroît. La voilà, mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre quand il sera revenu.

MARTON.

Oh! je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus; mais je tâcherai de repasser tantôt; et s'il n'y étoit pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTON.

Sans difficulté. Allez. (*à part.*) Voici Dorante. (*au Garçon.*) Retirez-vous vîte.

SCENE VIII.

DORANTE, MARTON.

MARTON, *d'abord seule.*

Ce ne peut être que mon portrait. Le char-

mant homme!. Monsieur Remy a raison de dire qu'il y avoit quelque tems qu'il me connoissoit.

DORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver? Lubin croit que c'est moi qu'il demande.

MARTON, *le regardant avec tendresse.*

Que vous êtes aimable, Dorante! Je serois bien injuste de ne vous pas aimer. Allez, soyez en repos; l'ouvrier est venu, je lui ai parlé, j'ai la boîte, je la tiens.

DORANTE.

J'ignore...

MARTON.

Point de mystere; je la tiens, vous dis-je, et je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vue. Retirez-vous: voici madame avec sa mere et le Comte; c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus, et ne les attendez pas.

DORANTE, *en s'en allant et riant.*

Tout a réussi; elle prend le change à merveille.

SCENE IX.

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTON.

ARAMINTE.

Marton, qu'est-ce que c'est qu'un portrait dont monsieur le Comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, et qu'on soupçonne être le mien? Instruisez-moi de cette histoire-là.

MARTON, *d'un air rêveur.*

Ce n'est rien, madame; je vous dirai ce que c'est: je l'ai démêlé après que monsieur le Comte a été parti; il n'a que faire de s'alarmer. Il n'y a rien là qui vous intéresse.

LE COMTE.

Comment le savez-vous, mademoiselle? Vous n'avez point vu le portrait.

MARTON.

N'importe, c'est tout comme si je l'avois vu. Je sais qui il regarde; n'en soyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un portrait de femme, et c'est ici qu'on vient chercher la personne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre; et ce n'est pas moi.

MARTON.

D'accord. Mais quand je vous dis que madame n'y est pour rien, ni vous non plus...

ARAMINTE.

Eh bien! si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question; car je veux le savoir. On a des idées qui ne me plaisent point. Parlez.

MADAME ARGANTE.

Oui, ceci a un air de mystere qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille: monsieur le Comte vous aime, et un peu de jalousie, même injuste, ne messied pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le portrait de madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Comme il vous plaira, monsieur; mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, et je crains un peu ce caractere d'esprit-là. Eh bien, Marton?

MARTON.

Eh bien! madame, voilà bien du bruit! c'est mon portrait.

LE COMTE.

Votre portrait?

MARTON.

Oui, le mien: eh! pourquoi non, s'il vous plaît? il ne faut pas tant se récrier.

MADAME ARGANTE.

Je suis assez comme monsieur le Comte; la chose me paroît singuliere.

MARTON.

Ma foi, madame, sans vanité, on en peint tous les jours, et des plus huppées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui est-ce qui a fait cette dépense-là pour vous?

MARTON.

Un très aimable homme, qui m'aime, qui a de la délicatesse et des sentimens, et qui me recherche; et, puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE.

Mon intendant?

MARTON.

Lui-même.

MADAME ARGANTE.

Le fat! avec ses sentimens.

ARAMINTE, *brusquement.*

Eh! vous nous trompez; depuis qu'il est ici a-t-il eu le tems de vous faire peindre?

MARTON.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me connoît.

ARAMINTE, *vivement.*

Donnez-donc.

MARTON.

Je n'ai pas encore ouvert la boîte, mais c'est moi que vous y allez voir. (*Araminte l'ouvre, tous regardent.*)

LE COMTE.

Eh! je m'en doutois bien; c'est madame.

MARTON.

Madame?... Il est vrai, et me voilà bien loin de mon compte! (*à part.*) Dubois avoit raison tantôt.

ARAMINTE, *à part.*

Et moi, je vois clair. (*à Marton.*) Par quel hasard avez-vous cru que c'étoit vous?

MARTON.

Ma foi, madame, toute autre que moi s'y seroit trompée. Monsieur Remy me dit que son neveu m'aime, qu'il veut nous marier ensemble; Dorante est présent, et ne dit point non; il refuse devant moi un très riche parti; l'oncle s'en prend à moi, me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher ici celui à qui il appartient; je l'interroge; à tout ce qu'il répond je reconnois Dorante; c'est un petit portrait de femme; Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi: je conclus donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort? J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce; tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma méprise, et je me tais.

ARAMINTE.

Ah! ce n'est pas là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, monsieur le Comte: il y a eu quelque mal-entendu dans les mesures que vous avez prises; mais vous ne m'abusez point; c'est à vous qu'on apportoit le portrait. Un homme dont on ne sait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'est vous, monsieur, c'est vous.

MARTON, *d'un air sérieux.*

Je ne crois pas.

MADAME ARGANTE.

Oui, oui, c'est monsieur: à quoi bon vous en défendre? dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'est pas là un si grand crime; allons, convenez-en.

LE COMTE, *froidement.*

Non, madame, ce n'est point moi, sur mon honneur: je ne connois pas ce monsieur Remy; comment auroit-on dit chez lui qu'on auroit de mes nouvelles ici? cela ne se peut pas.

MADAME ARGANTE, *d'un air pensif.*

Je ne faisois pas attention à cette circonstance.

ARAMINTE.

Bon! qu'est-ce que c'est qu'une circonstance de plus ou de moins? Je n'en rabats rien. Quoi qu'il en soit, je le garde; personne ne l'aura.

Mais quel bruit entendons-nous? Voyez ce que c'est, Marton.

SCENE X.

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTON, DUBOIS, LUBIN.

LUBIN, *en entrant, à Dubois.*

Tu es un plaisant magot!

MARTON.

A qui en avez-vous donc , vous autres?

DUBOIS.

Si je disois un mot, ton maître sortiroit bien vîte.

LUBIN.

Toi? nous nous soucions de toi et de toute ta race de canaille, comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerois, sans le respect de madame!

LUBIN.

Arrive, arrive : la voilà, madame.

ARAMINTE.

Quel sujet avez-vous donc de quereller? De quoi s'agit-il?

MADAME ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que

c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante; il seroit bon de savoir ce que c'est.

LUBIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi, laisse-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, madame.

LUBIN.

Je soutiens les intérêts de mon maître, je tire des gages pour cela, et je ne souffrirai pas qu'un ostrogoth menace mon maître d'un mot; j'en demande justice à madame.

MADAME ARGANTE.

Mais, encore une fois, sachons ce que veut dire Dubois par ce mot: c'est le plus pressé.

LUBIN.

Je lui défie d'en dire seulement une lettre.

DUBOIS.

C'est par pure colere que j'ai fait cette menace, madame; et voici la cause de la dispute. En arrangeant l'appartement de monsieur Dorante, j'y ai vu par hasard un tableau où madame est peinte, et j'ai cru qu'il falloit l'ôter, qu'il n'avoit que faire là, qu'il n'étoit pas décent qu'il y restât; de sorte que j'ai été pour le détacher: ce butor

est venu pour m'en empêcher, et peu s'en est fallu que nous ne nous soyons battus.

LUBIN.

Sans doute: de quoi t'avises-tu d'ôter ce tableau, qui est tout-à-fait gracieux, que mon maître considéroit il n'y avoit qu'un moment avec toute la satisfaction possible? Car je l'avois vu qu'il l'avoit contemplé de tout son cœur; et il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. Voyez la malice! Ote-lui quelque autre meuble, s'il en a de trop; mais laisse-lui cette piece, animal.

DUBOIS.

Et moi, je te dis qu'on ne la laissera point; que je la détacherai moi-même, que tu en auras le démenti, et que madame le voudra ainsi.

ARAMINTE.

Eh! que m'importe? Il étoit bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hasard, et qui y est resté. Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle?

MADAME ARGANTE, *d'un ton aigre.*

Vous m'excuserez, ma fille; ce n'est point là sa place, et il n'y a qu'à l'ôter; votre intendant se passera bien de ses contemplations.

ARAMINTE, *souriant.*

Oh! vous avez raison: je ne pense pas qu'il les

regrette. (*à Lubin et à Dubois.*) Retirez-vous tous deux.

SCENE XI.

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTON.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Ce qui est de sûr, c'est que cet homme d'affaires-là est de bon goût.

ARAMINTE, *ironiquement.*

Oui, la réflexion est juste! Effectivement, il est fort extraordinaire qu'il ait jeté les yeux sur ce tableau.

MADAME ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plu un instant, ma fille; vous le savez, j'ai le coup-d'œil assez bon, et je ne l'aime pas. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui: j'y reviens encore; il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le; sachons ce que c'est: je suis persuadée que ce petit monsieur-là ne vous convient point; nous le voyons tous, il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTON, *négligemment.*

Pour moi, je n'en suis pas contente.

ARAMINTE, *riant ironiquement.*

Qu'est-ce donc que vous voyez et que je ne

vois point? Je manque de pénétration : j'avoue que je m'y perds. Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, et que trop bien peut-être; voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

MADAME ARGANTE.

Que vous êtes aveugle!

ARAMINTE.

Pas tant; chacun a ses lumieres. Je consens au reste d'écouter Dubois; le conseil est bon, et je l'approuve. Allez, Marton; allez-lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant assez hardi pour regarder un tableau, il ne restera pas long-tems chez moi; sans quoi on aura la bonté de trouver bon que je le garde en attendant qu'il me déplaise à moi.

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Eh bien! il vous déplaira; je ne vous en dis pas davantage en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me servît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider, et j'ai souhaité par pure tendresse qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tout procès avec vous, que je ne veux

pour arbitre de notre discussion que vous et vos gens d'affaires, et que j'aime mieux perdre tout que de rien disputer.

MADAME ARGANTE, *d'un ton décisif.*

Mais où seroit la dispute? Le mariage termineroit tout, et le vôtre est comme arrêté.

LE COMTE.

Je garde le silence sur Dorante; je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui; et si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrois, et que je retiendrai encore quelque tems.

MADAME ARGANTE.

Je ferai comme monsieur, je ne vous parlerai plus de rien non plus; vous m'accuseriez de vision, et votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici, et avec lequel nous vous laissons.

SCENE XII.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

On m'a dit que vous vouliez me parler, madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Viens ici : tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret; moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guere d'attention pour ce que je te dis. Je t'avois recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante; tu en sais les conséquences ridicules, et tu me l'avois promis : pourquoi donc avoir prise sur ce misérable tableau avec un sot qui fait un vacarme épouvantable, et qui vient ici tenir des discours tout propres à donner des idées que je serois au désespoir qu'on eût?

DUBOIS.

Ma foi, madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de respect et de zele.

ARAMINTE.

Eh! laisse là ton zele, ce n'est pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut; c'est ton silence dont j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, et où tu m'as jetée toi-même; car sans toi je ne saurois pas que cet homme-là m'aime, et je n'aurois que faire d'y regarder de si près.

DUBOIS.

J'ai bien senti que j'avois tort.

ARAMINTE.

Passe encore pour la dispute; mais pourquoi s'écrier: si je disois un mot? Y a-t il rien de plus mal à toi?

DUBOIS.

C'est encore une suite de ce zele mal entendu.

ARAMINTE.

Eh bien! tais-toi donc, tais-toi; je voudrois pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dis.

DUBOIS.

Oh! je suis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sais de lui. Ma mere et monsieur le Comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes: quel rapport leur ferai-je à présent?

DUBOIS.

Ah! il n'y a rien de plus facile à raccommoder: ce rapport sera que des gens qui le connoissent m'ont dit que c'étoit un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous; quoiqu'il soit fort habile, au moins; ce n'est pas cela qui lui manque.

ARAMINTE.

A la bonne heure; mais il y aura un inconvénient, s'il en est capable: on me dira de le renvoyer, et il n'est pas encore tems. J'y ai pensé depuis; la prudence ne le veut pas, et je suis obligée de prendre des biais, et d'aller tout doucement avec cette passion si excessive que tu dis qu'il a, et qui éclateroit peut-être dans sa douleur. Me fierois-je à un désespéré? Ce n'est plus le

besoin que j'ai de lui qui me retient, c'est moi que je ménage. (*elle radoucit le ton.*) A moins que ce qu'a dit Marton ne soit vrai, auquel cas je n'aurois plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avoit déja vue chez monsieur Remy, et que le procureur a dit même devant lui qu'il l'aimoit depuis long-tems, et qu'il falloit qu'ils se mariassent : je le voudrois.

DUBOIS.

Bagatelle ! Dorante n'a vu Marton ni de près ni de loin ; c'est le procureur qui a débité cette fable-là à Marton, dans le dessein de les marier ensemble ; et moi, je n'ai pas osé l'en dédire, m'a dit Dorante, parceque j'aurois indisposé contre moi cette fille, qui a du crédit auprès de sa maîtresse, et qui a cru ensuite que c'étoit pour elle que je refusois les quinze mille livres de rente qu'on m'offroit.

ARAMINTE, *négligemment.*

Il t'a donc tout conté ?

DUBOIS.

Oui, il n'y a qu'un moment, dans le jardin, où il a voulu presque se jeter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion, et d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairois, mais que je ne prétendois pas rester dans la maison avec lui, et qu'il falloit qu'il sortît ; ce qui

l'a jeté dans des gémissemens, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

ARAMINTE.

Eh! tant pis; ne le tourmente point: tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là; tu le vois bien. J'augurois beaucoup de ce mariage avec Marton; je croyois qu'il m'oublieroit, et point du tout, il n'est question de rien.

DUBOIS, *comme s'en allant.*

Pure fable! Madame a-t-elle encore quelque chose à me dire?

ARAMINTE.

Attends: comment faire? Si lorsqu'il me parle, il me mettoit en droit de me plaindre de lui; mais il ne lui échappe rien; je ne sais de son amour que ce que tu m'en dis, et je ne suis pas assez fondée pour le renvoyer: il est vrai qu'il me fâcheroit s'il parloit; mais il seroit à propos qu'il me fâchât.

DUBOIS.

Vraiment oui; monsieur Dorante n'est point digne de madame. S'il étoit dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il est né, ce seroit une autre affaire; mais il n'est riche qu'en mérite, et ce n'est pas assez.

ARAMINTE, *d'un ton comme triste.*

Vraiment non, voilà les usages; je ne sais pas

comment je le traiterai ; je n'en sais rien, je verrai.

DUBOIS.

Eh bien! madame a un si beau prétexte... Ce portrait que Marton a cru être le sien, à ce qu'elle m'a dit.

ARAMINTE.

Eh! non, je ne saurois l'en accuser; c'est le Comte qui l'a fait faire.

DUBOIS.

Point du tout: c'est de Dorante, je le sais de lui-même, et il y travailloit encore il n'y a que deux mois, lorsque je le quittai.

ARAMINTE.

Va-t'en, il y a long-tems que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici, j'ai envie de lui tendre un piege.

DUBOIS.

Oui, madame, il se déclarera peut-être; et tout de suite je lui dirois: sortez.

ARAMINTE.

Laisse-nous.

DUBOIS, *sortant, et passant auprès de Dorante.*

Il m'est impossible de l'instruire; mais qu'il se découvre ou non, les choses ne peuvent aller que bien.

SCENE XIII.

DORANTE, ARAMINTE.

DORANTE.

Je viens, madame, vous demander votre protection ; je suis dans le chagrin et dans l'inquiétude : j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous, je vous suis plus attaché que je ne puis le dire ; on ne sauroit vous servir avec plus de fidélité ni de désintéressement ; et cependant je ne suis pas sûr de rester. Tout le monde ici m'en veut, me persécute, et conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné ; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, et j'en serois dans la derniere affliction.

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tranquillisez-vous ; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent ; ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, et tous leurs petits complots n'aboutiront à rien ; je suis la maîtresse.

DORANTE, *d'un air inquiet.*

Je n'ai que votre appui, madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas ; mais je vous conseille

une chose; ne leur paroissez pas si alarmé, vous leur feriez douter de votre capacité, et il leur sembleroit que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Ils ne se tromperoient pas, madame; c'est une bonté qui me pénetre de reconnoissance.

ARAMINTE.

A la bonne heure; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croient. Je vous sais bon gré de votre attachement et de votre fidelité; mais dissimulez-en une partie, c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m'en faire accroire sur le chapitre du procès: conformez-vous à ce qu'ils exigent; regagnez-les par-là, je vous le permets : l'évènement leur persuadera que vous les avez bien servis; car toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le Comte.

DORANTE, *d'un ton ému.*

Déterminée, madame.

ARAMINTE.

Oui, tout-à-fait résolue; le Comte croira que vous y avez contribué; je le lui dirai même, et je vous garantis que vous resterez ici; je vous le promets. (*à part.*) Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi, madame!

ARAMINTE, *d'un air délibéré.*

Il n'y en aura aucune, ne vous embarrassez pas, et écrivez le billet que je vais vous dicter. Il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

DORANTE.

Eh! pour qui, madame?

ARAMINTE.

Pour le Comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom. (*Dorante reste rêveur, et par distraction ne va point à la table.*) Eh bien! vous n'allez pas à la table? A quoi rêvez-vous?

DORANTE, *toujours distrait.*

Oui, madame.

ARAMINTE, *à part, pendant qu'il se place.*

Il ne sait ce qu'il fait; voyons si cela continuera.

DORANTE, *cherche du papier.*

Ah! Dubois m'a trompé!

ARAMINTE, *poursuit.*

Etes-vous prêt à écrire?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, *allant elle-même.*

Vous n'en trouvez point? en voilà devant vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Ecrivez. *Hâtez-vous de venir, monsieur, votre mariage est sûr*... Avez-vous écrit?

DORANTE.

Comment, madame?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas? *Votre mariage est sûr; madame veut que je vous l'écrive, et vous attend pour vous le dire.* (*à part.*) Il souffre, mais il ne dit mot; est-ce qu'il ne parlera pas? *N'attribuez point cette résolution à la crainte que madame pourroit avoir des suites d'un procès douteux.*

DORANTE, *vivement.*

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, madame: douteux? il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. *Non, monsieur, je suis chargé de sa part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mérite la détermine.*

DORANTE.

Ciel! je suis perdu. Mais, madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je. *Qu'elle rend à votre mérite la détermine*... Je crois que la main vous tremble! vous paroissez changé! Qu'est-ce que cela signifie? Vous trouvez-vous mal?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, madame.

ARAMINTE.

Quoi! si subitement! cela est singulier. Pliez la lettre et mettez, *à monsieur le Comte Dorimont.* Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (*à part.*) Le cœur me bat! (*à Dorante.*) Voilà qui est écrit tout de travers: cette adresse-là n'est presque pas lisible. (*à part.*) Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE, *à part.*

Ne seroit-ce point aussi pour m'éprouver? Dubois ne m'a averti de rien.

SCENE XIV.

DORANTE, ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

Je suis bien aise, madame, de trouver monsieur ici; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert en différentes occasions de me marier, madame; et jusqu'ici je ne me suis point trouvée disposée à profiter de vos bontés. Aujourd'hui monsieur me recherche; il vient même de refuser un parti infiniment plus riche, et le tout pour moi; du moins me l'a-t-il laissé croire, et il est à propos qu'il s'explique :

mais comme je ne veux dépendre que de vous, c'est de vous aussi, madame, qu'il faut qu'il m'obtienne: ainsi, monsieur, vous n'avez qu'à parler à madame. Si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.

SCENE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *à part, avec émotion.*

Cette folle! (*haut.*) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très bon choix: c'est une fille aimable et d'un excellent caractere.

DORANTE, *d'un air abattu.*

Hélas! madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne songez point à elle! Elle dit que vous l'aimez; que vous l'aviez vue avant que de venir ici.

DORANTE, *tristement.*

C'est une erreur où monsieur Remy l'a jetée sans me consulter; et je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuse à cause d'elle; et je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état

de donner mon cœur à personne: je l'ai perdu pour jamais, et la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenteroit pas.

ARAMINTE.

Vous avez tort: il falloit désabuser Marton.

DORANTE.

Elle vous auroit peut-être empêchée de me recevoir, et mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE.

Mais dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre?

DORANTE.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque chose d'incompréhensible dans tout ceci! Voyez-vous souvent la personne que vous aimez?

DORANTE, *toujours abattu.*

Pas souvent à mon gré, madame; et je la verrois à tout instant que je ne croirois pas la voir assez.

ARAMINTE, *à part.*

Il a des expressions d'une tendresse! (*haut.*) Est-elle fille? A-t-elle été mariée?

DORANTE.

Madame, elle est veuve.

ARAMINTE.

Et ne devez-vous pas l'épouser? Elle vous aime, sans doute?

DORANTE.

Hélas! madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers; je ne saurois presque parler d'elle qu'avec transport.

ARAMINTE.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous? et vous lui sacrifiez votre fortune? Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taire? on essaie de se faire aimer, ce me semble; cela est naturel et pardonnable.

DORANTE.

Me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légere espérance! Être aimé, moi! Non, madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence; et je mourrai du moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante; je n'en imagine point. Elle est donc au dessus de toute comparaison?

DORANTE.

Dispensez-moi de la louer, madame; je m'é-

garerois en la peignant. On ne connoît rien de si beau ni de si aimable qu'elle; et jamais elle ne me parle, ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE, *baisse les yeux, et continue.*

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec cet amour pour une personne qui ne saura jamais que vous l'aimez? Cela est bien bizarre. Que prétendez-vous?

DORANTE.

Le plaisir de la voir quelquefois, et d'être avec elle, est tout ce que je me propose.

ARAMINTE.

Avec elle? Oubliez-vous que vous êtes ici?

DORANTE.

Je veux dire avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait! Est-ce que vous l'avez fait faire?

DORANTE.

Non, madame; mais j'ai, par amusement, appris à peindre, et je l'ai peinte moi-même. Je me serois privé de son portrait si je n'avois pu l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE, *à part.*

Il faut le pousser à bout. (*haut.*) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en dispenser, madame; quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.

Il m'en est tombé un par hasard entre les mains: on l'a trouvé ici. (*montrant la boîte.*) Voyez si ce ne seroit point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, *ouvrant la boîte.*

Il est vrai que la chose seroit assez extraordinaire : examinez.

DORANTE.

Ah ! madame, songez que j'aurois perdu mille fois la vie avant que d'avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrai-je expier?... (*il se jette à ses genoux.*)

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié: revenez-en, je vous le pardonne.

MARTON, *paroît et s'enfuit.*

Ah ! (*Dorante se leve vîte.*)

ARAMINTE.

Ah ciel ! c'est Marton ! Elle vous a vu?

DORANTE, *déconcerté.*

Non, madame, non; je ne crois pas : elle n'est point entrée.

ARAMINTE.

Elle vous a vu, vous dis-je; laissez-moi : allez-vous-en ; vous m'êtes insupportable. Rendez-moi ma lettre. (*quand il est parti.*) Voilà pourtant ce que c'est que de l'avoir gardé!

SCENE XVI.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Dorante s'est-il déclaré, madame? et est-il nécessaire que je lui parle?

ARAMINTE.

Non, il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vu d'approchant à ce que tu m'as conté; et qu'il n'en soit plus question : ne t'en mêle plus. (*elle sort.*)

DUBOIS.

Voici l'affaire dans sa crise!

SCENE XVII.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

Ah ! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne sais qu'augurer de la conversation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi songez-vous? elle n'est qu'à deux pas : voulez-vous tout perdre?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclaircisses...

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute...

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je; je vais m'y rendre.

DORANTE.

Mais...

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Non, vous dis-je; ne perdons point de tems. La lettre est-elle prête?

DORANTE, *la lui montrant.*

Oui, la voilà, et j'ai mis dessus, Rue du Figuier.

DUBOIS.

Vous êtes bien assuré que Lubin ne sait pas ce quartier-là?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'adresser à Marton ou à moi pour savoir ce que c'est?

DORANTE.

Sans doute, et je lui recommanderai encore.

DUBOIS.

Allez donc la lui donner : je me charge du reste auprès de Marton que je vais trouver.

DORANTE.

Je t'avoue que j'hésite un peu. N'allons-nous pas trop vîte avec Araminte ? Dans l'agitation des mouvemens où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'aventure ?

DUBOIS.

Oh ! oui : point de quartier. Il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit ? Ah ! je lui apprendrai à vouloir me souffler mon emploi de confident pour vous aimer en fraude.

DORANTE.

Que j'ai souffert dans ce dernier entretien ! Puisque tu savois qu'elle vouloit me faire déclarer, que ne m'en avertissois-tu par quelques signes ?

DUBOIS.

Cela auroit été joli, ma foi ! Elle ne s'en seroit point apperçue, n'est-ce pas ? Et d'ailleurs, votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit ? Monsieur a souffert ! Parbleu ! il me semble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

DORANTE.

Sais-tu bien ce qui arrivera? qu'elle prendra son parti, et qu'elle me renverra tout d'un coup.

DUBOIS.

Je lui en défie; il est trop tard; l'heure du courage est passée. Il faut qu'elle nous épouse.

DORANTE.

Prends-y garde: tu vois que sa mere la fatigue.

DUBOIS.

Je serois bien fâché qu'elle la laissât en repos.

DORANTE.

Elle est confuse de ce que Marton m'a surpris à ses genoux.

DUBOIS.

Ah! vraiment des confusions! elle n'y est pas. Elle va en essuyer bien d'autres! C'est moi qui, voyant le train que prenoit la conversation, ai fait venir Marton une seconde fois.

DORANTE.

Araminte pourtant m'a dit que je lui étois insupportable.

DUBOIS.

Elle a raison. Voulez-vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime en dépit d'elle? cela est-il agréable? Vous vous emparez de son bien, de son cœur; et cette

femme ne criera pas! Allez vîte, plus de raisonnement: laissez-vous conduire.

DORANTE.

Songe que je l'aime, et que si notre précipitation réussit mal tu me désesperes.

DUBOIS.

Ah! oui, je sais bien que vous l'aimez: c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Êtes-vous en état de juger de rien? Allons, allons, vous vous moquez. Laissez faire un homme de sang froid. Partez, d'autant plus que voici Marton qui vient à propos, et que je vais tâcher d'amuser en attendant que vous envoyiez Lubin.

SCENE II.

DUBOIS, MARTON.

MARTON, *d'un air triste.*

Je te cherchois.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle?

MARTON.

Tu me l'avois bien dit, Dubois.

DUBOIS.

Quoi donc? je ne me souviens plus de ce que c'est.

MARTON.

Que cet intendant osoit lever les yeux sur madame.

DUBOIS.

Ah! oui; vous parlez de ce regard que je lui vis jeter sur elle? Oh! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valoit rien. Il y avoit quelque chose dedans qui n'étoit pas dans l'ordre.

MARTON.

Oh! çà, Dubois, il s'agit de faire sortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi! tant qu'on voudra: je ne m'y épargne pas. J'ai déja dit à madame qu'on m'avoit assuré qu'il n'entendoit pas les affaires.

MARTON.

Mais est-ce là tout ce que tu sais de lui? C'est de la part de madame Argante et de monsieur le Comte que je te parle; et nous avons peur que tu n'aies pas tout dit à madame, ou qu'elle ne cache ce que c'est. Ne nous déguise rien; tu n'en seras pas fâché.

DUBOIS.

Ma foi! je ne sais que son insuffisance, dont j'ai instruit madame.

MARTON.

Ne dissimule point.

DUBOIS.

Moi, un dissimulé! Moi, garder un secret! vous avez bien trouvé votre homme. En fait de discrétion je mériterois d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison; mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

MARTON.

Il est certain qu'il aime madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter: je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTON.

Et qu'a-t-elle répondu?

DUBOIS.

Que j'étois un sot. Elle est si prévenue...

MARTON.

Prévenue à un point que je n'oserois le dire, Dubois.

DUBOIS.

Oh! le diable n'y perd rien, ni moi non plus; car je vous entends.

MARTON.

Tu as la mine d'en savoir plus que moi là-dessus.

DUBOIS.

Oh! point du tout, je vous jure. Mais à propos, il vient tout-à-l'heure d'appeler Lubin pour

lui donner une lettre : si nous pouvions la saisir, peut-être en saurions-nous davantage.

MARTON.

Une lettre! oui-da: ne négligeons rien. Je vais de ce pas parler à Lubin, s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin : je crois qu'il vient.

SCENE III.

DUBOIS, MARTON, LUBIN.

LUBIN, *voyant Dubois.*

Ah! te voilà donc, mal-bâti ?

DUBOIS.

Tenez, n'est-ce pas là une belle figure pour se moquer de la mienne?

MARTON.

Que veux-tu, Lubin?

LUBIN.

Ne sauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, mademoiselle?

MARTON.

Oui.

LUBIN.

C'est que mon camarade, que je sers, m'a dit

de porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette rue; et comme je ne la sais pas, il m'a dit que je m'en informasse à vous ou à cet animal-là; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui parle, sinon pour l'injurier : j'aimerois mieux que le diable eût emporté toutes les rues que d'en savoir une par le moyen d'un malotru comme lui.

DUBOIS, *à Marton, à part.*

Prenez la lettre. (*haut.*) Non, non, mademoiselle, ne lui enseignez rien ; qu'il galope.

LUBIN.

Veux-tu te taire?

MARTON, *négligemment.*

Ne l'interrompez donc point, Dubois. Eh bien! veux-tu me donner ta lettre? je vais envoyer dans ce quartier-là, et on la rendra à son adresse.

LUBIN.

Ah! voilà qui est bien agréable! Vous êtes une fille de bonne amitié, mademoiselle.

DUBOIS, *s'en allant.*

Voûs êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant-là.

LUBIN.

Ce mal-honnête! Va, va trouver le tableau pour voir comme il se moque de toi.

MARTON.

Ne lui réponds rien: donne ta lettre.

LUBIN.

Tenez, mademoiselle, vous me rendrez un service qui me fait grand bien : quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi.

MARTON.

Elle sera rendue exactement.

LUBIN.

Oui, je vous recommande l'exactitude, à cause de monsieur Dorante, qui mérite toutes sortes de fidélités.

MARTON, *à part.*

L'indigne !

LUBIN, *s'en allant.*

Je suis votre serviteur éternel.

MARTON.

Adieu.

LUBIN, *revenant.*

Si vous le rencontrez ne lui dites point qu'un autre galope à ma place.

SCENE IV.

MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

MARTON, *d'abord seule.*

Ne disons mot que je n'aie vu ce que ceci contient.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! Marton, qu'avez-vous appris de Dubois?

MARTON.

Rien que ce que vous saviez déja, madame; et ce n'est pas assez.

MADAME ARGANTE.

Dubois est un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il est vrai que sa menace paroissoit signifier quelque chose de plus.

MADAME ARGANTE.

Quoi qu'il en soit, j'attends monsieur Remy que j'ai envoyé chercher; et s'il ne nous défait pas de cet homme-là, ma fille saura qu'il ose l'aimer: je l'ai résolu. Nous en avons les présomptions les plus fortes; et, ne fût-ce que par bienséance, il faudra bien qu'elle le chasse. D'un autre côté j'ai fait venir l'intendant que monsieur le Comte lui proposoit: il est ici, et je le lui présenterai sur-le-champ.

MARTON.

Je doute que vous réussissiez si nous n'apprenons rien de nouveau: mais je tiens peut-être son congé, moi qui vous parle... Voici monsieur Remy: je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, et je vais m'éclaircir. (*elle veut sortir.*)

SCENE V.

M. REMY, MADAME ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

M. REMY, *à Marton qui se retire.*

Bon jour, ma niece, puisqu'enfin il faut que vous la soyez. Savez-vous ce qu'on me veut ici?

MARTON, *brusquement.*

Passez, monsieur, et cherchez votre niece ailleurs: je n'aime point les mauvais plaisans.

(elle sort.)

M. REMY.

Voilà une petite fille bien incivile! *(à madame Argante.)* On m'a dit de votre part de venir ici, madame: de quoi est-il donc question?

MADAME ARGANTE, *d'un ton revêche.*

Ah! c'est donc vous, monsieur le procureur?

M. REMY.

Oui, madame; je vous garantis que c'est moi-même.

MADAME ARGANTE.

Et de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie, de nous embarrasser d'un intendant de votre façon?

M. REMY.

Et par quel hasard madame y trouve-t-elle à redire?

MADAME ARGANTE.

C'est que nous nous serions bien passés du présent que vous nous avez fait.

M. REMY.

Ma foi! madame, s'il n'est pas à votre goût, vous êtes bien difficile.

MADAME ARGANTE.

C'est votre neveu, dit-on?

M. REMY.

Oui, madame.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! tout votre neveu qu'il est, vous nous ferez un grand plaisir de le retirer.

M. REMY.

Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

MADAME ARGANTE.

Non; mais c'est à nous qu'il déplaît, à moi et à monsieur le Comte que voilà, et qui doit épouser ma fille.

M. REMY, *élevant la voix.*

Celui-ci est nouveau! Mais, madame, dès qu'il n'est pas à vous, il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'il vous plaise. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairoit, personne n'a songé à

cela ; et pourvu qu'il convienne à madame Araminte, tout doit être content. Tant pis pour qui ne l'est pas. Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME ARGANTE.

Mais vous avez le ton bien rauque, monsieur Remy.

M. REMY.

Ma foi! vos complimens ne sont point propres à l'adoucir, madame Argante.

LE COMTE.

Doucement, monsieur le procureur, doucement : il me paroît que vous avez tort.

M. REMY.

Comme vous voudrez, monsieur le Comte, comme vous voudrez ; mais cela ne vous regarde pas. Vous savez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connoître, et nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose.

LE COMTE.

Que vous me connoissiez ou non, il n'est pas si peu essentiel que vous le dites que votre neveu plaise à madame: elle n'est pas une étrangere dans la maison.

M. REMY.

Parfaitement étrangere pour cette affaire-ci, monsieur ; on ne peut pas plus étrangere: au surplus, Dorante est un homme d'honneur,

connu pour tel, dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, et dont madame parle ici d'une maniere choquante.

MADAME ARGANTE.

Votre Dorante est un impertinent.

M. REMY.

Bagatelle! ce mot-là ne signifie rien dans votre bouche.

MADAME ARGANTE.

Dans ma bouche! A qui parle donc ce petit praticien, monsieur le Comte? Est-ce que vous ne lui imposerez pas silence?

M. REMY.

Comment donc! m'imposer silence! à moi, procureur! Savez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, madame Argante.

MADAME ARGANTE.

Il y a donc cinquante ans que vous ne savez ce que vous dites.

SCENE VI.

ARAMINTE, MADAME ARGANTE, M. REMY, LE COMTE.

ARAMINTE.

Qu'y a-t-il donc? On diroit que vous vous querellez.

M. REMY.

Nous ne sommes pas fort en paix, et vous venez très à propos, madame : il s'agit de Dorante; avez-vous sujet de vous plaindre de lui?

ARAMINTE.

Non, que je sache.

M. REMY.

Vous êtes-vous apperçue qu'il ait manqué de probité?

ARAMINTE.

Lui? non vraiment; je ne le connois que pour un homme très estimable.

M. REMY.

Au discours que madame en tient, ce doit pourtant être un frippon, dont il faut que je vous délivre, et on se passeroit bien du présent que je vous en ai fait, et c'est un impertinent qui déplaît à madame, qui déplaît à monsieur qui parle en qualité d'époux futur; et à cause que je le défends on veut me persuader que je radote.

ARAMINTE, *froidement.*

On se jette là dans de grands excès : je n'y ai point de part, monsieur; je suis bien éloignée de vous traiter si mal. A l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui c'est que je le garde. Mais je venois pour savoir une chose, monsieur le Comte. Il y a là-bas, m'a-t-on

dit, un homme d'affaires que vous avez amené pour moi : on se trompe apparemment ?

LE COMTE.

Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi; mais c'est madame Argante...

MADAME ARGANTE.

Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'est moi qui ai prié monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, et que vous allez mettre dehors: je suis sûre de mon fait. J'ai laissé dire votre procureur, au reste; mais il amplifie.

M. REMY.

Courage!

MADAME ARGANTE, *vivement.*

Paix; vous avez assez parlé. (*à Araminte.*) Je n'ai point dit que son neveu fût un frippon. Il ne seroit pas impossible qu'il le fût, je n'en serois pas étonnée.

M. REMY.

Mauvaise parenthese, avec votre permission, supposition injurieuse et tout-à-fait hors d'œuvre.

MADAME ARGANTE.

Honnête homme, soit; du moins n'a-t-on pas encore de preuve du contraire, et je veux croire qu'il l'est. Pour un impertinent et très impertinent, j'ai dit qu'il en étoit un, et j'ai raison. Vous dites que vous le garderez: vous n'en ferez rien.

ARAMINTE, *froidement.*

Il restera, je vous assure.

MADAME ARGANTE.

Point du tout; vous ne sauriez. Seriez-vous d'humeur à garder un intendant qui vous aime?

M. REMY.

Eh! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache? A vous, à qui il n'a pas affaire?

ARAMINTE.

Mais en effet pourquoi faut-il que mon intendant me haïsse?

MADAME ARGANTE.

Eh! non, point d'équivoque. Quand je vous dis qu'il vous aime, j'entends qu'il est amoureux de vous, en bon françois; qu'il est ce qu'on appelle amoureux; qu'il soupire pour vous; que vous êtes l'objet secret de sa tendresse.

M. REMY.

Dorante?

ARAMINTE, *riant.*

L'objet secret de sa tendresse! oh! oui, très secret, je pense. Ah! ah! je ne me croyois pas si dangereuse à voir. Mais dès que vous devinez de pareils secrets, que ne devinez-vous que tous mes gens sont comme lui? Peut-être qu'ils m'aiment aussi: que sait-on? Monsieur Remy, vous qui me voyez assez souvent, j'ai envie de deviner que vous m'aimez aussi.

M. REMY.

Ma foi, madame, à l'âge de mon neveu, je ne m'en tirerois pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire.

MADAME ARGANTE.

Ceci n'est pas matiere à plaisanterie, ma fille. Il n'est pas question de votre monsieur Remy; laissons là ce bon homme, et traitons la chose un peu plus sérieusement. Vos gens ne vous font pas peindre, vos gens ne se mettent point à contempler vos portraits, vos gens n'ont point l'air galant, la mine doucereuse.

M. REMY.

J'ai laissé passer le bon homme à cause de vous au moins, mais le bon homme est quelquefois brutal.

ARAMINTE.

En vérité, ma mere, vous seriez la premiere à vous moquer de moi si ce que vous me dites me faisoit la moindre impression; ce seroit une enfance à moi que de le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans m'aimer? Je n'y saurois que faire: il faut bien m'y accoutumer et prendre mon parti là-dessus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous? je n'y avois pas pris garde, et je ne lui en ferai point un reproche. Il y auroit de la bizarrerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs

comme tout le monde, j'aime assez les gens de bonne mine.

SCENE VII.

MADAME ARGANTE, ARAMINTE, LE COMTE, DORANTE, M. REMY.

DORANTE.

Je vous demande pardon, madame, si je vous interromps. J'ai lieu de présumer que mes services ne vous sont plus agréables, et dans la conjoncture présente il est naturel que je sache mon sort.

MADAME ARGANTE, *ironiquement.*

Son sort! le sort d'un intendant! que cela est beau!

M. REMY.

Et pourquoi n'auroit-il pas un sort?

ARAMINTE, *d'un air vif, à sa mere.*

Voilà des emportemens qui m'appartiennent. (*à Dorante.*) Quelle est cette conjoncture, monsieur, et le motif de votre inquiétude?

DORANTE.

Vous le savez, madame. Il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

ARAMINTE.

Ce quelqu'un-là est fort mal conseillé. Désabu sez-vous ; ce n'est point moi qui l'ai fait venir.

DORANTE.

Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que mademoiselle Marton vient de m'assurer que dans une heure je ne serois plus ici.

ARAMINTE.

Marton vous a tenu un fort sot discours.

MADAME ARGANTE.

Le terme est encore trop long; il devroit en sortir tout-à-l'heure.

M. REMY, *à part.*

Voyons par où cela finira.

ARAMINTE.

Allez, Dorante, tenez-vous en repos; fussiez-vous l'homme du monde qui me convînt le moins, vous resteriez : dans cette occasion-ci c'est à moi-même que je dois cela; je me sens offensée du procédé qu'on a avec moi, et je vais faire dire à cet homme d'affaires qu'il se retire; que ceux qui l'ont amené sans me consulter le remmenent, et qu'il n'en soit plus parlé.

SCENE VIII.

MADAME ARGANTE, ARAMINTE, LE COMTE, DORANTE, M. REMY, MARTON.

MARTON, *froidement.*

Ne vous pressez pas de le renvoyer, madame: voilà une lettre de recommandation pour lui, et c'est monsieur Dorante qui l'a écrite.

ARAMINTE.

Comment?

MARTON, *donnant la lettre au Comte.*

Un instant, madame, cela mérite d'être écouté: la lettre est de monsieur, vous dis-je.

LE COMTE, *lit haut.*

« Je vous conjure, mon cher ami, d'être de-« main sur les neuf heures du matin chez vous: « j'ai bien des choses à vous dire; je crois que je « vais sortir de chez la dame que vous savez; « elle ne peut plus ignorer la malheureuse pas-« sion que j'ai prise pour elle, et dont je ne gué-« rirai jamais.

MADAME ARGANTE.

De la passion! entendez-vous, ma fille?

LE COMTE, *lit.*

« Un misérable ouvrier que je n'attendois pas

« est venu ici pour m'apporter la boîte de ce por-
« trait que j'ai fait d'elle.

MADAME ARGANTE.

C'est-à-dire que le personnage sait peindre.

LE COMTE, *lit.*

« J'étois absent, il l'a laissée à une fille de la « maison.

MADAME ARGANTE, *à Marton.*

Fille de la maison : cela vous regarde.

LE COMTE, *lit.*

« On a soupçonné que ce portrait m'apparte-
« noit : ainsi je pense qu'on va tout découvrir,
« et qu'avec le chagrin d'être renvoyé et de
« perdre le plaisir de voir tous les jours celle que
« j'adore...

MADAME ARGANTE.

Que j'adore ! ah ! que j'adore !

LE COMTE, *lit.*

« J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.

MADAME ARGANTE.

Je crois qu'il n'a pas mal deviné celui-là, ma fille.

LE COMTE, *lit.*

« Non pas à cause de la médiocrité de ma for-
« tune, sorte de mépris dont je n'oserois la croire
« capable...

MADAME ARGANTE.

Eh ! pourquoi non ?

LE COMTE, *lit.*

« Mais seulement à cause du peu que je vaux « auprès d'elle, tout honoré que je suis de l'estime « de tant d'honnêtes gens.

MADAME ARGANTE.

Et en vertu de quoi l'estiment-ils tant?

LE COMTE, *lit.*

« Auquel cas je n'ai plus que faire à Paris. Vous « êtes à la veille de vous embarquer, et je suis « déterminé à vous suivre. »

MADAME ARGANTE.

Bon voyage au galant.

M. REMY.

Le beau motif d'embarquement!

MADAME ARGANTE.

Eh bien! en avez-vous le cœur net, ma fille?

LE COMTE.

L'éclaircissement m'en paroît complet.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Quoi! cette lettre n'est pas d'une écriture contrefaite? vous ne la niez point?

DORANTE.

Madame...

ARAMINTE.

Retirez-vous.

M. REMY.

Eh bien! quoi? C'est de l'amour qu'il a; ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles personnes en

donnent ; et tel que vous le voyez il n'en a pas pris pour toutes celles qui auroient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente, sans compter les mers qu'il veut courir : voilà le mal ; car au reste, s'il étoit riche, le personnage en vaudroit bien un autre ; il pourroit bien dire qu'il adore ; et cela ne seroit pas si ridicule. Accommodez-vous, au reste : je suis votre serviteur, madame. (*il sort.*)

MARTON.

Fera-t-on monter l'intendant que monsieur le Comte a amené, madame ?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'intendans ! Allez-vous en ; vous prenez mal votre tems pour me faire des questions. (*Marton sort.*)

MADAME ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raison ; c'est monsieur le Comte qui vous en répond ; il n'y a qu'à le prendre.

ARAMINTE.

Et moi je n'en veux point.

LE COMTE.

Est-ce à cause qu'il vient de ma part, madame?

ARAMINTE.

Vous êtes le maître d'interpréter, monsieur; mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Vous vous expliquez là-dessus d'un air de vivacité qui m'étonne.

MADAME ARGANTE.

Mais en effet je ne vous reconnois pas. Qu'est-ce qui vous fâche?

ARAMINTE.

Tout: on s'y est mal pris; il y a dans tout ceci des façons si désagréables, des moyens si offensans, que tout m'en choque.

MADAME ARGANTE, *étonnée.*

On ne vous entend point.

LE COMTE.

Quoique je n'aie aucune part à ce qui vient de se passer, je ne m'apperçois que trop, madame, que je ne suis pas exempt de votre mauvaise humeur; et je serois fâché d'y contribuer davantage par ma présence.

MADAME ARGANTE.

Non, monsieur, je vous suis. Ma fille, je retiens monsieur le Comte: vous allez venir nous trouver apparemment. Vous n'y songez pas, Araminte; on ne sait que penser.

SCENE IX.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Enfin, madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrée : qu'il devienne tout ce qu'il voudra à présent; tout le monde a été témoin de sa folie, et vous n'avez plus rien à craindre de sa douleur; il ne dit mot. Au reste je viens seulement de le rencontrer plus mort que vif, qui traversoit la galerie pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir soupirer : il m'a pourtant fait pitié; je l'ai vu si défait, si pâle et si triste, que j'ai eu peur qu'il ne se trouvât mal.

ARAMINTE, *qui ne l'a pas regardé jusque-là, et qui a toujours rêvé, dit d'un ton haut.*

Mais qu'on aille donc voir : quelqu'un l'a-t-il suivi? Que ne le secouriez-vous? Faut-il tuer cet homme?

DUBOIS.

J'y ai pourvu, madame; j'ai appelé Lubin qui ne le quittera pas, et je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien : voilà qui est fini. Je ne suis venu que pour vous dire une chose, c'est que je pense qu'il demandera à vous parler, et je ne conseille

pas à madame de le voir davantage; ce n'est pas la peine.

ARAMINTE, *sèchement.*

Ne vous embarrassez pas; ce sont mes affaires.

DUBOIS.

En un mot, vous en êtes quitte, et cela par le moyen de cette lettre qu'on vous a lue, et que mademoiselle Marton a tirée de Lubin par mon avis: je me suis douté qu'elle pourroit vous être utile, et c'est une excellente idée que j'ai eue là; n'est-ce pas, madame?

ARAMINTE.

Quoi! c'est à vous que j'ai l'obligation de la scene qui vient de se passer?

DUBOIS.

Oui, madame.

ARAMINTE.

Méchant valet! ne vous présentez plus devant moi.

DUBOIS.

Hélas! madame, j'ai cru bien faire.

ARAMINTE.

Allez, malheureux! il falloit m'obéir; je vous avois dit de ne plus vous en mêler: vous m'avez jetée dans tous les désagrémens que je voulois éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eus sur son compte; et ce n'est pas

par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimoit, ce n'est que par le plaisir de faire du mal; il m'importoit peu d'en être instruite; c'est un amour que je n'aurois jamais su, et je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous, lui qui a été votre maître, qui vous affectionnoit, qui vous a bien traité, qui vient tout récemment encore de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même : il faut que vous soyez capable de tout; que je ne vous voie jamais, et point de réplique.

DUBOIS, *s'en va en riant.*

Allons; voilà qui est parfait.

SCENE X.

ARAMINTE, MARTON.

MARTON, *triste.*

La maniere dont vous m'avez renvoyée il n'y a qu'un moment me montre que je vous suis désagréable, madame; et je crois vous faire plaisir en vous demandant mon congé.

ARAMINTE, *froidement.*

Je vous le donne.

MARTON.

Votre intention est-elle que je sorte dès aujourd'hui, madame?

ARAMINTE.

Comme vous voudrez.

MARTON.

Cette aventure-ci est bien triste pour moi!

ARAMINTE.

Oh! point d'explication, s'il vous plaît.

MARTON.

Je suis au désespoir!

ARAMINTE, *avec impatience.*

Est-ce que vous êtes fâchée de vous en aller? Eh bien! restez, mademoiselle, restez, j'y consens: mais finissons.

MARTON.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée, que ferois-je auprès de vous à présent que je vous suis suspecte, et que j'ai perdu toute votre confiance?

ARAMINTE.

Mais, que voulez-vous que je vous confie? Inventerai-je des secrets pour vous les dire?

MARTON.

Il est pourtant vrai que vous me renvoyez, madame: d'où vient ma disgrace?

ARAMINTE.

Elle est dans votre imagination. Vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTON.

Ah! madame, pourquoi m'avez-vous exposée au malheur de vous déplaire? J'ai persécuté par ignorance l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE, *à part.*

Hélas!

MARTON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher: car il vient de me parler. J'étois son ennemie, et je ne la suis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avoit jamais vue: c'est monsieur Remy qui m'a trompée, et j'excuse Dorante.

ARAMINTE.

A la bonne heure.

MARTON.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hasard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, et que j'ai jeté dans une douleur dont je suis pénétrée?

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tu l'aimois donc, Marton?

MARTON.

Laissons là mes sentimens. Rendez-moi votre amitié comme je l'avois, et je serai contente.

ARAMINTE.

Ah! je te la rends tout entiere.

MARTON, *lui baisant la main.*

Me voilà consolée.

ARAMINTE.

Non, Marton, tu ne l'es pas encore. Tu pleures et tu m'attendris.

MARTON.

N'y prenez point garde, rien ne m'est si cher que vous.

ARAMINTE.

Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je pense que voici Lubin.

SCENE XI.

ARAMINTE, MARTON, LUBIN.

ARAMINTE.

Que veux-tu?

LUBIN, *pleurant et sanglottant.*

J'aurois bien de la peine à vous le dire; car je suis dans une détresse qui me coupe entièrement la parole, à cause de la trahison que mademoiselle Marton m'a faite: ah! quelle ingrate perfidie!

MARTON.

Laisse là ta perfidie, et nous dis ce que tu veux.

LUBIN.

Ah ! cette pauvre lettre ! quelle escroquerie !

ARAMINTE.

Dis donc.

LUBIN.

Monsieur Dorante vous demande à genoux qu'il vienne ici vous rendre compte des paperasses qu'il a eues dans les mains depuis qu'il est ici. Il m'attend à la porte, où il pleure...

MARTON.

Dis-lui qu'il vienne.

LUBIN.

Le voulez-vous, madame ? car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a une fois affronté je n'en reviens point.

MARTON, *d'un air triste et attendri.*

Parlez-lui, madame ; je vous laisse.

LUBIN, *quand Marton est partie.*

Vous ne me répondez point, madame ?

ARAMINTE.

Il peut venir.

SCENE XII.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Dorante.

DORANTE.

Je n'ose presque paroître devant vous.

ARAMINTE, *à part.*

Ah! je n'ai guere plus d'assurance que lui. (*haut.*) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers? je m'en fie bien à vous. Ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE.

Madame... j'ai autre chose à dire... je suis si interdit, si tremblant, que je ne saurois parler.

ARAMINTE, *à part, avec émotion.*

Ah! que je crains la fin de tout ceci!

DORANTE, *ému.*

Un de vos fermiers est venu tantôt, madame.

ARAMINTE, *émue.*

Un de mes fermiers?... cela se peut.

DORANTE.

Oui, madame... il est venu.

ARAMINTE.

Je n'en doute pas.

DORANTE.

Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE.

Ah! de l'argent!... nous verrons.

DORANTE.

Quand il vous plaira, madame, de le recevoir.

ARAMINTE.

Oui... je le recevrai... vous me le donnerez. (*à part.*) Je ne sais ce que je lui réponds.

DORANTE.

Ne seroit-il pas tems de vous l'apporter ce soir, ou demain, madame?

ARAMINTE.

Demain, dites-vous? Comment vous garder jusque-là après ce qui est arrivé?

DORANTE, *plaintivement.*

De tout le tems de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurois plus que ce seul jour qui m'en seroit précieux.

ARAMINTE.

Il n'y a pas moyen, Dorante: il faut se quitter. On sait que vous m'aimez, et on croiroit que je n'en suis pas fâchée.

DORANTE.

Hélas! madame, que je vais être à plaindre!

ARAMINTE.

Ah! allez, Dorante; chacun a ses chagrins.

DORANTE.

J'ai tout perdu! j'avois un portrait, et je ne l'ai plus.

ARAMINTE.

A quoi vous sert de l'avoir? vous savez peindre.

DORANTE.

Je ne pourrai de long-tems m'en dédommager. D'ailleurs celui-ci m'auroit été bien cher; il a été entre vos mains, madame.

ARAMINTE.

Mais vous n'êtes pas raisonnable.

DORANTE.

Ah! madame, je vais être éloigné de vous. Vous serez assez vengée : n'ajoutez rien à ma douleur.

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait! songez-vous que ce seroit avouer que je vous aime?

DORANTE.

Que vous m'aimez, madame! Quelle idée! qui pourroit se l'imaginer?

ARAMINTE, *d'un ton vif et naïf.*

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, *se jetant à ses genoux.*

Je me meurs!

ARAMINTE.

Je ne sais plus où je suis. Modérez votre joie : levez-vous, Dorante.

DORANTE, *se levant, et tendrement.*

Je ne la mérite pas. Cette joie me transporte. Je ne la mérite pas, madame. Vous allez me l'ôter : mais n'importe, il faut que vous soyez instruite.

ARAMINTE, *étonnée.*

Comment! que voulez-vous dire?

DORANTE.

Dans tout ce qui s'est passé chez vous il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j'ai fait. Tous les incidens

qui sont arrivés partent de l'industrie d'un domestique qui savoit mon amour, qui m'en plaint, qui, par le charme de l'espérance du plaisir de vous voir, m'a pour ainsi dire forcé de consentir à son stratagême ; il vouloit me faire valoir auprès de vous. Voilà, madame, ce que mon respect, mon amour et mon caractere ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise ; j'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE, *le regardant quelque tems sans parler.*

Si j'apprenois cela d'un autre que de vous, je vous haïrois sans doute ; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même dans un moment comme celui-ci change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paroît incroyable, et vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable : il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi.

DORANTE.

Quoi ! la charmante Araminte daigne me justifier !

ARAMINTE.

Voici le Comte avec ma mere : ne dites mot, et laissez-moi parler.

SCENE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, DUBOIS, LUBIN.

MADAME ARGANTE, *voyant Dorante.*

Quoi ! le voilà encore ?

ARAMINTE, *froidement.*

Oui, ma mere. (*au Comte.*) Monsieur le Comte, il étoit question de mariage entre vous et moi, et il n'y faut plus penser : vous méritez qu'on vous aime ; mon cœur n'est point en état de vous rendre justice, et je ne suis pas d'un rang qui vous convienne.

MADAME ARGANTE.

Quoi donc ! que signifie ce discours ?

LE COMTE.

Je vous entends, madame ; et sans l'avoir dit à madame, (*montrant madame Argante.*) je songeois à me retirer. J'ai deviné tout : Dorante n'est venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimoit ; il vous a plu ; vous voulez lui faire sa fortune : voilà tout ce que vous allez dire.

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajouter.

MADAME ARGANTE, *outrée.*

La fortune à cet homme-là !

LE COMTE, *tristement.*

Il n'y a plus que notre discussion que nous réglerons à l'amiable; j'ai dit que je ne plaiderois point, et je tiendrai parole.

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux: envoyez-moi quelqu'un qui en décide, et ce sera assez.

MADAME ARGANTE.

Ah ! la belle chûte ! Ah ! ce maudit intendant ! qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira ; mais il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTE.

Laissons passer sa colere, et finissons.

(*ils sortent.*)

DUBOIS.

Ouf! ma gloire m'accable; je mériterois bien d'appeler cette femme-là ma bru.

LUBIN.

Pardi ! nous nous soucions bien de ton tableau à présent ; l'original nous en fournira bien d'autres copies.

FIN DES FAUSSES CONFIDENCES.

EXAMEN

DES FAUSSES CONFIDENCES.

Il est presque impossible d'expliquer le succès de cette comédie : comment admettre qu'une femme raisonnable, belle, riche, et maîtresse de se choisir un époux parmi les hommes les plus distingués par leur naissance, livre son cœur, sa fortune et sa main à un simple particulier qu'elle ne connoît que depuis vingt-quatre heures? Cette conduite paroît folle, invraisemblable; et pourtant en voyant jouer la piece ou en la lisant, tout semble naturel : elle produit beaucoup d'effet au théâtre, où on la représente souvent, et toujours au milieu des plus vifs applaudissemens.

Nous sommes obligés de le répéter, Marivaux fait exception; aussi ne doit-on pas le juger par les regles ordinaires : on diroit qu'il assemble les spectateurs pour leur exposer les difficultés d'un sujet, et les intéresser ensuite à l'adresse avec laquelle il les surmontera toutes. La grande difficulté des Fausses Confidences consiste sans doute à faire faire à Araminte un mariage contre toutes les lois de la prudence, sans que personne puisse la blâmer; et l'auteur va parfaitement à son but, tant ses premieres dispositions sont bien calculées. Araminte, veuve d'un homme de

finances qu'elle n'a pas grand sujet de regretter, peut faire la fortune d'un homme qu'elle aimera sans mériter aucun reproche; avec beaucoup de raison elle doit préférer le bonheur aux jouissances de l'amour-propre : aussi sa raison tournera contre elle une fois que son cœur se trouvera intéressé. Dès qu'elle a reçu la premiere confidence l'auteur ne lui accorde pas un moment de répit; tantôt il intéresse sa vanité, tantôt il l'humilie par des scenes publiques : quoique Dorante n'ait aucune fortune, il paroît lui faire les plus grands sacrifices; tout ce qui l'entoure, tout ce qui lui arrive, la contraint à s'occuper de lui; et la violence même de madame Argante la force à défendre, à garder près d'elle un jeune homme dont elle auroit sans doute décidé l'éloignement si on l'avoit laissée plus libre dans sa conduite. De toutes les confidences dont on l'accable il n'y a de vrai que l'amour, les talens, les mœurs pures de Dorante; et c'est beaucoup quand de pareilles qualités sont appuyées par une belle figure, une tournure noble, de la jeunesse, et de l'esprit. Les ruses auxquelles il se prête pour se faire aimer ne sont pas d'un homme très franc; mais il est amoureux, et dans le code de l'amour la morale n'est jamais bien austere. L'aveu qu'il fait à Araminte au moment où il ne tient plus qu'à lui de l'épouser releve parfaitement son caractere : il s'accuse avec la plus grande franchise, ne cherche point à atténuer la duplicité de sa conduite : c'est Araminte qui l'excuse; et en cela les bienséances sont conservées.

On se prête plus facilement au fond du sujet, tout

invraisemblable qu'il soit à la réflexion, qu'à voir une si grande affaire menée par un valet qui n'y a aucun intérêt réel, et qui, pour calculer tant de ruses, a besoin d'un esprit bien au-dessus de sa condition. Marivaux n'en a pas fait à deux fois, et puisqu'il s'étoit décidé à présenter dans Dubois un personnage hors de nature, il ne lui a point donné le langage d'un valet: aussi est-il remarquable que ce rôle a besoin d'être joué de très bon ton. On peut dire que c'est en multipliant les invraisemblances que l'auteur empêche les spectateurs de trop s'arrêter à la premiere.

Le rôle de madame Argante est naturel et d'un bon comique: elle a dans sa conduite l'insolence d'une femme enrichie, et dans ses expressions toute la rudesse que laisse le défaut d'éducation; ses disputes avec monsieur Remy sont d'autant plus plaisantes que le bonhomme convient qu'il est quelquefois brutal. Le caractere de ce procureur est bien tracé; il aime son neveu, il rend justice à ses talens; mais il estime encore plus la fortune : aussi regarde-t-il Marton comme un bon parti pour Dorante jusqu'à ce qu'il s'en présente un meilleur; ce qu'il voit de mieux dans le mariage c'est l'argent qu'on en peut tirer. Le rôle de Marton est également bien conçu, et toujours en situation: en général il y a dans cette piece tant de mouvement, tant d'intérêts actifs qui tendent au même but, qu'il est impossible que le spectateur ne se laisse pas entraîner; et si par réflexion il condamne la conception premiere, il ne peut s'empêcher de rendre justice au mérite des détails, à l'agrément du

style, et sur-tout au ton parfait avec lequel est écrit le rôle entier d'Araminte. Il y a tant de noblesse, de naturel dans ses discours, que la rivalité de Marton ne l'humilie pas; et pour risquer avec succès une semblable rivalité, il falloit, comme Marivaux, connoître tout ce que le choix des expressions peut donner de véritable dignité à un personnage: c'est particulièrement sous ce rapport que cet auteur mérite d'être étudié.

FIN DE L'EXAMEN DES FAUSSES CONFIDENCES.

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE MARIVAUX,

Représentée pour la premiere fois
le 19 novembre 1740.

ACTEURS.

MADAME ARGANTE.
ANGÉLIQUE, sa fille.
LISETTE, suivante.
LUCIDOR, amant d'Angélique.
FRONTIN, valet de Lucidor.
MAÎTRE BLAISE, jeune fermier du village.

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCIDOR, FRONTIN, *en bottes et en habit de maître.*

LUCIDOR.

Entrons dans cette salle. Tu ne fais donc que d'arriver?

FRONTIN.

Je viens de mettre pied à terre à la premiere hôtellerie du village : j'ai demandé le chemin du château, suivant l'ordre de votre lettre, et me voilà dans l'équipage que vous m'avez prescrit. De ma figure qu'en dites-vous? y reconnoissez-vous votre valet-de-chambre, et n'ai-je pas l'air un peu trop seigneur?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut : à qui t'es-tu adressé en entrant?

FRONTIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, et vous avez paru. A présent que voulez-vous faire de moi et de ma bonne mine?

LUCIDOR.

Te proposer pour époux à une très aimable fille.

FRONTIN.

Tout de bon! Ma foi, monsieur, je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh! non, tu te trompes; c'est moi que la chose regarde.

FRONTIN.

En ce cas-là je ne soutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu sais que je suis venu ici il y a près de deux mois pour y voir la terre que mon homme d'affaires m'a achetée: j'ai trouvé dans le château une madame Argante qui en étoit comme la concierge, et qui est une petite bourgeoise de ce pays-ci. Cette bonne dame a une fille qui m'a charmé, et c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTIN, *riant.*

Pour cette fille que vous aimez? la confidence est gaillarde. Nous serons donc trois? vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet.

LUCIDOR.

Ecoute-moi donc: j'ai dessein de l'épouser moi-même.

FRONTIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire? Je te présenterai sur le pied d'un homme riche et mon ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour le refuser.

FRONTIN.

Ah! c'est une autre histoire; et cela étant, il y a une chose qui m'inquiete.

LUCIDOR.

Quoi?

FRONTIN.

C'est qu'en venant j'ai rencontré près de l'hôtellerie une fille qui ne m'a pas apperçu, je pense, qui causoit sur le pas d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, et qui étoit à une dame chez qui mon maître alloit souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux ou trois fois; mais, comme elle étoit jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue, et cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais, vraiment, il y en a une chez madame Ar-

gante de ce nom-là, qui est du village, qui y a toute sa famille, et qui a passé en effet quelque tems à Paris avec une dame du pays.

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, la fripponne me reconnoîtra; il y a de certaines tournures d'hommes qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remede que j'y sache c'est de payer d'effronterie, et de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTIN.

Oh! pour de l'effronterie je suis en fonds.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant qu'on s'y méprend?

FRONTIN.

Allons, je ressemblerai, voilà tout. Mais dites-moi, monsieur, souffririez-vous un petit mot de représentation?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTIN.

Quoiqu'à la fleur de votre âge, vous êtes tout-à-fait sage et raisonnable; il me semble pourtant que votre projet est bien jeune.

LUCIDOR, *sérieusement.*

Hem!

—

FRONTIN.

Doucement; vous êtes le fils d'un riche négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de rente, et vous pouvez prétendre aux plus grands partis: le minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de là à meilleur marché, ce me semble.

LUCIDOR.

Tais-toi; tu ne connois point celle dont tu parles. Il est vrai qu'Angélique n'est qu'une simple bourgeoise de campagne, mais originairement elle me vaut bien, et je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances; elle est d'ailleurs si aimable, et je démêle à travers son innocence tant d'honneur et tant de vertu en elle; elle a naturellement un caractere si distingué, que si elle m'aime, comme je le crois, je ne serai jamais qu'à elle.

FRONTIN.

Comment! si elle vous aime? Est-ce que cela n'est pas décidé?

LUCIDOR.

Non, il n'a pas encore été question du mot d'amour entre elle et moi; je ne lui ai jamais dit que je l'aime; mais toutes mes façons n'ont signifié que cela, toutes les siennes n'ont été que des expressions du penchant le plus tendre et le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après

mon arrivée; j'ai été même en quelque danger, je l'ai vue inquiete, alarmée, plus changée que moi; j'ai vu des larmes couler de ses yeux sans que sa mere s'en apperçût; et depuis que la santé m'est revenue, nous continuons de même: je l'aime toujours sans le lui dire; elle m'aime aussi sans m'en parler, et sans vouloir cependant m'en faire un secret; son cœur simple, honnête et vrai n'en sait pas davantage.

FRONTIN.

Mais vous, qui en savez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant? il ne gâteroit rien.

LUCIDOR.

Il n'est pas tems: tout sûr que je suis de son cœur, je veux savoir à quoi je le dois, et si c'est l'homme riche, ou seulement moi qu'on aime; c'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre. Il m'est encore permis de n'appeler qu'amitié tout ce qui est entre nous deux, et c'est de quoi je vais profiter.

FRONTIN.

Voilà qui est fort bien; mais ce n'étoit pas moi qu'il falloit employer.

LUCIDOR.

Pourquoi?

FRONTIN.

Oh! pourquoi? Mettez-vous à la place d'une

fille, et ouvrez les yeux, vous verrez pourquoi. Il y a cent à parier contre un que je plairai.

LUCIDOR.

Le sot! Eh bien! si tu plais, j'y remédierai sur-le-champ en te faisant connoître. As-tu apporté les bijoux?

FRONTIN, *fouillant dans sa poche.*

Tenez, voilà tout.

LUCIDOR.

Puisque personne ne t'a vu entrer, retire-toi avant que quelqu'un que je vois dans le jardin n'arrive. Va t'ajuster, et ne reparois que dans une heure ou deux.

FRONTIN.

Si vous jouez de malheur, souvenez-vous que je l'ai prédit.

SCENE II.

LUCIDOR, MAÎTRE BLAISE, *habillé en riche fermier.*

LUCIDOR.

Il vient à moi, il paroît avoir à me parler.

MAÎTRE BLAISE.

Je vous salue, monsieur Lucidor. Eh bian! qu'est-ce? comment vous va? vous avez bonne maine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte assez bien, maître Blaise.

MAÎTRE BLAISE.

Faut convenir que voute maladie vous a bian fait du proufit; vous v'là, morgué, pus rougeaut, pus varmeille! Ça réjouit, ça me plaît à voir.

LUCIDOR.

Je vous en suis obligé.

MAÎTRE BLAISE.

C'est que j'aime tant la santé des braves gens, alle est si recommandabe, sur-tout la vôtre, qui est la pus recommandabe de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raison d'y prendre quelque intérêt, je voudrois pouvoir vous être utile à quelque chose.

MAÎTRE BLAISE.

Voirement, cette utilité-là est belle et bonne; et je vians tout justement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

MAÎTRE BLAISE.

Vous savez bian, monsieur, que je fréquente chez madame Argante et sa fille Angélique. Alle est gentille, au moins.

LUCIDOR.

Assurément.

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé; c'est, ne vous déplaise, que je vourois avoir sa gentillesse en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angélique?

MAÎTRE BLAISE.

Ah! cette criature-là m'affole, j'en pards si peu d'esprit que j'ai; quand il fait jour je pense à elle; quand il fait nuit j'en rêve: il me faut du remede à ça; et je vians envars vous à celle fin, par voute moyen, pour l'honneur et le respect qu'en vous porte ici, sauf voute grace, et si ça ne vous torne pas à importunité, de me favoriser de queuques bonnes paroles auprès de sa mere, dont j'ai itou besoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends, vous souhaitez que j'engage madame Argante à vous donner sa fille. Et Angélique vous aime-t-elle?

MAÎTRE BLAISE.

Oh! dame, quand par fois je li conte ma chance, alle rit de tout son cœur, et me plante là. C'est bon signe, n'est-ce pas?

LUCIDOR.

Ni bon ni mauvais; au surplus, comme je crois que madame Argante a peu de bien, que vous êtes fermier de plusieurs terres, fils de fermier vous-même...

MAÎTRE BLAISE.

Et que je sis encore une jeunesse; car je n'ons que trente ans, et d'himeur folichonne, un Roger-Bontems.

LUCIDOR.

Le parti pourroit convenir, sans une difficulté.

MAÎTRE BLAISE.

Laquelle?

LUCIDOR.

C'est qu'en revanche des soins que madame Argante et toute sa maison ont eus de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angélique à quelqu'un de fort riche, qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de campagne, de famille honnête, et qui ne se soucie point qu'elle ait du bien.

MAÎTRE BLAISE.

Morgué! vous me faites là un vilain tour avec voute avisement, monsieur Lucidor; v'là qui m'est bian rude, bian chagrinant et bian traître. Jarnigué, soyons bons, je l'approuve: mais ne foulons parsonne; je sis voute prochain autant qu'un autre, et ne faut pas peser sur sti-ci pour alléger sti-là. Moi qui avois tant de peur que vous ne mouriez! c'étoit bian la peine de venir vingt fois demander, comment va-t-il, comment ne va-t-il pas? V'là-t-il pas une santé qui m'est bian chanceuse, après vous avoir mené moi-

même sti-là qui vous a tiré deux fois du sang, et qui est mon cousin, afin que vous le sachiez, mon propre cousin germain; ma mere étoit sa tante: et jarni ce n'est pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoute rien à l'obligation que je vous ai.

MAÎTRE BLAISE.

Sans compter que c'est cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez comme un sou, et que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous: est-ce cela que vous en espérez? eh bien! je vous en donne douze pour en épouser une autre, et pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

MAÎTRE BLAISE.

Quoi! douze mille livres d'argent sec?

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, sans vous ôter cependant la liberté de vous présenter pour Angélique; au contraire j'exige même que vous la demandiez à madame Argante; je l'exige, entendez-vous? Car si vous plaisez à Angélique, je serois très fâché de la priver d'un homme qu'elle aimeroit.

MAÎTRE BLAISE, *se frottant les yeux de surprise.*

Eh! mais! c'est comme un prince qui parle:

douze mille livres! Les bras m'en tombont! je ne saurois me ravoir. Allons, monsieur, boutez-vous là, que je me prosterne devant vous ni pus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'est pas nécessaire; point de complimens, je vous tiendrai parole.

MAÎTRE BLAISE.

Après que j'ons été si mal appris, si brutal! Eh! dites-moi, roi que vous êtes, si par aventure Angélique me chérit, j'aurons donc la femme et les douze mille francs avec?

LUCIDOR.

Ce n'est pas tout-à-fait cela. Ecoutez-moi: je prétends, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angélique indépendamment du mari que je lui offrirai: si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien; si elle vous refuse, les douze mille francs sont à vous.

MAÎTRE BLAISE.

Alle me refusera, monsieur, alle me refusera; le ciel m'en fera la grace à cause de vous qui le desirez.

LUCIDOR.

Prenez garde; je vois bien qu'à cause des douze mille francs vous ne demandez déja pas mieux que d'être refusé.

MAÎTRE BLAISE.

Hélas! peut-être bien que la somme m'étourdit un petit brin: j'en sis friand, je le confesse; alle est si consolante!

LUCIDOR.

Je mets cependant encore une condition à notre marché, c'est que vous feigniez de l'empressement pour obtenir Angélique, et que vous continuiez de paroître amoureux d'elle.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, monsieur, je serons fidele à ça; mais j'ons bonne espérance de n'être pas daigne d'elle, et mêmement j'avons opinion, si alle osoit, qu'alle vous aimeroit plus que parsonne.

LUCIDOR.

Moi, maître Blaise? Vous me surprenez, je ne m'en suis pas apperçu, vous vous trompez: en tout cas, si elle ne veut pas de vous, souvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là: je serois bien aise de savoir ce qui en est, par pure curiosité.

MAÎTRE BLAISE.

En n'y manquera pas; en li reprochera devant vous, drès que monsieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal-à-propos glorieux, vous me ferez plaisir aussi de jeter vos vues sur Lisette, que, sans compter les

douze mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisie; je vous en avertis.

MAÎTRE BLAISE.

Hélas! il n'y a qu'à dire, en se revirera itou sur elle; je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle sert madame Argante; mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du village.

MAÎTRE BLAISE.

Eh! voirement, alle en est née native.

LUCIDOR.

Jeune et bien faite d'ailleurs.

MAÎTRE BLAISE.

Charmante. Monsieur verra l'appétit que je prends déja pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une chose, c'est de ne lui dire que vous l'aimez qu'après qu'Angélique se sera expliquée sur votre compte; il ne faut pas que Lisette sache vos desseins auparavant.

MAÎTRE BLAISE.

Laissez faire à Blaise; en li parlant, je li dirai des propos où alle ne comprenra rin. La v'là. Vous plaît-il que je m'en aille?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.

SCENE III.

LUCIDOR, BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Je viens d'apprendre, monsieur, par le petit garçon de notre vigneron, qu'il vous étoit arrivé une visite de Paris.

LUCIDOR.

Oui, c'est un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du château souhaitez-vous qu'on le loge ?

LUCIDOR.

Nous verrons quand il sera revenu de l'hôtellerie où il est retourné. Où est Angélique, Lisette?

LISETTE.

Il me semble l'avoir vue dans le jardin qui s'amusoit à cueillir des fleurs.

LUCIDOR, *en montrant Blaise.*

Voici un homme qui est de bonne volonté pour elle, qui a grande envie de l'épouser; et je lui demandois si elle avoit de l'inclination pour lui : qu'en pensez-vous?

MAÎTRE BLAISE.

Oui, de queul avis êtes-vous touchant ça, belle brunette, ma mie?

LISETTE.

Eh ! mais, autant que j'en puis juger, mon avis est que jusqu'ici elle n'a rien dans le cœur pour vous.

MAÎTRE BLAISE.

Rian du tout ? C'est ce que je disois. Que mademoiselle Lisette a de jugement !

LISETTE.

Ma réponse n'a rien de trop flatteur ; mais je ne saurois en faire une autre.

MAÎTRE BLAISE.

Stelle-là est belle et bonne, et je m'y accorde. J'aime qu'on soit franc ; et en effet, queul mérite avons-je pour li plaire à cette enfant ?

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne valiez votre prix, monsieur Blaise ; mais je crains que madame Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa fille.

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Ça est vrai, pas assez de bian. Pus vous allez, mieux vous dites.

LISETTE.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'est qu'il n'espere pas grand'chose.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, v'là ce que c'est, et pis tout ce qui viant

je le prends. (*à Lisette.*) Le biau brin de fille que vous êtes!

LISETTE.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque chose que je n'entends pas.

MAÎTRE BLAISE.

Stapendant je me baillerai bian du tourment pour avoir Angélique; et il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas: faut mettre les deux pour deviner juste.

LISETTE, *riant.*

Vous êtes un très grand devin.

LUCIDOR.

Quoi qu'il en soit, j'ai aussi un parti à lui offrir, mais un très bon parti: il s'agit d'un homme du monde; et voilà pourquoi je m'informe si elle n'aime personne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je pense bien qu'elle s'en tiendra là.

LUCIDOR.

Adieu, Lisette: je vais faire un tour dans la grande allée; quand Angélique sera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez persuadée à votre égard que je ne m'en retournerai point à Paris sans récompenser le zele que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, monsieur.

LUCIDOR, *à Blaise*, *à part.*

Ménagez vos termes avec Lisette, maître Blaise.

MAÎTRE BLAISE.

Aussi fais-je; je n'y mets pas le sens commun.

SCENE IV.

MAÎTRE BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Lucidor a le meilleur cœur du monde.

MAÎTRE BLAISE.

Oh! un cœur magnifique, un cœur tout d'or: au surplus, comment vous portez-vous, mademoiselle Lisette?

LISETTE, *riant.*

Eh! que voulez-vous dire avec votre compliment, maître Blaise? Vous tenez depuis un moment des discours bien étranges.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, j'ons des manieres fantasques; et ça vous étonne, n'est-ce pas? je m'en doute bian... Que vous êtes agriable!

LISETTE.

Que vous êtes original avec votre agréable!

Comme il me regarde! En vérité vous extravaguez.

MAÎTRE BLAISE.

Tout au contraire, c'est ma prudence qui vous contemple.

LISETTE.

Eh bien! contemplez, voyez; ai-je aujourd'hui le visage autrement fait que je ne l'avois hier?

MAITRE BLAISE.

Non, c'est moi qui le vois mieux que de coutume; il est tout nouviau pour moi.

LISETTE, *voulant s'en aller.*

Eh! que le ciel vous bénisse!

MAÎTRE BLAISE, *l'arrêtant.*

Attendez donc.

LISETTE.

Eh! que me voulez-vous? C'est se moquer que de vous entendre; on diroit que vous m'en contez: je sais bien que vous êtes un fermier à votre aise, et que je ne suis pas pour vous: de quoi s'agit-il donc?

MAÎTRE BLAISE.

De m'accouter sans y voir goutte, et de dire à part vous: Ouais! faut qu'il y ait un secret à ça.

LISETTE.

Et à propos de quoi un secret? Vous ne me dites rien d'intelligible.

MAÎTRE BLAISE.

Non, c'est fait exprès, c'est résolu.

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier. Ne recherchez-vous pas Angélique?

MAÎTRE BLAISE.

Ça est itou conclu.

LISETTE.

Plus je rêve, et plus je m'y perds.

MAÎTRE BLAISE.

Faut que vous vous y perdiais.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver si agréable? par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire? jusqu'ici vous n'avez pas pris garde si je l'étois ou non. Croirai-je que vous êtes tombé subitement amoureux de moi? je ne vous en empêche pas.

MAÎTRE BLAISE, *vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE, *riant.*

Que dites-vous donc?

MAÎTRE BLAISE.

Je ne dis pas que je ne vous aime point; ni l'un ni l'autre, vous m'en êtes témoin: j'ons donné ma parole; je marche droit en besogne, voyez-vous. Il n'y a pas à rire à ça; je ne dis rin, mais

je pense, et je vais répétant, que vous êtes agriable!

LISETTE, *étonnée.*

Je vous regarde à mon tour; et si je ne me figurois pas que vous êtes timbré, en vérité je soupçonnerois que vous ne me haïssez pas.

MAÎTRE BLAISE.

Oh! soupçonnez, croyez, persuadez-vous; il n'y aura pas de mal, pourvu qu'il n'y ait pas de ma faute, et que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

MAÎTRE BLAISE.

Et mêmement, à vous parmis de m'aimer, par exemple; j'y consens encore si le cœur vous y porte, ne vous retenez pas: je vous lâche la bride là-dessus; il n'y aura rian de pardu.

LISETTE.

Le plaisant compliment! Eh! quel avantage en tirerois-je?

MAÎTRE BLAISE.

Oh! dame, je sis bridé: mais ce n'est pas comme vous; je ne saurois parler plus clair. Voici venir Angélique; laissez-moi li toucher un petit mot d'affection, sans que cela empêche que vous soyez gentille.

LISETTE.

Ma foi, votre tête est dérangée, monsieur Blaise, je n'en rabats rien.

SCENE V.

ANGELIQUE, MAÎTRE BLAISE, LISETTE.

ANGÉLIQUE, *un bouquet à la main.*

Bon jour, monsieur Blaise. Est-il vrai, Lisette, qu'il est venu quelqu'un de Paris pour monsieur Lucidor?

LISETTE.

Oui, à ce que j'ai su.

ANGÉLIQUE.

Dit-on que ce soit pour l'emmener à Paris qu'on est venu?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais pas; monsieur Lucidor ne m'en a rien appris.

MAÎTRE BLAISE.

Il n'y a pas d'apparence; il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGÉLIQUE.

Me marier, monsieur Blaise! et à qui donc, s'il vous plaît?

MAÎTRE BLAISE.

La parsonne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très grand mariage; il s'agit d'un homme du monde, et il ne dit pas qui c'est, ni d'où il viendra.

ANGÉLIQUE, *d'un air content et discret.*

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas!

LISETTE.

Je vous rapporte ses propres termes.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je n'en suis pas inquiete; on le connoîtra tôt ou tard.

MAÎTRE BLAISE.

Ce n'est pas moi, toujours.

ANGÉLIQUE.

Oh! je le crois bien; ce seroit là un beau mystere: vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

MAÎTRE BLAISE.

Stapendant j'ons mes prétentions itou; mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre en publiant que je suis amoureux de vous: vous le savez bian. (*Lisette leve les épaules.*)

ANGÉLIQUE.

Je l'avois oublié.

MAÎTRE BLAISE.

Me v'là pour vous en aviser derechef: vous souciez-vous un peu de ça, mademoiselle Angélique? (*Lisette boude.*)

ANGÉLIQUE.

Hélas ! guere.

MAÎTRE BLAISE.

Guere ! c'est toujours queuque chose ; prenez-y garde au moins, car je vais me douter sans façon que je vous plais.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous le conseille pas, monsieur Blaise ; car il me semble que non.

MAÎTRE BLAISE.

Ah ! bon ça ; v'là qui se comprend : c'est pourtant fâcheux, voyez-vous, ça me chagraine ; mais n'importe, ne vous gênez pas ; je reviànrai tantôt pour savoir si vous desirez que j'en parle à madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taise ; ruminez ça à part vous, et faites à votre guise : bon jour. (*à Lisette.*) Que vous êtes avenante !

LISETTE, *en colere.*

Quelle cervelle !

SCENE VI.

LISETTE, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE.

Heureusement je ne crains pas son amour ; quand il me demanderoit à ma mere, il n'en sera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui! c'est un conteur de sornettes qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'écoute pas. Mais dis-moi, Lisette, monsieur Lucidor parle donc sérieusement d'un mari?

LISETTE.

Mais d'un mari distingué, d'un établissement considérable.

ANGÉLIQUE.

Très considérable, si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE.

Eh! que soupçonnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Oh! je rougirois trop si je me trompois.

LISETTE.

Ne seroit-ce pas lui, par hasard, que vous vous imaginez être l'homme en question, tout grand seigneur qu'il est par ses richesses?

ANGÉLIQUE.

Bon! lui? je ne sais pas seulement moi-même ce que je veux dire: on rêve, on promene sa pensée, et puis c'est tout. On le verra, ce mari; je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne seroit qu'un de ses amis, ce seroit toujours une grande affaire. A propos, il

m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous seriez venue, et il m'attend dans l'allée.

ANGÉLIQUE.

Eh! va donc; à quoi t'amuses-tu là? Pardi, tu fais bien les commissions qu'on te donne; il n'y sera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Y a-t-il long-tems que vous êtes ici, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, il n'y a qu'un moment que je sais que vous avez envie de me parler, et je la querellois de ne me l'avoir pas dit plutôt.

LUCIDOR.

Oui, j'ai à vous entretenir d'une chose assez importante.

LISETTE.

Est-ce en secret? M'en irai-je?

LUCIDOR.

Il n'y a pas de nécessité que vous restiez.

ANGÉLIQUE.

Aussi bien je crois que ma mere aura besoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, *la regardant attentivement.*

ANGÉLIQUE, *en riant.*

A quoi songez-vous donc en me considérant si fort?

LUCIDOR.

Je songe que vous embellissez tous les jours.

ANGÉLIQUE.

Ce n'étoit pas de même quand vous étiez malade. A propos, je sais que vous aimez les fleurs, et je pensois à vous en cueillant ce petit bouquet; tenez, monsieur, prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre; j'aurois plus de plaisir à vous le voir.

ANGÉLIQUE, *prenant le bouquet.*

Et moi, à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGÉLIQUE.

Ah! cela est si aisé avec de certaines personnes. Mais que me voulez-vous donc?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai pour vous, à condition qu'avant tout vous m'instruirez de l'état de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Hélas! le compte en sera bientôt fait! Je ne vous en dirai rien de nouveau: ôtez notre amitié que vous savez bien, il n'y a rien dans mon cœur que je sache; je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaisir que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Comment faire? Vous oublierez donc toujours, à moins que je ne me taise; je ne connois point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là. Mais poursuivons: il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il tant que cela? Que le tems passe vîte! Après.

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour ; lequel de tous distinguez-vous parmi eux? Confiez-moi ce qui en est, comme au meilleur ami que vous ayiez.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas, monsieur, pourquoi vous pensez que j'en distingue : des jeunes gens qui me font la cour ! est-ce que je les remarque? est-ce que je les vois? Ils perdent donc bien leur tems.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je ne me souciois d'aucun quand vous êtes venu ici, et je ne m'en soucie pas davantage depuis que vous y êtes, assurément.

LUCIDOR.

Êtes-vous aussi indifférente pour maître Blaise, ce jeune fermier, qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit?

ANGÉLIQUE.

Il me demandera en ce qu'il lui plaira; mais en un mot tous ces gens-là me déplaisent depuis le premier jusqu'au dernier; principalement lui, qui me reprochoit l'autre jour que nous nous parlions trop souvent tous deux, comme s'il n'étoit pas bien naturel de se plaire plus en votre compagnie qu'en la sienne. Que cela est sot !

LUCIDOR.

Si vous ne haïssez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chere Angélique : quand je ne vous vois pas, vous me manquez, et je vous cherche.

ANGÉLIQUE.

Vous ne cherchez pas long-tems, car je reviens bien vîte, et ne sors guere.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue, je suis content.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je ne suis pas mélancolique.

LUCIDOR.

Il est vrai, je vois avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais malheureusement vous n'êtes pas de notre village, et vous retournerez peut-être bientôt à votre Paris, que je n'aime guere. Si j'étois à votre place, il me viendroit plutôt chercher que je n'irois le voir.

LUCIDOR.

Eh! qu'importe que j'y retourne ou non, puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux?

ANGÉLIQUE.

Tous deux, monsieur Lucidor! Eh! mais, contez-moi donc comme quoi.

LUCIDOR.

C'est que je vous destine un mari qui y demeure.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible? Ah! çà, ne me trompez pas au moins, tout le cœur me bat; loge-t-il avec vous?

LUCIDOR.

Oui, Angélique, nous sommes dans la même maison.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas assez, je n'ose encore être bien aise en toute confiance. Quel homme est-ce?

LUCIDOR.

Un homme très riche.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas là le principal. Après.

LUCIDOR.

Il est de mon âge et de ma taille.

ANGÉLIQUE.

Bon, c'est ce que je voulois savoir.

LUCIDOR.

Nos caracteres se ressemblent; il pense comme moi.

ANGÉLIQUE.

Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai!

LUCIDOR.

C'est un homme tout aussi uni, tout aussi sans façon, que je le suis.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition, ni gloire, et qui n'exigera de celle qu'il épousera que son cœur.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Il l'aura, monsieur Lucidor, il l'aura; il l'a déja; je l'aime autant que vous, ni plus ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le sien, Angélique, je vous en assure; je le connois, c'est tout comme s'il vous le disoit lui-même.

ANGÉLIQUE.

Eh! sans doute; et moi je réponds aussi comme s'il étoit là.

LUCIDOR.

Ah! que de l'humeur dont il est, vous allez le rendre heureux!

ANGÉLIQUE.

Ah! je vous promets bien qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chere Angélique; il me tarde d'entretenir votre mere, et d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage ne me permet pas de différer davantage; mais avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit présent de noce que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage

et en qualité d'ami ; ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je les prends, parcequ'ils y retourneront avec vous, et que nous y serons ensemble ; mais il ne falloit point de bijoux : c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique ; votre mari ne tardera pas à paroître.

ANGÉLIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vîte.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien ! mademoiselle, êtes-vous instruite ? A qui vous marie-t-on ?

ANGÉLIQUE.

A lui, ma chere Lisette, à lui-même ; et je l'attends.

LISETTE.

A lui, dites-vous ? Et quel est donc cet homme qui s'appelle lui par excellence ? Est-ce qu'il est ici ?

ANGÉLIQUE.

Et tu as dû le rencontrer ; il va trouver ma mere.

LISETTE.

Je n'ai vu que monsieur Lucidor, et ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGÉLIQUE.

Et si fait; voilà vingt fois que je te le répete. Si tu savois comme nous nous sommes parlé, comme nous nous entendions bien sans qu'il ait dit, c'est moi; mais cela étoit si clair, si clair, si agréable, si tendre!...

LISETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé: mais le voici encore.

SCENE X.

LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

Je reviens, belle Angélique: en allant chez votre mere j'ai trouvé monsieur qui arrivoit, et j'ai cru qu'il n'y avoit rien de plus pressé que de vous l'amener; c'est lui, c'est ce mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue, et qui, par le rapport de nos caracteres, est en effet un autre moi-même. Il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune et jolie personne qu'on veut me faire épouser à Paris. (*il le lui pré-*

sente.) Jetez les yeux dessus: comment le trouvez-vous?

ANGÉLIQUE, *d'un air mourant, le repousse.*

Je ne m'y connois pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laisse ensemble, et je cours chez madame Argante. (*il s'approche d'elle.*) Etes-vous contente? (*Angélique, sans lui répondre, tire la boîte des bijoux, et la lui rend sans le regarder: elle la met dans sa main; et il s'arrête comme surpris, et sans la lui remettre; après quoi il sort.*)

SCENE XI.

ANGELIQUE, FRONTIN, LISETTE.

Angélique reste immobile; Lisette tourne autour de Frontin avec surprise, et Frontin paroît embarrassé.

FRONTIN.

Mademoiselle, l'étonnante immobilité où je vous vois intimide extrêmement mon inclination naissante; vous me découragez tout-à-fait, et je sens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiselle est immobile; vous, muet; et moi,

stupéfaite ; j'ouvre les yeux, je regarde, et je n'y comprends rien.

ANGÉLIQUE, *tristement.*

Lisette, qui est-ce qui l'auroit cru?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTIN.

Si la charmante Angélique daignoit seulement jeter un regard sur moi, je crois que je ne lui ferois point de peur, et peut-être y reviendroit-elle : on s'accoutume aisément à me voir, j'en ai l'expérience; essayez-en.

ANGÉLIQUE, *sans le regarder.*

Je ne saurois ; ce sera pour une autre fois. Lisette, tenez compagnie à monsieur; je lui demande pardon, je ne me sens pas bien, j'étouffe, et je vais me retirer dans ma chambre.

SCENE XII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

Mon mérite a manqué son coup.

LISETTE, *à part.*

C'est Frontin, c'est lui-même

FRONTIN, *à part.*

Voici le plus fort de ma besogne ici. (*haut.*)

Ma mie, que dois-je conjecturer d'un aussi langoureux accueil? (*elle le regarde.*) Eh bien! répondez donc. Allez-vous me dire aussi que ce sera pour une autre fois?

LISETTE.

Monsieur, ne t'ai-je pas vu quelque part?

FRONTIN.

Comment donc! Ne t'ai-je pas vu quelque part? Ce village-ci est bien familier.

LISETTE.

Est-ce que je me tromperois?... Monsieur, excusez-moi; mais n'avez-vous jamais été à Paris chez une madame Dorman, où j'étois?

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est que madame Dorman? Dans quel quartier?

LISETTE.

Du côté de la place Maubert, chez un marchand de café, au second.

FRONTIN.

Une place Maubert, une madame Dorman, un second! Non, mon enfant, je ne connois point cela, et je prends toujours mon café chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot: mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontin, et il faut que je me fasse toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'est point lui.

FRONTIN.

Frontin! Mais c'est un nom de valet.

LISETTE.

Oui, monsieur, et il m'a semblé que c'étoit toi... Que c'étoit vous, dis-je.

FRONTIN.

Quoi! toujours des tu et des toi! Vous me lassez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort, mais tu lui ressembles si fort... Eh! monsieur, pardon. Je retombe toujours. Quoi! tout de bon, ce n'est pas toi?... Je veux dire, ce n'est pas vous?

FRONTIN, *riant.*

Je crois que le plus court est d'en rire moi-même. Allez, ma fille, un homme moins raisonnable et de moindre étoffe se fâcheroit; mais je suis trop au-dessus de votre méprise, et vous me divertiriez beaucoup, si ce n'étoit le désagrément qu'il y a d'avoir une physionomie commune avec ce coquin-là. La nature pouvoit se passer de lui donner le double de la mienne, et c'est un affront qu'elle m'a fait : mais ce n'est pas votre faute. Parlons de votre maîtresse.

LISETTE.

Oh! monsieur, n'y ayez point de regret; celui pour qui je vous prenois est un garçon fort

aimable, fort amusant, plein d'esprit, et d'une très jolie figure.

FRONTIN.

J'entends bien, la copie est parfaite.

LISETTE.

Si parfaite que je n'en reviens point, et tu serois le plus grand maraud... Monsieur, je me brouille encore; ressemblance m'emporte.

FRONTIN.

Ce n'est rien, je commence à m'y faire; ce n'est pas moi à qui vous parlez.

LISETTE.

Non, monsieur, c'est à votre copie, et je voulois dire qu'il auroit grand tort de me tromper; car je voudrois de tout mon cœur que ce fût lui; je crois qu'il m'aimoit, et je le regrette.

FRONTIN.

Vous avez raison, il en valoit bien la peine. (*à part.*) Que cela est flatteur!

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier: à chaque fois que vous parlez, il me semble l'entendre.

FRONTIN.

Vraiment, il n'y a rien là de surprenant; dès qu'on se ressemble, on a le même son de voix, et volontiers les mêmes inclinations: il vous aimoit, dites-vous, et je ferois comme lui, sans l'extrême distance qui nous sépare.

LISETTE.

Hélas! je me réjouissois en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTIN.

Oh!... Tant d'amour sera récompensé, ma belle enfant, je vous le prédis; en attendant, vous ne perdrez pas tout, je m'intéresse à vous, et je vous rendrai service; ne vous mariez point sans me consulter.

LISETTE.

Je sais garder un secret: monsieur, dites-moi si c'est toi?...

FRONTIN, *en s'en allant.*

Allons, vous abusez de ma bonté; il est tems que je me retire. (*à part.*) Ouf, le rude assaut!

SCENE XIII.

LISETTE, MAÎTRE BLAISE.

LISETTE, *d'abord seule.*

Je m'y suis prise de toutes façons, et ce n'est pas lui sans doute; mais il n'y a jamais rien eu de pareil: quand ce seroit lui au reste, maître Blaise est bien un autre parti, si il m'aime.

MAÎTRE BLAISE.

Eh bien! fillette, à quoi en suis-je avec Angélique?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

MAÎTRE BLAISE, *en riant.*

Eh ! mais, tant pire, ma grande fille.

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tant pis que vous dites en riant?

MAÎTRE BLAISE.

C'est que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tout cas, j'ai un avis à vous donner ; c'est qu'Angélique ne paroît pas disposée à accepter le mari que monsieur Lucidor lui destine, et qui est ici ; et que si dans ces circonstances vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

MAÎTRE BLAISE, *tristement.*

Croyez-vous ? Eh ! mais, tant mieux.

LISETTE.

Oh ! vous m'impatientez avec vos tant mieux si tristes, et vos tant pis si gaillards, et le tout en m'appelant ma grande fille, et mon poulet. Il faut, s'il vous plaît, que j'en aie le cœur net, monsieur Blaise : pour la derniere fois, est-ce que vous m'aimez?

MAÎTRE BLAISE.

Il n'y a pas encore de réponse à ça.

LISETTE.

Vous vous moquez donc de moi ?

MAÎTRE BLAISE.

V'là une mauvaise pensée.

LISETTE.

Avez-vous toujours dessein de demander Angélique en mariage ?

MAÎTRE BLAISE.

Le micmac le requiert.

LISETTE.

Le micmac ! Et si on vous la refuse, en serez-vous fâché ?

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Oui-dà.

LISETTE.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos sentimens, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites? Mettez-vous à ma place.

MAÎTRE BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh ! quelle est-elle? car si vous êtes de bonne foi, si effectivement vous m'aimez...

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Oui, je suppose...

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurois pas le cœur ingrat.

MAÎTRE BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé!... Lorgnez-moi un peu, que je voie si ça est vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous ?

MAÎTRE BLAISE.

Hé, hé!... Je le garde. La gentille enfant! queu dommage de laisser ça dans la peine !

LISETTE.

Quelle obscurité ! Voilà madame Argante et monsieur Lucidor; il est apparemment question du mariage d'Angélique avec l'amant qui lui est venu ; sa mere voudra qu'elle l'épouse ; et si elle obéit, comme elle y sera peut-être obligée, il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez; ainsi retirez-vous, je vous prie.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, mais je sis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est, pour me comporter à l'avenant.

LISETTE, *fâchée.*

Encore ? Oh ! votre énigme est d'une impertinence qui m'indigne.

MAÎTRE BLAISE, *riant et s'en allant.*

C'est pourtant douze mille francs qui vous fâchent.

LISETTE.

Douze mille francs ! où va-t-il prendre ce qu'il

dit là? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

SCENE XIV.

MADAME ARGANTE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

MADAME ARGANTE, *en entrant, à Frontin.*

Eh! monsieur, ne vous rebutez point; il n'est pas possible qu'Angélique ne se rende, il n'est pas possible. (*à Lisette.*) Lisette, vous étiez présente quand monsieur a vu ma fille; est-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu? Qu'a-t-elle donc dit? Parlez, a-t-il lieu de se plaindre?

LISETTE.

Non, madame, je ne me suis point apperçue de mauvaise réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune et honnête fille qui se trouve pour ainsi dire mariée dans la minute; mais pour le peu que madame la rassure et s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Lisette a raison, je pense comme elle.

MADAME ARGANTE.

Eh! sans doute; elle est si jeune et si innocente!

FRONTIN.

Madame, le mariage en impromptu étonne

l'innocence, mais ne l'afflige pas; et votre fille est allée se trouver mal dans sa chambre.

MADAME ARGANTE.

Vous verrez, monsieur, vous verrez... Allez, Lisette; dites-lui que je lui ordonne de venir tout-à-l'heure : amenez-la ici; partez. (*à Frontin.*) Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvemens-là, monsieur; ce ne sera rien. (*Lisette sort.*)

FRONTIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'exposer à cette aventure-ci. Il est fâcheux à un galant homme à qui tout Paris jette ses filles à la tête, et qui les refuse toutes, de venir lui-même essuyer les dédains d'une jeune citoyenne de village à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage. Votre fille me convient fort, et je rends graces à mon ami de me l'avoir retenue; mais il falloit en m'appelant me tenir sa main si prête et si disposée que je n'eusse qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obstacle qui se présente.

MADAME ARGANTE.

Eh! messieurs, un peu de patience; regardez-la dans cette occasion-ci comme un enfant.

SCENE XV.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

MADAME ARGANTE.

Approchez, mademoiselle, approchez : n'êtes-vous pas bien sensible à l'honneur que vous fait monsieur de venir vous épouser, malgré votre peu de fortune et la médiocrité de votre état?

FRONTIN.

Rayons ce mot d'honneur, mon amour et ma galanterie le désapprouvent.

MADAME ARGANTE.

Non, monsieur, je dis la chose comme elle est. Répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Ma mere.

MADAME ARGANTE.

Vîte donc.

FRONTIN.

Point de ton d'autorité, sinon je reprends mes bottes et monte à cheval. (*à Angélique.*) Vous ne m'avez pas encore regardé, fille aimable, vous n'avez point encore vu ma personne ; vous la rebutez sans la connoître ; voyez-la pour la juger.

ANGÉLIQUE.

Monsieur...

MADAME ARGANTE.

Monsieur... ma mere... Levez la tête.

FRONTIN.

Silence, maman, voilà une réponse entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuse, mademoiselle; il faut que vous soyez née coiffée.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

En tout cas je ne suis pas née babillarde.

FRONTIN.

Vous n'en êtes que plus rare; allons, mademoiselle, reprenez haleine, et prononcez.

MADAME ARGANTE.

Je dévore ma colere.

LUCIDOR.

Que je suis mortifié!

FRONTIN, *à Angélique.*

Courage; encore un effort pour achever.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je ne vous connois point.

FRONTIN.

La connoissance est sitôt faite en mariage, c'est un pays où l'on va si vîte...

MADAME ARGANTE.

Comment, étourdie, ingrate que vous êtes...

FRONTIN.

Ah ! ah ! madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudesse insoutenable.

MADAME ARGANTE.

Je sors : je ne pourrois pas me retenir ; mais je la déshérite si elle continue de répondre aussi mal aux obligations que nous vous avons, messieurs. Depuis que monsieur Lucidor est ici, son séjour n'a été marqué pour nous que par des bienfaits ; pour comble de bonheur il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvoit pas l'espérer, ni pour le bien ni pour le mérite...

FRONTIN.

Tout doux, appuyez légèrement sur le dernier.

MADAME ARGANTE, *en s'en allant.*

Et, merci de ma vie ! qu'elle l'accepte, ou je la renonce.

SCENE XVI.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

En vérité, mademoiselle, on ne sauroit vous excuser. Attendez-vous qu'il vous vienne un prince ?

FRONTIN.

Sans vanité, voici mon apprentissage en fait de refus ; je ne connoissois pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous savez, belle Angélique, que je vous ai d'abord consultée sur ce mariage ; je n'y ai pensé que par zele pour vous, et vous m'en avez paru satisfaite.

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, votre zele est admirable, c'est la plus belle chose du monde : j'ai tort ; je suis une étourdie; mais laissez-moi dire. A cette heure que ma mere n'y est plus, et que je suis un peu plus hardie, il est juste que je parle à mon tour : et je commence par vous, Lisette ; c'est que je vous prie de vous taire, entendez-vous ? Il n'y a rien ici qui vous regarde : quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous plaira, sans que je vous en demande compte, et je ne vous dirai point sottement ni que vous êtes née coiffée, ni que vous êtes trop heureuse, ni que vous attendez un prince, ni d'autres propos aussi ridicules que vous m'avez tenus sans savoir ni quoi ni qu'est-ce.

FRONTIN.

Sur sa part je devine la mienne.

ANGÉLIQUE.

La vôtre est toute prête, monsieur. Vous êtes honnête homme, n'est-ce pas?

FRONTIN.

C'est en quoi je brille.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voudrez pas causer du chagrin à une fille qui ne vous a jamais fait de mal, cela seroit cruel et barbare.

FRONTIN.

Je suis l'homme du monde le plus humain; vos pareilles en ont mille preuves.

ANGÉLIQUE.

C'est bien fait; je vous dirai donc, monsieur, que je serois mortifiée s'il falloit vous aimer; le cœur me le dit, on sent cela; non que vous ne soyez fort aimable, pourvu que ce ne soit pas moi qui vous aime: je ne finirai point de vous louer quand ce sera pour une autre. Je vous prie de prendre en bonne part tout ce que je vous dis là; j'y vais de tout mon cœur; ce n'est pas moi qui ai été vous chercher une fois; je ne songeois pas à vous, et si je l'avois pu, il ne m'en auroit pas plus coûté de vous crier, Ne venez pas, que de vous dire, Allez-vous-en.

FRONTIN.

Comme vous me le dites.

ANGÉLIQUE.

Oh! sans doute, et le plutôt sera le mieux. Mais que vous importe? Vous ne manquerez pas de filles; quand on est riche, on en a tant qu'on

veut, à ce qu'on dit; au lieu que naturellement je n'aime pas l'argent; j'aimerois mieux en donner que d'en prendre; c'est là mon humeur.

FRONTIN.

Elle est bien opposée à la mienne. A quelle heure voulez-vous que je parte?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien honnête; quand il vous plaira, je ne vous retiens point; il est tard à cette heure; mais il fera beau demain.

FRONTIN, *à Lucidor.*

Mon grand ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné; et je le reçois, sauf vos conseils, qui me régleront là-dessus cependant: ainsi, belle ingrate, je differe encore mes derniers adieux.

ANGÉLIQUE.

Quoi! monsieur, ce n'est pas fait? Pardi, vous avez bon courage! (*à Lucidor.*) Votre ami n'a guere de cœur, il me demande à quelle heure il partira, et il reste.

SCENE XVII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Il n'est pas si aisé de vous quitter, Angélique; mais je vous débarrasserai de lui.

LISETTE.

Quelle perte! Un homme qui lui faisoit sa fortune!

LUCIDOR.

Il y a des antipathies insurmontables; si Angélique est dans ce cas-là, je ne m'étonne point de son refus; et je ne renonce pas au projet de l'établir avantageusement.

ANGÉLIQUE.

Eh! monsieur, ne vous en mêlez pas. Il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon avec les intentions que j'ai! Et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Son amitié? Le méchant homme!

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez?

ANGÉLIQUE.

Moi, monsieur, me plaindre? Et qui est-ce qui y songe? Où sont les reproches que je vous fais? Me voyez-vous fâchée? Je suis très contente de vous; vous en agissez on ne peut pas mieux: comment donc! vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai, vous m'en faites venir de Paris sans que j'en demande; y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux? Il est vrai que je laisse là tous vos mariages; mais aussi il ne faut pas

croire, à cause de vos rares bontés, qu'on soit obligée vîte et vîte de se donner au premier venu que vous attirerez de je ne sais où, et qui arrivera tout botté pour m'épouser sur votre parole; il ne faut pas croire cela. Je suis fort reconnoissante; mais je ne suis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoi que vous en disiez, vos discours ont une aigreur que je ne sais à quoi attribuer, et que je ne mérite point.

LISETTE.

Ah! j'en sais bien la cause, moi, si je voulois parler.

ANGÉLIQUE.

Hem! Qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez? que veut-elle dire? Ecoutez, Lisette, je suis naturellement douce et bonne, un enfant a plus de malice que moi; mais si vous me fâchez, vous m'entendez bien, je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez pas de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avois fait, et que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi? c'est qu'il n'est pas juste que je l'aie. Le mari et les bijoux étoient pour aller ensemble; et en rendant l'un je rends l'autre.

Vous voilà bien embarrassé; gardez cela pour cette charmante beauté dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres; reprenez ceux-ci.

ANGÉLIQUE.

Oh! qu'elle garde tout, monsieur; je les jetterois.

LISETTE.

Et moi je les ramasserai.

LUCIDOR.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas que je songe à vous marier, et que, malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour secret dont vous me faites mystere.

ANGÉLIQUE.

Eh! mais cela se peut bien: oui, monsieur, voilà ce que c'est; j'en ai pour un homme d'ici; et quand je n'en aurois pas, j'en prendrois tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaisie.

SCENE XVIII.

LUCIDOR, ANGELIQUE, LISETTE, MAÎTRE BLAISE.

MAÎTRE BLAISE.

Je requiers la parmission d'interrompre pour avoir la déclaration de voute darniere volonté.

Mademoiselle, retenez-vous voute amoureux nouviau venu?

ANGÉLIQUE.

Non; laissez-moi.

MAÎTRE BLAISE.

Me retenez-vous, moi?

ANGÉLIQUE.

Non.

MAÎTRE BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous?

ANGÉLIQUE.

L'insupportable homme!

LISETTE.

Êtes-vous sourd, maître Blaise? elle vous dit que non.

MAÎTRE BLAISE.

Oui, ma mie. Ah! çà, monsieur, je vous prends à témoin comme quoi je l'aime, comme quoi alle me repousse, que si alle ne me prend pas c'est sa faute, et que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jeter l'endosse. (*à Lisette à part.*) Bon jour, poulet. (*à tous.*) Au demeurant ça ne me surprend point: mademoiselle Angélique en refuse deux; alle en refuseroit trois, alle en refuseroit un boissiau: il n'y en a qu'un qu'alle envie; tout le reste est du fretin pour alle, hormis monsieur Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGÉLIQUE, *outrée.*

Monsieur Lucidor?

MAÎTRE BLAISE.

Li-même: n'ons-je pas vu que vous pleuriais quand il fut malade, tant vous aviez peur qu'il ne devînt mort?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites là. Angélique pleuroit par amitié pour moi.

ANGÉLIQUE.

Comment! ne le croyez pas, vous ne seriez pas homme de bien de le croire. M'accuser d'aimer à cause que je pleure, à cause que je donne des marques de bon cœur? Eh! mais je pleure tous les malades que je vois; je pleure pour tout ce qui est en danger de mourir. Si mon oiseau mouroit devant moi, je pleurerois: dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui?

LISETTE.

Passons, passons là-dessus; car, à vous parler franchement, je l'ai cru de même.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous aussi, Lisette? Vous m'accablez, vous me déchirez. Eh! que vous ai-je fait? Quoi! un homme qui ne songe point à moi, qui veut me marier à tout le monde, je l'aimerois, moi qui ne pourrois pas le souffrir s'il m'aimoit? moi qui ai de l'inclination pour un autre? J'ai donc

le cœur bien bas, bien misérable! Ah! que l'affront qu'on me fait m'est sensible!

LUCIDOR.

Mais, en vérité, Angélique, vous n'êtes pas raisonnable: ne voyez-vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée, et qu'elle ne mérite pas votre attention?

ANGÉLIQUE.

Hélas! monsieur, c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée; mais je vous aime si peu, que si je ne me retenois pas je vous haïrois depuis ce mari que vous avez mandé de Paris; oui, monsieur, je vous haïrois: je ne sais trop même si je ne vous hais pas, je ne voudrois pas jurer que non; car j'avois de l'amitié pour vous, et je n'en ai plus. Est-ce là des dispositions pour aimer?

LUCIDOR.

Je suis honteux de la douleur où je vous vois. Avez-vous besoin de vous défendre? dès que vous en aimez un autre, tout n'est-il pas dit?

MAÎTRE BLAISE.

Un autre galant? alle seroit, morgué, bian en peine de le montrer.

ANGÉLIQUE.

En peine? Eh bien! puisqu'on m'obstine, c'est justement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai soupçonné.

MAÎTRE BLAISE.

Moi?

LISETTE.

Bon! cela n'est pas vrai.

ANGÉLIQUE.

Quoi! je ne sais pas l'inclination que j'ai? Oui, c'est lui, je vous dis que c'est lui.

MAÎTRE BLAISE.

A çà, mademoiselle, ne badinons point; ça n'a ni rime ni raison. Par votre foi, est-ce ma parsonne qui vous a pris le cœur?

ANGÉLIQUE.

Oh! je l'ai assez dit. Oui, c'est vous, mal-honnête que vous êtes: si vous ne m'en croyez pas je ne m'en soucie guere.

MAÎTRE BLAISE.

Eh! mais jamais voute mere n'y consentira.

ANGÉLIQUE.

Vraiment, je le sais bien.

MAÎTRE BLAISE.

Et pis vous m'avez rebuté d'abord; j'ai compté là-dessus, moi; je me sis arrangé autrement.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! ce sont vos affaires.

MAÎTRE BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va et qui viant comme

une girouette ; faut être fille pour ça. On se fie à des refus.

ANGÉLIQUE.

Oh ! accommodez-vous, benêt.

MAÎTRE BLAISE.

Sans compter que je ne sis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'est pas là ce qui embarrassera, et j'applanirai tout : puisque vous avez le bonheur d'être aimé, maître Blaise, je donne vingt mille francs en faveur de ce mariage ; je vais en porter la parole à madame Argante, et je reviens dans le moment vous en rendre la réponse.

ANGÉLIQUE.

Comme on me persécute !

LUCIDOR.

Adieu, Angélique. J'aurai enfin la satisfaction de vous avoir mariée selon votre cœur, quelque chose qui m'en coûte.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin.

SCENE XIX.

MAÎTRE BLAISE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Lucidor est un grand marieur de

filles! A quoi vous déterminez-vous, maître Blaise?

MAÎTRE BLAISE, *après avoir rêvé.*

Je dis qu'ous êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt mille francs vous font grand tort.

LISETTE.

Hum! le vilain procédé!

ANGÉLIQUE, *d'un air languissant.*

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle?

MAÎTRE BLAISE.

Oui; je n'en fais pas le fin.

ANGÉLIQUE.

Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas?

MAÎTRE BLAISE.

Si fait dà: ça m'avoit un peu quitté; mais je vous r'aime chèrement à cette heure.

ANGÉLIQUE.

A cause des vingt mille francs?

MAÎTRE BLAISE.

A cause de vous, et pour l'amour d'eux.

ANGÉLIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir?

MAÎTRE BLAISE.

Pargué! à voute avis?

ANGÉLIQUE.

Et moi je vous déclare que si vous les prenez, je ne veux point de vous.

MAÎTRE BLAISE.

En veci bian d'un autre !

ANGÉLIQUE.

Il y auroit trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre, qui m'a offensée en particulier en croyant que je l'aimois, et qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiselle a raison ; j'approuve tout-à-fait ce qu'elle dit là.

MAÎTRE BLAISE.

Mais acoutez donc le bon sens : si je ne prends pas les vingt mille francs, vous me pardrez, vous ne m'aurez point, voute mere ne voura point de moi.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! si elle ne veut point de vous, je vous laisserai.

MAÎTRE BLAISE, *inquiet.*

Est-ce votre dernier mot ?

ANGÉLIQUE.

Je ne changerai jamais.

MAÎTRE BLAISE.

Ah ! me v'là biau garçon !



SCENE XX.

LUCIDOR, MAÎTRE BLAISE, ANGELIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

Votre mere consent à tout, belle Angélique; j'en ai sa parole, et votre mariage avec maître Blaise est conclu moyennant les vingt mille francs que je donne. Ainsi vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

MAÎTRE BLAISE.

Point du tout; il y a un autre vartigo qui la tiant, alle a de l'aversion pour le magot de vingt mille francs, à cause de vous qui les délivrez: alle ne veut point de moi si je les prends, et je veux du magot avec alle.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Et moi je ne veux plus de qui ce soit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grace, chere Angélique: laissez-nous, vous autres.

MAÎTRE BLAISE, *prenant Lisette sous le bras, à M. Lucidor.*

Nout premier marché tiant-il toujours?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

MAÎTRE BLAISE.

Que le ciel vous conserve en joie ! Je vous fiance donc, fillette.

SCENE XXI.

LUCIDOR, ANGELIQUE.

LUCIDOR.

Vous pleurez, Angélique?

ANGÉLIQUE.

C'est que ma mere sera fâchée ; et puis j'ai eu assez de confusion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mere ne vous en inquiétez pas, je la calmerai : mais me laisserez-vous la douleur de n'avoir pu vous rendre heureuse ?

ANGÉLIQUE.

Oh! voilà qui est fini, je ne veux rien d'un homme qui m'a donné le renom que je l'aimois toute seule.

LUCIDOR.

Je ne suis point l'auteur des idées qu'on a eues là-dessus.

ANGÉLIQUE.

On ne m'a point entendu me vanter que vous

m'aimiez, quoique je l'eusse pu croire aussi bien que vous, après toutes les amitiés et toutes les manieres que vous avez eues pour moi depuis que vous êtes ici ; je n'ai pourtant pas abusé de cela : vous n'en avez pas agi de même, et je suis la dupe de ma bonne foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez pensé que je vous aimois ; quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous seriez pas trompée. (*Angélique ici redouble ses pleurs.*) Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien ; mais si jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne sera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage : je le laisserai plutôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas ! Angélique, sans la haine que vous m'avez déclarée, et qui m'a paru si vraie, si naturelle, j'allois me proposer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à soupirer ?

ANGÉLIQUE.

Vous dites que je vous hais ; n'ai-je pas raison ? Quand il n'y auroit que ce portrait de Paris qui est dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'est qu'une feinte; c'est celui d'une sœur que j'ai.

ANGÉLIQUE.

Je ne pouvois pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici, Angélique, et je vous le donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'en ferai-je si vous n'y êtes plus? un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et si je restois; si je vous demandois votre main, si nous ne nous quittons de la vie?

ANGÉLIQUE.

Voilà du moins ce qu'on appelle parler cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc?

ANGÉLIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose?

LUCIDOR, *se mettant à genoux.*

Vous me transportez, Angélique.

SCENE XXII.

MADAME ARGANTE, LUCIDOR, ANGELIQUE, MAÎTRE BLAISE, FRONTIN, LISETTE.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! monsieur... Mais que vois-je? vous êtes aux genoux de ma fille, je pense?

LUCIDOR.

Oui, madame; et je l'épouse dès aujourd'hui, si vous y consentez.

MADAME ARGANTE.

Vraiment, que de reste, monsieur, c'est bien de l'honneur à nous tous; et il ne manquera rien à la joie où je suis, si monsieur (*montrant Frontin.*), qui est votre ami, demeure aussi le nôtre.

FRONTIN.

Je suis de si bonne composition que ce sera moi qui vous verserai à boire à table. (*à Lisette.*) Ma reine, puisque vous aimiez tant Frontin, et que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

LISETTE.

Ah! coquin, je t'entends bien; mais tu l'es trop tard.

MAÎTRE BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter ; il y a douze mille francs qui nous suivent.

MADAME ARGANTE.

Que signifie donc cela?

LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout-à-l'heure. Qu'on fasse venir les violons du village, et que la journée finisse par des danses.

FIN DE L'ÉPREUVE.

EXAMEN

DE L'EPREUVE.

CETTE jolie petite comédie est passée du théâtre italien, pour lequel elle avoit été composée, au théâtre françois, où elle jouit d'un grand succès. Il est vrai qu'on ne conçoit guere pourquoi Lucidor veut mettre à l'épreuve une jeune fille aussi ingénue qu'Angélique, qu'on ne peut raisonnablement soupçonner d'avoir une amitié intéressée ; mais on passeroit dans le monde une pareille fantaisie à un homme riche de cent mille livres de rente, qui se disposeroit à épouser une fille sans fortune ; et à la scene on est très indulgent pour les conceptions qui amenent des effets comiques et des situations intéressantes. La nécessité de l'épreuve une fois admise, il est impossible de n'en pas approuver les détails. Le déguisement de Frontin, que Lisette reconnoît sans oser l'affirmer, amene une scene très plaisante; Blaise est un vrai paysan pour qui l'argent est tout, et que l'auteur a placé dans des circonstances qui font bien ressortir son caractere; madame Argante est une acariâtre bourgeoise de campagne, poussant la soumission pour ses supérieurs jusqu'à la bassesse, et mettant dans le desir d'établir sa fille un empressement qui va jusqu'au

ridicule: c'est faire preuve d'un vrai talent dramatique que de placer trois rôles de ce genre dans une piece où il semble qu'un seul pouvoit suffire, puisqu'on auroit pardonné à l'auteur de n'avoir soigné que le personnage d'Angélique. Ce personnage est charmant; à deux ou trois phrases près qu'on peut accuser de recherche, tout ce qu'elle dit est d'un naturel parfait. Comme elle se livre avec confiance dans la premiere scene entre elle et Lucidor! quelle joie perce dans tous ses discours! Il est impossible de mieux aimer, de le dire avec plus de franchise et de décence. Nous le répétons, c'est positivement cette scene si bien faite qui laisse voir plus de caprice que de raison dans l'épreuve à laquelle Lucidor persiste à soumettre Angélique. Son dépit dans les scenes suivantes est très théâtral: devant sa mere elle garde le silence; mais à peine madame Argante est-elle sortie qu'elle se livre à son ressentiment; et Lisette, Frontin, Lucidor, ont chacun leur part de sa colere. Dans les reproches qu'elle adresse à ce dernier, on entend les accens de la jalousie, les regrets de l'amour trompé: on sait que Marivaux excelle dans ces petits détails d'autant mieux placés ici qu'ils tiennent au fond du sujet, et suffisent pour soutenir l'intérêt d'une comédie en un acte. Le dénouement est un peu froid: Lucidor ne peut dire à Angélique qu'il a voulu l'éprouver, parceque cela ne se dit jamais; et il résulte du silence qu'il garde en ce moment qu'elle auroit le droit de lui reprocher d'être capricieux, si le bonheur qu'elle éprouve lui permettoit de réfléchir.

L'auteur, qui réfléchissoit pour elle, a tout brusqué à la fin; ce qui évite les explications: mais la froideur du dénouement ne s'en fait pas moins sentir à la représentation comme à la lecture. On pardonne aisément ce défaut dans une comédie aussi courte, et qui offre autant de jolies scenes.

FIN DE L'EXAMEN DE L'ÉPREUVE.

L'ÉCOLE

DES BOURGEOIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE D'ALLAINVAL,

Représentée pour la premiere fois
le 20 septembre 1728.

NOTICE
SUR D'ALLAINVAL.

Léonor Soulas d'Allainval naquit à Chartres; il vint à Paris fort jeune, et fit représenter sa premiere piece à la Comédie Françoise en 1726. On ignore l'époque précise de la naissance de cet auteur; sa pauvreté, la légèreté et l'inconstance de son caractere, le malheur qu'il eut de préférer les liaisons agréables aux liaisons utiles et solides, l'empêcherent de se faire des amis véritables ou du moins des protecteurs bienfaisans. Cette incurie, ce goût trop vif pour les plaisirs, joints à un défaut absolu d'aptitude pour toute occupation sérieuse, expliquent pourquoi d'Allainval vécut toujours dans l'état le plus misérable, et pourquoi, lorsqu'il mourut, personne ne chercha à recueillir les particularités de sa vie, et les anecdotes relatives à ses ouvrages.

Le talent de d'Allainval n'avoit pas été assez

grand pour faire excuser ses défauts ; à supposer même que cet auteur se fût distingué par d'éclatans succès, de quel intérêt auroit été pour le public les détails d'une vie aussi dissipée? la réputation de l'auteur auroit-elle gagné quelque chose à des souvenirs si peu honorables pour lui? En général ces sortes de notices ne méritent l'attention des lecteurs que lorsqu'elles servent à jeter un nouveau jour sur le mérite ou les défauts littéraires des auteurs: si elles s'éloignent de ce but, si elles offrent des faits désavoués par la bonne morale, elles ne produisent qu'une opinion défavorable aux lettres et à ceux qui les cultivent; résultat que l'on doit éviter avec soin dans un recueil consacré à la gloire de la littérature françoise: ainsi quand même nous aurions trouvé dans les collections d'anecdotes quelques détails sur la vie privée de d'Allainval, nous n'en aurions pas profité, et nous nous serions bornés à la rapide indication que nous allons faire de ses productions dramatiques.

Son premier ouvrage n'eut aucun succès: il paroît que le comique de cette piece, intitulée

la Fausse Comtesse, étoit fondé sur un travestissement, moyen usé depuis long-tems au théâtre, et qui ne plaît que lorsqu'il est employé avec beaucoup d'art. L'ouvrage ne fut point imprimé, et ne put avoir que cinq représentations. L'Ecole des Bourgeois, qui fut jouée deux ans après, annonça beaucoup plus de talent; cependant le public la reçut avec froideur, et ne parut pas sentir la gaieté vive et piquante qui y regne. Reprise en 1770, elle n'eut guere plus de succès; ce ne fut qu'en 1787, époque à laquelle elle fut montée avec beaucoup de soin, qu'on reconnut enfin qu'elle présentoit, soit dans l'action, soit dans l'esquisse des caracteres, tout ce qu'on peut attendre d'une comédie en trois actes: elle est depuis restée au Répertoire.

Cette piece, aux premieres représentations, fut précédée d'un prologue que nous ne réimprimons point, parcequ'on ne le joue plus, et parceque d'ailleurs les traits comiques font allusion à des circonstances oubliées aujourd'hui; cependant il contient quelques détails agréables que nous devons faire connoître: l'auteur se suppose

prêt à lire sa piece dans une société composée de deux femmes légeres et curieuses, d'un fat, et d'un pédant : les questions les plus ridicules lui sont faites, et l'empêchent d'aller plus loin que le titre de sa piece ; on lui propose les observations les plus sottes sur le sujet et sur le plan ; enfin l'auteur piqué récite une fable où il désigne malignement ses impertinens censeurs. Cette fable assez courte est agréablement tournée : le poëte présente un singe qui va jouer des tours d'adresse devant les autres animaux ; les fauvettes, les serines, les perruches, occupent les premieres loges ; les grands seigneurs, tels que les lions, les rhinocéros et les éléphans, sont sur le théâtre, et les renards remplissent le parterre. Une heure avant le rendez-vous, ajoute le poëte :

Chez la Grue et sa sœur, engeance curieuse,
Notre Singe fut attiré.
Deux Etourneaux étoient près d'elles,
Ainsi qu'un noir Hibou, commensal des donzelles.
De montrer de ses tours comme on l'eut conjuré,
Il se mit en devoir d'en faire ;
Mais dès qu'il eut tiré sa gibeciere,
Chacun le critiqua de la belle maniere :

La Grue en blâma la couleur,
Sa sœur s'en prit à la grandeur;
Le noir Hibou, jaloux de sa nature,
En hébreu, grec, latin, en fronda la structure;
Les Etourneaux, soi-disant beaux-esprits,
Sur l'affiche à l'envi d'abord se déchaînerent,
Et la trouverent
Conçue en termes trop hardis.
Bref, sans rien voir de plus, ce digne aréopage
Conclut que tout son fait n'étoit que badinage.
De cet accueil messer Bertrand surpris,
Leur dit, serrant sa gibeciere:
« C'est aux Renards qu'il m'importe de plaire.
« Voilà l'heure à-peu-près qu'ils doivent s'assembler:
« Je n'oserois compter sur leurs suffrages;
« Mais on n'ira pas me siffler
« Avant que de mes tours on ait vu l'étalage ».
Avec un ris moqueur leur ayant dit cela,
Le Singe fait la gambade, et s'en va.

Le style de ce prologue est vif et enjoué. M. de Beaumarchais n'a pas dédaigné d'emprunter quelques traits à d'Allainval pour une de ses productions les plus piquantes. On sait que dans la préface du Barbier de Séville il parle des obstacles

qu'éprouvent les auteurs comiques pour égayer les spectateurs, qui ont presque tous des inquiétudes secretes d'autant plus difficiles à dissiper qu'elles different suivant leur caractere, leur état et leur situation. Ce morceau se trouve presqu'en entier dans le prologue de l'Ecole des Bourgeois : d'Allainval a même plus de précision et de justesse que M. de Beaumarchais. Il se transporte à la comédie, et il examine les spectateurs: « De ce côté, « dit-il, c'est un avocat qui a pâli toute la journée « sur des questions épineuses de jurisprudence ; « là c'est un officier qui vient de perdre son ar« gent ; ici c'est un homme désespéré de l'infidé« lité de sa femme ou de sa maîtresse : ils viennent « à la comédie pour faire treve, l'un à ses tra« vaux, les autres à leurs chagrins. Ils me regar« dent tous avec un air farouche et effrayant, et je « crois les entendre me dire: *Fais-moi rire, je* « *viens ici pour cela.* »

On voit aussi dans ce prologue l'embarras d'un auteur qui lit son ouvrage à des personnes qui ne sont capables ni de l'entendre ni de le juger. Cette situation a pu fournir à Poinsinet l'idée d'une

des scenes les plus gaies de la comédie du Cercle.

Le Mari Curieux, que d'Allainval donna quelques années après, n'eut aucun succès : l'auteur fut plus heureux au théâtre italien, où sa piece, intitulée l'Embarras des Richesses, s'est soutenue long-tems avec beaucoup d'éclat.

On voit que le seul ouvrage de d'Allainval qui soit resté au théâtre ne lui a été d'aucune utilité de son vivant, ni pour sa fortune ni pour sa réputation ; il n'eut pas le bonheur d'en voir le succès. Cependant son esprit vif et jovial le faisoit rechercher ; on l'invitoit à dîner, moins par estime pour ses qualités personnelles, que par le desir de s'amuser de ses saillies. Il éprouva d'une maniere cruelle que ces avances de la part des gens riches n'entraînent avec elles que l'indifférence et le mépris ; leçon terrible pour les hommes qui ne sont admis dans ces sortes de sociétés qu'à titre de bouffons ! D'Allainval déja vieux dînoit chez un fermier-général : il y fut saisi d'une attaque d'apoplexie ; aussitôt on le fit transporter à l'Hôtel-Dieu, où il mourut le 2 mai 1753.

ACTEURS.

MADAME ABRAHAM, veuve d'un banquier.
BENJAMINE, fille de madame Abraham.
M. MATHIEU, banquier.
DAMIS, conseiller, amant de Benjamine.
LE MARQUIS DE MONCADE.
UN COMMANDEUR, } amis du marquis de
UN COMTE, } Moncade.
UN COMMISSAIRE, } parens de madame
UN NOTAIRE, } Abraham.
M. POT-DE-VIN, intendant du marquis de Moncade.
MARTON, suivante de Benjamine.
PICARD, laquais de madame Abraham.
UN COUREUR du marquis de Moncade.

La scene est à Paris, chez madame Abraham.


Biblioteca Nazionale V. E. III - NAPOLI

L'ECOLE DES BOURGEOIS.

F. Massard del. — Gault de St. Germain direx.

C'est ce soir que je.... que je m'encanaille.

Acte III. Sc. III.

L'ÉCOLE
DES BOURGEOIS,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MADAME ABRAHAM.

Enfin, ma chere Benjamine, c'est donc ce soir que tu vas être l'épouse de monsieur le marquis de Moncade. Il me tarde que cela ne soit déja; et il me semble que ce moment n'arrivera jamais.

BENJAMINE.

J'en suis plus impatiente que vous, ma mere; car outre le plaisir de me voir femme d'un grand seigneur, c'est que comme cette affaire s'est traitée depuis que Damis est à sa campagne, je serai ravie qu'à son retour il me trouve mariée, pour m'épargner ses reproches.

MADAME ABRAHAM.

Est-ce que tu songes encore à Damis ?

BENJAMINE.

Non, ma mere. Mais que voulez-vous? Il est neveu de feu mon pere; nous avons été élevés ensemble: je ne connoissois personne plus aimable que lui; j'ignorois qu'il en fût. Je lui trouvois de l'esprit, du mérite; il étoit amusant, tendre, complaisant. Il m'aima; je l'aimai aussi.

MADAME ABRAHAM.

Qu'il perd auprès de ce jeune seigneur! qu'il est défait! qu'il est petit! qu'il est mince! Son mérite paroît ridicule, sa tendresse maussade. C'est un petit homme de palais, la tête pleine de livres, attaché à ses procès; un bourgeois tout uni, sans manieres, ennuyeux, doucereux à donner des vapeurs.

BENJAMINE.

Vive le marquis de Moncade! Le beau point de vue! quelle légèreté! quelle vivacité! quel enjouement! quelle noblesse! quelles graces sur-tout!

MADAME ABRAHAM.

Les bourgeoises qui ne sont pas connoisseuses en bons airs appellent cela étourderies, indiscrétions, impolitesses; mais cela est charmant. Les femmes de qualité en sentent tout le prix; et ce sont elles qui les ont mis sur ce pied-là.

BENJAMINE.

Que j'ai de graces à rendre à la mauvaise fortune de monsieur le Marquis!

MADAME ABRAHAM.

A sa mauvaise fortune, dis-tu?

BENJAMINE.

Du moins, ma mere, est-ce au dérangement de ses affaires que je le dois; et sans les cent mille francs qu'il vous devoit, je ne l'aurois jamais connu... Qu'est-ce?... Marton!... C'est lui apparemment?

SCENE II.

MARTON, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MARTON, *à madame Abraham.*

Madame, voilà monsieur Mathieu qui vient d'entrer.

BENJAMINE.

Mon oncle?

MADAME ABRAHAM.

L'incommode visite! Comment lui déclarer votre mariage? Cependant il n'y a plus à reculer.

BENJAMINE.

Vous craignez qu'il ne goûte pas cette alliance?

MADAME ABRAHAM.

Oui, il a l'esprit si peuple! J'avois cru qu'en épousant une fille de condition comme il a fait, cela le décrasseroit; mais point du tout. Je ne

sais où j'ai pêché un si sot frere!... Voilà comme étoit feu votre pere.

MARTON.

Oh! mademoiselle n'en tient point.

BENJAMINE, *à madame Abraham.*

Si vous lui parliez du dédit que vous avez fait avec monsieur le Marquis?

MADAME ABRAHAM.

Non; garde-t'en bien.

BENJAMINE.

Il ne donnera jamais son consentement.

MADAME ABRAHAM.

On s'en passera. Ne faudroit-il point, parcequ'il plaît à monsieur Mathieu que vous épousiez son Damis, que vous renonciez à être marquise, à être l'épouse d'un seigneur, à figurer à la cour? (*à part.*) Vraiment, monsieur Mathieu, je vous conseille, venez, venez un peu m'étourdir de vos raisonnemens; je vous attends!

MARTON.

Le voilà. (*elle sort.*)

SCENE III.

M. MATHIEU, MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

M. MATHIEU, *riant.*

Ah, ah, ah, ah!

MADAME ABRAHAM, *à part.*

Qu'a-t-il donc tant à rire?

M. MATHIEU.

Ma sœur, ma niece, que je vous régale d'une nouvelle qui court sur votre compte.

MADAME ABRAHAM.

Sur le compte de Benjamine?

M. MATHIEU.

Oui, madame Abraham, et sur le vôtre aussi. Elle va vous réjouir, sur ma parole! On vient de me dire que... Oh! ma foi! cela est trop plaisant!

MADAME ABRAHAM.

Achevez donc.

BENJAMINE, *à part.*

Sa gaieté me rassure.

M. MATHIEU.

On vient donc de me dire que vous mariez ce soir Benjamine à un jeune seigneur de la cour, à un Marquis. Est-ce que cela ne vous fait pas plaisir?

BENJAMINE.

Pardonnez-moi, mon oncle, puisque cela vous en fait. (*à madame Abraham.*) Il le prend mieux que nous ne pensions.

MADAME ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Et qu'avez-vous répondu?

M. MATHIEU.

Quoi! ma sœur? ai-je dit... Oui, votre sœur,

votre propre sœur, madame Abraham... Bon! bon! quel peste de conte!... Rien n'est plus vrai... Eh! non, je ne vous crois point. Quelle apparence? la veuve et la sœur d'un banquier, et qui fait encore actuellement le commerce elle-même, donner sa fille à un Marquis? allons donc, vous vous moquez!... Mais vous ne riez pas, vous autres?

MADAME ABRAHAM.

Il n'y a que les impertinens qui en rient.

BENJAMINE.

Je n'y vois rien de risible, mon oncle.

M. MATHIEU.

Ma foi! vous avez raison de vous fâcher toutes les deux. Vous avez plus d'esprit que moi; et j'ai eu tort de prendre la chose en riant. Je ne pensois pas que c'étoit vous donner un ridicule.

MADAME ABRAHAM.

Que voulez-vous dire, monsieur Mathieu, avec votre ridicule?

M. MATHIEU.

Laissez, laissez-moi faire: je m'en vais retrouver ces impertinens nouvellistes, et leur laver la tête d'importance.

MADAME ABRAHAM.

Qui vous prie de cela?

M. MATHIEU.

Ils vont trouver à qui parler.

BENJAMINE.

Il faut les mépriser.

M. MATHIEU.

Non, morbleu ! non ; votre honneur m'est trop cher.

MADAME ABRAHAM.

Quel tort font-ils à notre honneur ?

M. MATHIEU.

Quel tort, ma sœur, quel tort ? Si ce bruit se répand, que pensera de vous toute la ville ? on vous regardera partout comme des folles.

MADAME ABRAHAM.

Et nous voulons l'être. La ville est une sotte, et vous aussi, monsieur mon frere.

BENJAMINE.

Est-ce une folie, mon oncle, que d'épouser un homme de qualité ?

M. MATHIEU.

Comment donc ! la chose est-elle vraie ?

BENJAMINE.

Eh ! mais, mon oncle...

MADAME ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Eh bien ! oui, elle est vraie.

M. MATHIEU.

Ma sœur !...

MADAME ABRAHAM.

Eh bien ! mon frere !... Il ne faut point tant ouvrir les yeux, et faire l'étonné. Qu'y a-t-il

donc là-dedans de si étrange? Ma fille est puissamment riche; et depuis la mort de son pere j'ai encore augmenté considérablement son bien. Je veux qu'elle s'en serve, qu'il lui procure un mari qui lui donne un beau nom dans le monde, et à moi de la considération : et jugez si je choisis bien, c'est monsieur le marquis de Moncade?

M. MATHIEU.

Y songez-vous? c'est un seigneur ruiné.

MADAME ABRAHAM.

Nul ne sait mieux que moi ses affaires, mon frere : j'ai des billets à lui pour plus de cent mille francs. C'est un présent de noce que je lui ferai, et demain il sera aussi à son aise qu'aucun autre de la cour.

M. MATHIEU.

Et Benjamine, y sera-t-elle à son aise? Vous allez sacrifier à votre vanité le bonheur et le repos de sa vie.

MADAME ABRAHAM.

Cela me plaît.

M. MATHIEU.

Qu'au moins mon exemple vous touche. Riche banquier, par un fol entêtement de noblesse, j'épousai une fille qui n'avoit pour bien que ses aïeux; quels chagrins, quels mépris, ne m'a-t-elle pas fait essuyer tant qu'elle a vécu?

MADAME ABRAHAM.

Vous les méritiez apparemment.

M. MATHIEU.

Elle et toute sa famille puisoient à pleines mains dans ma caisse; et elle ne croyoit pas que je l'eusse encore assez payée.

MADAME ABRAHAM.

Elle avoit raison; vous ne savez pas ce que c'est que la qualité.

M. MATHIEU.

Je n'étois son mari qu'en peinture; elle craignoit de déroger avec moi: en un mot, j'étois le George Dandin de la comédie.

MADAME ABRAHAM.

Elle en usoit encore trop bien avec vous.

M. MATHIEU.

N'exposez point ma niece à endurer des mépris.

MADAME ABRAHAM.

Des mépris à ma fille, des mépris! Ma fille est-elle faite pour être méprisée? Monsieur Mathieu, en vérité, vous êtes bien piquant, bien insultant, pour me dire ces pauvretés en face. Il n'y a que vous qui parliez comme cela: et sur quoi donc jugez-vous qu'elle mérite du mépris? Qu'a-t-elle, s'il vous plaît, qui ne soit aimable? Voilà un visage fort laid, fort désagréable! Je ne sais, si vous n'étiez pas mon frere, ce que je ne

vous ferois point dans la colere où vous me mettez.

BENJAMINE.

Mon oncle, quand monsieur le Marquis ne seroit pas un galant homme comme il est, je me flatterois par ma complaisance de gagner son affection.

M. MATHIEU.

Quoi ! vous aussi, ma niece? Pouvez-vous oublier ainsi Damis?

MADAME ABRAHAM.

Laissez là votre Damis. Qu'allez-vous lui chanter? Qu'il étoit neveu de feu son pere? Elle le sait bien. Qu'il la lui avoit promise en mariage? J'en conviens. Que c'est un conseiller, aimable de sa figure, plein d'esprit? Tout ce qu'il vous plaira. Qu'il n'est point comme les autres jeunes magistrats, dont le cabinet est dans les assemblées et dans les bals? Tant mieux pour lui. Qu'il aime son métier, qu'il y est attaché, qu'il cherche à le remplir avec honneur et conscience? Il ne fait que son devoir.

M. MATHIEU.

Ajoutez à cela que j'ai promis d'assurer mon bien à Benjamine, et que si elle n'est pas à Damis mon bien ne sera pas à elle.

MADAME ABRAHAM.

Eh! gardez-le, monsieur Mathieu, gardez-le;

elle est assez riche par elle-même; et ce seroit trop l'acheter que d'écouter vos sots raisonnemens.

M. MATHIEU.

Je le garderai aussi, madame Abraham. Adieu, adieu; et quand je reviendrai vous voir il fera beau!

MADAME ABRAHAM.

Adieu, monsieur Mathieu; adieu!

(*M. Mathieu sort.*)

SCENE IV.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

BENJAMINE.

Voilà mon oncle bien en colere contre nous.

MADAME ABRAHAM.

Permis à lui.

BENJAMINE.

Vous auriez pu, ce me semble, lui annoncer la chose un peu plus doucement; peut-être y auroit-il donné son agrément.

MADAME ABRAHAM.

Eh! que m'importe?

BENJAMINE.

Je suis au désespoir de me voir brouillée avec lui.

MADAME ABRAHAM.

Bon! bon!... Ah! qu'il se défâchera bientôt: il t'aime. Je ne suis pas trop fâchée, moi, qu'il nous boude un peu; cela l'éloignera d'ici pour quelques jours; et je n'aurois pas été fort contente qu'on l'eût vu figurer ici ce soir, en qualité d'oncle, parmi les seigneurs qui viendront sans doute à tes noces: c'est un assez méchant plat que sa personne. Dieu merci, nous en voilà défaits. Je veux aussi éloigner tous nos parens: ce sont gens qu'il ne faut plus voir désormais.

SCENE V.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, MARTON.

MARTON, *à Benjamine.*

Miséricorde! pour moi je crois que l'enfer est déchaîné aujourd'hui contre votre mariage. Voilà Damis qui vient par la porte du jardin.

BENJAMINE.

Damis?... Quoi! il est de retour?

MARTON.

Apparemment.

MADAME ABRAHAM.

Va-t'en lui dire qu'il n'y a personne. (*Marton*

fait quelques pas pour sortir.) Mais, non, non, reviens; il vaut mieux...

MARTON, *revenant.*

Hâtez-vous de résoudre; il approche.

MADAME ABRAHAM.

Eh! faut-il tant de façons? Il faut le congédier.

BENJAMINE.

Pour moi, je me retire; je ne saurois soutenir sa vue.

MADAME ABRAHAM.

Marton nous en défera. (*à Marton.*) Charge-t'en.

MARTON.

Très volontiers! Vous n'avez qu'à dire.

MADAME ABRAHAM.

Il faut que tu lui donnes son congé; mais cela d'un ton qu'il n'y revienne plus.

MARTON.

Oh! laissez-moi faire. Je sais comment m'y prendre; c'est une partie de plaisir pour moi.

BENJAMINE.

Marton, ne le maltraite point; renvoie-le le plus doucement que tu pourras: il me fait pitié!

MARTON.

Rentrez, rentrez. (*madame Abraham et Benjamine rentrent dans leur appartement.*)

MARTON, *seule.*

De la pitié pour un homme de robe!... La pau-

vre espece de fille !... Je crois, le ciel me pardonne, qu'elle l'aime encore !... mais j'y vais mettre ordre... Oh ! ma foi ! il tombe en bonne main !... Le voilà.

SCENE VI.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

Bon jour, Marton.

MARTON.

Bon jour, monsieur.

DAMIS.

Comment se porte ma chere Benjamine, et madame Abraham, ma tante?

MARTON.

Bien.

DAMIS.

Elles vont être bien joyeuses de me voir de retour.

MARTON.

Oui !

DAMIS.

L'impatience de les revoir m'a fait laisser à ma terre mille affaires imparfaites.

MARTON.

Il falloit y rester pour les terminer : elles en

auroient été charmées; et, en votre place, j'y retournerois sans les voir.

DAMIS.

Va, folle, va m'annoncer; je brûle de les embrasser.

MARTON.

Elles n'y sont pas, monsieur.

DAMIS.

On m'a dit là-bas qu'elles y étoient.

MARTON.

Eh bien! on m'a défendu de faire entrer personne; cela revient au même.

DAMIS.

Va, va toujours; cette défense à coup sûr n'est pas pour moi.

MARTON.

Pardonnez-moi, monsieur, elle est pour vous plus que pour personne; pour vous seul.

DAMIS.

Que veux-tu dire? explique-toi.

MARTON.

Comment! vous n'y êtes pas encore? vous avez la conception bien dure; cela est clair comme le jour. Je vois bien qu'il vous faut donner votre congé tout crument; c'est votre faute au moins. Je voulois vous envelopper cette malhonnêteté dans un compliment; mais vous ne voyez rien si vous ne le touchez au doigt. Ma maîtresse donc

m'a chargée de vous prier de sa part de ne plus l'aimer, de ne plus la voir, de ne plus venir ici, de ne plus penser à elle; bien entendu que de son côté elle vous en promet autant.

DAMIS.

Ah ciel! Benjamine cesseroit de m'aimer!

MARTON.

La grande merveille!

DAMIS.

Quel crime, quel malheur, peut m'attirer aujourd'hui sa haine? De quoi suis-je coupable à son égard? Que lui ai-je fait?

MARTON.

Eh! non, monsieur Damis, elle ne se plaint point de vous; mais mettez-vous en sa place. Figurez-vous qu'elle vous aime à la rage: vous ne lui avez dit jusqu'ici que des douceurs bourgeoises qui courent les rues, que chaque fille sait par cœur en naissant. Il lui vient un jeune seigneur, un marquis de la haute volée: il ne pousse point de fleurettes, point de soupirs; il ne parle point d'amour, ou s'il en parle c'est sans sembler le vouloir faire, par distraction; mais il étale une figure charmante; il apporte avec soi des airs aisés, dissipés, libertins, ravissans; il chante, il parle en même tems, et de mille choses différentes à la fois; tout ce qu'il dit n'est le plus souvent que des riens, que des bagatelles que tout le monde peut dire,

mais dans sa bouche ces riens plaisent, ces bagatelles enchantent ! ce sont des nouveautés; elles en ont les graces... Il parle d'épouser; il parle de la cour, de nous y faire briller... Hein?... Vous ne dites rien? Vous voyez bien qu'il n'y a point de femme assez sotte pour se piquer de constance en pareil cas.

DAMIS.

Quoi ! elle va épouser un homme de cour?

MARTON.

Oui, s'il vous plaît; monsieur le marquis de Moncade : et, à son exemple, moi, je renonce à votre Champagne; vous devez l'en assurer, et je vais donner dans l'écuyer.

DAMIS.

Monsieur le marquis de Moncade !... Marton, je n'ai donc plus d'espérance?

MARTON.

Bon ! il y a un dédit de fait; et c'est ce soir qu'ils s'épousent. Aussi il falloit que vous allassiez à votre campagne !... Eh ! mort de ma vie, à quoi vous sert donc d'avoir tant étudié, si vous ne savez pas qu'il ne faut jamais donner à une femme le tems de la réflexion?

DAMIS.

Benjamine infidele !... Je veux lui parler.

MARTON.

Cela est inutile, monsieur.

DAMIS.

Je veux voir comment elle soutiendra ma présence.

MARTON.

Vous n'entrerez pas.

DAMIS, *faisant quelques pas pour entrer dans l'appartement de Benjamine.*

Que je lui dise un mot.

MARTON, *le repoussant.*

Point ... Que ces gens de robe sont tenaces !

SCENE VII.

LE MARQUIS DE MONCADE, *entrant sans être vu de Damis et de Marton, et restant un moment dans le fond;* DAMIS, MARTON.

DAMIS, *à Marton.*

Ma chere Marton !

MARTON.

Toutes ces douceurs sont inutiles.

DAMIS.

Toi qui es ordinairement si bonne !

MARTON.

Je ne veux plus l'être.

DAMIS, *se jetant à genoux.*

Veux-tu me voir à tes genoux?

MARTON.

Eh! levez-vous, monsieur.

DAMIS.

Non, je vais mourir à tes pieds si tu es assez cruelle, assez dure, pour me refuser la faveur...

LE MARQUIS, *à part.*

Les faveurs!

MARTON.

Que voulez-vous, monsieur?

DAMIS.

Tiens, ma chere Marton, voilà ma bourse.

LE MARQUIS, *à part.*

Oh! oh! diable! diable! il offre sa bourse!... Il est ma foi tems que je vienne au secours de la pauvre enfant. (*il va se mettre entre Damis et Marton.*)

DAMIS.

Prends-la, de grace!

MARTON, *regardant la bourse.*

Il m'attendrit. (*à part, avec étonnement, en appercevant le Marquis.*) Monsieur le Marquis!

LE MARQUIS, *à Damis.*

Courage! monsieur, courage! mais, ma foi! vous ne vous y prenez pas mal.

DAMIS, *s'en allant.*

Que je suis malheureux!

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Eh! non, eh! non, que je ne vous fasse pas

fuir... Revenez donc, monsieur, revenez donc: Je veux vous servir auprès de Marton; je suis fâché qu'elle vous refuse.

DAMIS.

Ah! monsieur, laissez-moi me retirer.

LE MARQUIS.

Allez; je vais la gronder d'importance des tourmens qu'elle vous fait souffrir. (*Damis sort.*)

SCENE VIII.

LE MARQUIS DE MONCADE, MARTON.

LE MARQUIS.

Comment! comment! Marton, tu rebutes ce jeune homme, tu le désesperes, tu le consumes? mais vraiment tu as tort; il est assez aimable. Tu te piques de cruauté? Eh! fi! mon enfant, eh! fi! cela est vilain: c'est la vertu des petites gens.

MARTON.

Mais, monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Oh! quand tu verras le grand monde tu apprendras à penser; cela te formera.

MARTON.

Avec votre permission...

LE MARQUIS.

Toi, cruelle? Marton cruelle, avec ces yeux brillans, ce nez fin, cette mine fripponne, ce re-

gard attrayant? Je n'aurois jamais cru cela de toi. A qui se fier désormais? tout le monde y seroit trompé comme moi. Toi, cruelle?

MARTON.

Eh! non, monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Ah! tu ne l'es pas? tant mieux, mon enfant, tant mieux! Je te rends mon estime, ma confiance; cela te rétablit dans mon esprit. Mais, dis-moi, qu'est-ce que ce jeune soupirant? n'est-ce pas quelque petit avocat?

MARTON.

Non, monsieur le Marquis, c'est un conseiller.

LE MARQUIS.

Un conseiller? la peste! Marton, un conseiller? Mais, ventrebleu! tu choisis bien; tu as du goût; tu ressembles à ta maîtresse; tu cherches à t'élever; tu ne donnes pas dans le bas: je t'en félicite!

MARTON.

Monsieur le Marquis, vous me faites trop d'honneur. Ce jeune homme est Damis, cousin de ma maîtresse, et ci-devant son amant, à qui je viens de donner son congé.

LE MARQUIS.

Damis, dis-tu? c'est Damis qui sort? c'est à Damis que je viens de parler? Ah! morbleu! je suis au désespoir. Pourquoi diable ne me l'as-tu pas dit? je lui aurois fait mon compliment de

condoléance... Mais, fripponne, tu en sais long ! tu cherches à rompre les chiens ! Non, non, non, tu n'y réussiras pas; je ne prends point le change. Je l'ai vu à tes genoux; j'ai entendu qu'il te demandoit des faveurs; tu étois interdite, et j'ai surpris un de tes regards qui promettoit...

MARTON.

Toute la faveur qu'il vouloit de moi étoit de l'introduire auprès de ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Eh ! que ne me le disois-tu ? je l'aurois introduit moi-même. C'est un plaisir que j'aurois été ravi de lui faire. Tu ne me connois pas, j'aime à rendre service... Benjamine l'a donc aimé autrefois?

MARTON.

Oui, monsieur; ils ont été élevés ensemble: on le lui promettoit pour mari. Le moyen de ne pas aimer un homme dont on doit être la femme.

LE MARQUIS, *avec ironie*.

Oui, tu dis bien : le moyen de s'en empêcher; il est vrai, cela est fort difficile !

MARTON.

Mais ma maîtresse ne l'aime plus; et je viens de lui signifier de sa part de ne plus venir ici.

LE MARQUIS.

Mais, mais cela est dur à elle ! cela est inhu-

main! Renvoyer, congédier ainsi un soupirant pour moi! un jeune homme qu'on aimoit, un mari promis! Oh!... Et lui, comment a-t-il pris cela? comment a-t-il reçu ce compliment?

MARTON.

Avec désespoir.

LE MARQUIS.

En effet, cela est désespérant! je compatis à sa peine. Mais tu devois bien lui dire, pour le consoler, que c'étoit moi, un seigneur, monsieur le marquis de Moncade, qui lui enlevoit sa maîtresse: cela lui auroit fait entendre raison, sur ma parole.

MARTON.

Bon! la raison est bien faite pour ceux qui aiment.

LE MARQUIS.

A propos, où est donc tout le monde? D'où vient que je ne vois personne? ni mere, ni fille? Ne sont-elles pas ici? Benjamine est-elle encore couchée? Va l'éveiller.

MARTON.

Elle s'est levée dès le matin. Est-ce qu'une fille peut dormir la veille de ses noces? elle est toujours sur les épines.

LE MARQUIS.

Oui, je conçois que son imagination a à travailler.

MARTON.

Voilà déja madame Abraham.

SCENE IX.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, MARTON.

MADAME ABRAHAM, *au Marquis.*

Eh! monsieur le Marquis, quoi! vous êtes ici?

LE MARQUIS.

Vous voyez, depuis une heure.

MADAME ABRAHAM.

D'où vient donc que mes gens ne m'avertissent pas? Voilà d'étranges coquins!

LE MARQUIS.

Et je commençois à jurer furieusement contre vous, et contre votre fille.

MADAME ABRAHAM.

Je vous prie de m'excuser.

LE MARQUIS.

Je vous excuse.

MADAME ABRAHAM, *à Marton.*

Marton, va auprès de ma fille; qu'elle vienne au plus vîte ici.

(*Marton sort.*)

SCENE X.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Comment diable! madame Abraham, comment diable! je n'y prenois pas garde : quel ajustement! quelle parure! quel air de conquête! Que la peste m'étouffe si vous n'avez encore des retours de jeunesse : oui, oui ; et on ne vous donneroit jamais l'âge que vous avez.

MADAME ABRAHAM.

Vous êtes bien obligeant, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, je le dis comme je le pense. Quel âge avez-vous bien, madame Abraham? Mais, ne me mentez pas ; je suis connoisseur.

MADAME ABRAHAM.

Monsieur le Marquis, je compte encore par trente : j'ai trente-neuf ans.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham, cela vous plaît à dire. Trente-neuf ans! avec un esprit si mûr, si consommé, si sage; cette élévation de sentimens, ce goût noble, ce visage prudent? Vous me trompez assurément! Vous avez trop de mérite, trop d'acquis, pour n'avoir que trente-neuf ans. Oh!

ma foi! vous pouvez vous donner hardiment la cinquantaine, et sans crainte d'être démentie.

MADAME ABRAHAM, *à part.*

On s'en fâcheroit d'un autre; mais il donne à tout ce qu'il dit une tournure si polie. (*haut.*) Monsieur le Marquis, le notaire a-t-il passé à votre hôtel pour vous faire signer le contrat?

LE MARQUIS.

Non; pas encore: nous signerons ce soir.

MADAME ABRAHAM.

J'aurois été charmée que vous y eussiez vu les avantages que je vous fais.

LE MARQUIS.

Eh! madame Abraham, parlons de choses qui nous réjouissent; toutes ces formalités m'assomment. Ne vous l'ai-je pas dit? Je me repose sur vous de tous mes intérêts.

MADAME ABRAHAM.

Ils ne sont pas en de méchantes mains... Mais, je vous assure...

LE MARQUIS.

Eh! je le sais.

MADAME ABRAHAM.

Je m'y démets entièrement pour vous de tous mes biens.

LE MARQUIS.

Eh! madame Abraham, laissons tout cela, je vous prie. Vous verrez tantôt, avec Pot-de-vin,

mon intendant. Il doit venir, vous vous arrangerez avec lui.

MADAME ABRAHAM, *lui présentant une bourse.*

Et voilà, en avance, une bourse de mille louis, pour faire les faux frais de vos noces.

LE MARQUIS, *prenant la bourse gracieusement.*

Eh bien! madame, donnez donc... Êtes-vous contente? En vérité, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Je me donne au diable, il faut que j'aie bien de la complaisance!

MADAME ABRAHAM.

Il est vrai; mais...

LE MARQUIS.

Encore, madame, encore? Vous me persécutez! On diroit que je n'épouse votre fille que pour votre argent: vous m'ôtez le mérite d'une tendresse désintéressée. Là, madame Abraham, voilà qui est fini: parlons de votre fille. Hein! ne la verrons-nous point?... La voilà, peut-être?... Non, c'est un de vos gens.

SCENE XI.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à madame Abraham.*

Madame, on vous demande.

MADAME ABRAHAM.

Qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur le Commandeur de...

MADAME ABRAHAM, *l'interrompant.*

Qu'il attende. (*le laquais sort.*)

LE MARQUIS.

Qu'il attende? Ah! madame Abraham, cela est impoli; un homme de condition! un Commandeur!

MADAME ABRAHAM.

C'est un emprunteur d'argent; et je veux quitter le commerce.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas. Gardez-le toujours; cela vous désennuiera, et j'aurai quelquefois le plaisir de vous aller visiter dans votre caisse... Allez, allez faire affaire avec le Commandeur.

MADAME ABRAHAM.

Vous laisserois-je seul vous ennuyer?

LE MARQUIS.

Non, non, je ne m'ennuierai point.

MADAME ABRAHAM.

C'est pour un instant; et j'entends ma fille. (*elle sort.*)

LE MARQUIS, *seul.*

Les sottes gens, Marquis, que cette famille! Il y auroit, ma foi! pour en mourir de rire... Mais

il y a déja huit jours que cette comédie dure, et c'est trop. Heureusement elle finira ce soir; sans cela je désespérerois d'y pouvoir tenir plus longtems, et je les enverrois au diable eux et leur argent. Un homme comme moi l'acheteroit trop.

SCENE XII.

BENJAMINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh! venez donc, mademoiselle, venez donc! Quoi! me laisser seul ici, m'abandonner, faire attendre le marquis de Moncade? cela est-il joli? je vous le demande.

BENJAMINE.

Monsieur le Marquis, je suis excusable; j'étois à m'accommoder pour paroître devant vous; mais comme je savois que vous étiez ici, plus je me dépêchois, moins j'avançois; tout alloit de travers. Je croyois que je n'en viendrois jamais à bout; cela me désespéroit.

LE MARQUIS, *gracieusement.*

C'étoit donc pour moi que vous vous arrangiez, que vous vous pariez? Je suis touché de cette attention. Vous êtes belle comme un ange! Je suis charmé de ce que je fais pour vous.

BENJAMINE.

Oui, monsieur le Marquis, je ferai mon bonheur le plus doux de vous voir tous les momens de ma vie.

LE MARQUIS.

Eh! mademoiselle, vous avez un air de qualité; défaites-vous donc de ces discours et de ces sentimens bourgeois.

BENJAMINE.

Qu'ont-ils donc d'étrange?

LE MARQUIS.

Comment! ce qu'ils ont d'étrange? Mais ne voyez-vous pas qu'on n'agit point ainsi à la cour? Les femmes y pensent tout différemment; et loin de s'ensevelir dans un mari, c'est celui de tous les hommes qu'elles voient le moins.

BENJAMINE.

Comment pouvoir se passer de la vue d'un mari qu'on aime?

LE MARQUIS.

D'un mari qu'on aime? Mais cela est fort bien! continuez; courage! Un mari qu'on aime! cela jure dans le grand monde; on ne sait ce que c'est. Gardez-vous bien de parler ainsi; cela vous décrieroit; on se moqueroit de vous: « Voilà, diroit-on, « le marquis de Moncade; où est donc sa petite « épouse? Elle ne le perd pas de vue; elle ne parle « que de lui; elle le loue sans cesse. Elle est, je

« pense, amoureuse de lui; elle en est folle ». Quelle petitesse! quel travers!

BENJAMINE.

Est-ce qu'il y a du mal à aimer son mari?

LE MARQUIS.

Du moins il y a du ridicule. A la cour un homme se marie pour avoir des héritiers; une femme pour avoir un nom, et c'est tout ce qu'elle a de commun avec son mari.

BENJAMINE.

Se prendre sans s'aimer! le moyen de pouvoir bien vivre ensemble?

LE MARQUIS.

On y vit le mieux du monde: on n'y est ni jaloux ni inconstant. Un mari, par exemple, rencontre-t-il l'amant de sa femme? « Eh! mon cher « comte, où diable te fourres-tu donc? je viens « de chez toi; il y a un siecle que je te cherche. « Va au logis, va; on t'y attend. Madame est de « mauvaise humeur; il n'y a que toi, frippon, « qui saches la remettre en joie!... » Un autre : « Comment se porte ma femme, chevalier? Où « l'as-tu laissée? Comment êtes vous ensemble?... « Le mieux du monde... Je m'en réjouis! Elle est « aimable, au moins; et, le diable m'emporte, si « je n'étois pas son mari, je crois que je l'aimerois!... D'où vient que tu n'es pas avec elle? « Ah! vous êtes brouillés, je gage? Mais je vais

« lui envoyer demander à souper pour ce soir;
« tu y viendras, et je te veux raccommoder. »

BENJAMINE.

Je vous avoue que tout ce que vous me dites me paroît bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Je le crois, franchement. La cour est un monde bien nouveau pour qui n'a jamais sorti du Marais: les manieres de se mettre, de marcher, de parler, d'agir, de penser; tout cela paroît étranger. On y tombe des nues; on ne sait quelle contenance tenir. Pour nous, nous y allons de plain-pied; c'est que nous sommes les naturels du pays. Allez, allez, quand vous en aurez pris l'air, vous vous y accoutumerez bientôt; il n'est pas mauvais. Mais (*lui prenant la main.*) allons faire un tour de jardin; je vous y donnerai encore quelques leçons, afin que vous n'entriez pas toute neuve dans ce pays.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. POT-DE-VIN, MARTON.

MARTON.

Monsieur Pot-de-vin, je viens de vous annoncer à monsieur le marquis de Moncade, et il va venir.

M. POT-DE-VIN.

Je vous suis bien obligé, mademoiselle Marton.

MARTON.

Monsieur Pot de-vin, vous le connoissez donc monsieur le marquis de Moncade?

M. POT-DE-VIN.

Si je le connois? vraiment, je le crois; j'ai l'honneur d'être son intendant.

MARTON.

Son intendant? Quoi! vous ne l'êtes donc plus de ce président chez qui nous nous sommes vus autrefois?

M. POT-DE-VIN.

Fi donc ! mademoiselle Marton, fi donc ! un homme de robe? Est-ce une condition pour un intendant? Ce président ne devoit pas un sou ; il payoit tout comptant, tout passoit par ses mains; point de mémoires, pas le moindre petit procès. Il n'y avoit pas de l'eau à boire pour moi dans cette maison ; je n'y faisois rien ; je me rouillois; j'y perdois mon tems et ma jeunesse ; j'y enterrois le talent qu'il a plu au ciel de me donner.

MARTON.

Chez monsieur le Marquis je crois que vous le faites bien valoir le talent?

M. POT-DE-VIN.

Oh ! ma foi ! parlez-moi d'un grand seigneur pour avoir un intendant. Quelle noblesse chez eux ! quelle générosité ! quelle grandeur d'ame ! dès qu'on veut ouvrir la bouche pour leur parler de leurs affaires, ils bâillent, ils s'endorment, ils regardent comme au-dessous d'eux d'y penser seulement : c'est un tems qu'on vole à leurs plaisirs. On ne leur rend aucun compte ; ils n'entrent dans aucuns détails ; et monsieur le Marquis pousse ces belles manieres plus loin qu'aucun autre. Chez lui je taille, je rogne tout comme il me plaît ; j'afferme ses terres, je casse les baux, je diminue les loyers, je bâtis, j'abats, je plante,

je vends, j'achete, je plaide, sans qu'il se mêle de rien, sans qu'il le sache.

MARTON.

Vous le ruineriez, je gage, sans qu'il s'en apperçût?

M. POT-DE-VIN.

Justement; mais je suis honnête homme.

MARTON.

Bon! à qui le dites-vous? est-ce que je ne vous connois pas?

M. POT-DE-VIN.

Ah! que madame Abraham a d'esprit! que c'est une femme bien avisée, bien prudente! Elle fait là une bonne affaire de donner sa fille à monsieur le Marquis; et, entre nous, mademoiselle Marton, elle doit m'en avoir quelque obligation.

MARTON.

A vous, monsieur Pot-de-vin?

M. POT-DE-VIN.

Oui, oui, à moi; et si je disois un mot, quoique la chose soit bien avancée, je la ferois manquer.

MARTON.

Comment donc?

M. POT-DE-VIN.

Depuis que le bruit s'est répandu que monsieur le Marquis épouse mademoiselle Benjamine, dans

toutes les rues où je passe, je suis arrêté par un nombre infini de gros financiers et d'agioteurs: « Eh ! M. Pot-de-vin, me disent-ils, mon cher M. « Pot-de-vin, j'ai une fille unique, belle comme « l'amour, et des millions!... Messieurs, il n'est plus « tems ; j'en suis fâché; monsieur le Marquis a fait « un dédit... Eh ! nous le paierons avec plaisir ; « nous l'acheterons tout ce qu'il vaudra. M. Pot-« de-vin, voilà ma bourse.... M. Pot-de-vin, voilà « mille louis.... Prenez ; livrez-nous sa main.... Qu'il « épouse ma fille ; vous le pouvez, si vous vou-« lez.... Au moins, parlez-lui de nos richesses. »

MARTON, *à part.*

C'est-à-dire qu'il ne se donne qu'au plus offrant et dernier enchérisseur. (*haut.*) Et vous les rebutez tous?

M. POT-DE-VIN.

Je vous en réponds.... Ils ne manquent pas de me dire : « Ah! madame Abraham vous a mis « dans ses intérêts?... Non, messieurs ; elle ne m'a « encore rien donné.... Cela n'est pas possible, « M. Pot-de-vin : elle sent trop le prix du service « que vous lui rendez ; elle doit le payer au poids « de l'or.... Je ne suis pas intéressé, messieurs.... » mademoiselle Marton, ne manquez pas de faire valoir à madame Abraham mon désintéressement.

MARTON.

Non, non, j'en aurai soin.

M. POT-DE-VIN.

Dites-lui bien que si monsieur le Marquis savoit cela, peut-être changeroit-il de visée; mais que je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche.

MARTON.

Ah! monsieur Pot-de-vin, monsieur Pot-de-vin, que vous êtes bien nommé!

M. POT-DE-VIN.

Ce mariage ne vous fera pas de tort; votre compte s'y trouvera, mademoiselle Marton; monsieur le Marquis inspirera la générosité à son épouse. Vous verrez vos profits croître au centuple, et vous connoîtrez la différence qu'il y a de servir la femme d'un seigneur, ou celle d'un bourgeois.

MARTON.

Voici monsieur le Marquis, je vous laisse avec lui. (*elle sort.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, M. POT-DE-VIN.

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il de nouveau, monsieur Pot-de-vin? Quoi! me venir relancer jusqu'ici? En vérité, vous êtes un terrible homme, un homme étrange, un homme éternel, une om-

bre, une furie attachée à mes pas!... Çà, parlez donc? que voulez-vous? qui vous amene?

M. POT-DE-VIN.

Monsieur le Marquis, c'est par votre ordre que je viens ici.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?... Ah! oui; à propos, vous avez raison; c'est moi qui vous l'ai ordonné. Je n'y pensois pas; je l'avois oublié: j'ai tort. Monsieur Pot-de-vin, c'est ce soir que je me marie.

M. POT-DE-VIN.

Monsieur le Marquis, je le sais.

LE MARQUIS.

Vous le savez donc? Et tout est-il prêt pour la cérémonie.... Mes équipages?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Mes carrosses sont-ils bien magnifiques?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le Marquis; mais le carrossier....

LE MARQUIS.

Bien dorés?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le Marquis; mais le doreur....

LE MARQUIS.

Les harnois bien brillans?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le Marquis; mais le sellier...

LE MARQUIS.

Ma livrée bien riche, bien leste, bien chamarrée?

M. POT-DE-VIN.

Oui, monsieur le Marquis; mais le tailleur, le marchand de galon....

LE MARQUIS.

Le tailleur, le marchand de galon, le doreur, le diable!... Qui sont tous ces animaux-là?

M. POT-DE-VIN.

Ce sont ceux...

LE MARQUIS.

Je ne les connois point, et je n'ai que faire de tous ces gens-là. Voyez, voyez avec eux, et avec madame Abraham.

M. POT-DE-VIN.

Mais, monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Oui, voyez avec eux. N'entendez-vous pas le françois? cela n'est-il pas clair? Arrangez-vous; ce sont vos affaires.

M. POT-DE-VIN.

Avec la permission de monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Avec ma permission?... Monsieur Pot-de-vin,

vous êtes mon intendant; je vous ai pris pour faire mes affaires. N'est-il pas vrai que si je voulois prendre la peine de m'en mêler moi-même vous me seriez inutile, et que je serois fou de vous payer de gros gages? Vous savez que je suis le meilleur maître du monde; j'en passe partout où il vous plaît; je signe tout ce que vous voulez, et aveuglément; je ne chicane sur rien. Du moins usez-en de même avec moi; laissez-moi vivre, laissez-moi respirer.

M. POT-DE-VIN, *tirant un papier de sa poche.*

Monsieur le Marquis, voici mon dernier mémoire que je vous prie d'arrêter.

LE MARQUIS.

Vous continuez de me persécuter? Arrêter un mémoire ici! Est-ce le tems? le lieu? Eh! nous le verrons une autre fois.

M. POT-DE-VIN.

Il y a une semaine que vous me remettez de jour à autre. Je n'ai que deux mots...

LE MARQUIS.

Voyons donc; il faut me défaire de vous.

M. POT-DE-VIN, *lisant.*

« Mémoire des frais, mises et avances faits pour « le service de monsieur le marquis de Moncade, « par moi, Pierre-Roch Pot-de-vin, intendant de « mondit sieur le Marquis... »

LE MARQUIS.

Eh! laissez là ce maudit préambule. (*il se jette dans un fauteuil.*)

M. POT-DE-VIN.

« Premièrement... » (*le Marquis siffle, et M. Pot-de-vin s'arrête.*)

LE MARQUIS.

Continuez, continuez ; je vous écoute.

M. POT-DE-VIN.

« Pour un petit dîner que j'ai donné au procu-
« reur, à sa maîtresse, à sa femme et à son clerc,
« pour les engager à veiller aux affaires de mon-
« sieur le Marquis, cent sept livres ». (*le Marquis se leve et répete deux pas de ballet pendant que M. Pot-de-vin continue.*) « Item, pour
« avoir mené les susdits à l'opéra, voiture et ra-
« fraîchissemens y compris, soixante-huit livres
« onze sous six deniers. »

LE MARQUIS, *chantant.*

« C'est trop languir pour l'inhumaine; c'est
« trop, c'est trop... »

M. POT-DE-VIN.

Pardonnez-moi, monsieur le Marquis, ce n'est pas trop. En honnête homme j'y mets du mien.

LE MARQUIS, *riant.*

Eh! qui diable vous conteste rien, monsieur Pot-de-vin? je n'y songe seulement pas. Quoi!

voulez-vous encore m'empêcher de chanter?... C'est une autre affaire... Achevez vîte.

M. POT-DE-VIN.

« Item, pour avoir été parrain du fils de la « femme du commis du secrétaire du rapporteur « de monsieur le Marquis, cent quinze livres. « Item... »

LE MARQUIS, *lui arrachant son mémoire.*

Eh! morbleu! donnez. Item! item! quel chien de jargon me parlez-vous là! Donnez: j'ai tout entendu; j'arrête votre mémoire. Votre plume... (*M. Pot-de-vin tire de sa poche une écritoire, et donne une plume et de l'encre au Marquis, qui arrête le mémoire.*) Voilà qui est fait... Dorénavant je serai contraint de vous faire une trentaine de blancs-signés, que vous remplirez de vos comptes, afin de n'avoir plus la tête rompue de ces balivernes.

SCENE III.

LE COMMANDEUR, LE MARQUIS, M. POT-DE-VIN.

LE COMMANDEUR, *au Marquis.*

Mon cher Marquis!

LE MARQUIS, *courant à l'embrassade.*

Ah! c'est toi, gros Commandeur? (*à M. Pot-*

de-vin.) Allez, allez, monsieur Pot-de-vin; ayez soin de tout ce que je vous ai ordonné, et revenez bientôt voir madame Abraham.

(*M. Pot-de-vin sort.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Ah! Marquis, Marquis! je t'y prends avec monsieur Pot-de-vin chez madame Abraham! Je te devine, mon cher; le fait est clair, tu viens emprunter?

LE MARQUIS.

Moi? emprunter? Fi donc, Commandeur, fi donc! Pour toi, ta visite n'est point équivoque; je t'ai entendu annoncer.

LE COMMANDEUR.

Je suis de meilleure foi que toi, Marquis. Il est vrai, je viens de faire affaire avec elle. Ah! quelle femme! quelle femme!

LE MARQUIS.

Comment donc?

LE COMMANDEUR.

J'aimerois mieux mille fois avoir traité avec feu son mari, tout juif qu'il étoit. Elle m'a vendu de l'argent au poids de l'or: c'est la femme la plus

arabe, la plus grande fripponne, la plus grande fripponne, la plus grande chienne!...

LE MARQUIS.

Doucement, Commandeur, doucement! Ménagez les termes; ayez du respect, mon ami; n'injuriez point madame Abraham devant moi.

LE COMMANDEUR.

Et quel intérêt t'avises-tu d'y prendre? Je t'ai entendu assez bien jurer contre elle; et cela il n'y a pas plus de huit jours.

LE MARQUIS.

Oui, j'en pensois comme toi; mais les choses ont bien changé!

LE COMMANDEUR.

Je ne te comprends pas.

LE MARQUIS.

Elle va être ma belle-mere.

LE COMMANDEUR.

Ta belle-mere!

LE MARQUIS, *riant.*

Oui, mon cher Commandeur; j'épouse sa fille; j'épouse sa fille.

LE COMMANDEUR.

Allons donc, Marquis, tu te moques? Tu es un badin!

LE MARQUIS.

Non, la peste m'étouffe!

LE COMMANDEUR.

Tu l'épouses... Là, là, sérieusement?

LE MARQUIS.

Oui, très sérieusement.

LE COMMANDEUR, *riant.*

Par ma foi! cela est risible. Ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Mais je suis las de traîner ma qualité; je veux la soutenir: j'épouserois le diable, madame Abraham même. Elle achete l'honneur de porter mon nom deux cent mille livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Ventrebleu! Marquis, c'est assez bien le vendre, et je ne te dis plus rien. Dieu sait combien tu vas te réjouir quand tu te seras un peu familiarisé avec les especes de l'usuriere. Ton hôtel va devenir le rendez-vous de tous les plaisirs... Mais, dis-moi, madame Abraham est fine, ne s'en dédira-t-elle point?

LE MARQUIS.

Bon! bon! je la tiens. Elle est aussi folle de moi que sa fille; et elles viennent de donner le congé à Damis, un petit conseiller, neveu de feu monsieur Abraham, que Benjamine aimoit ci-devant.

LE COMMANDEUR.

C'est déja quelque chose.

LE MARQUIS.

Et elle avoit à moi pour plus de cent mille francs de billets ; elle m'a fait un dédit de la même somme.

LE COMMANDEUR.

Fort bien ! elle craignoit que tu ne lui échappasses ?

LE MARQUIS.

Justement.

LE COMMANDEUR.

Elle est prévoyante ! A quand la noce?

LE MARQUIS.

A ce soir.

LE COMMANDEUR.

Oh ! ma foi ! je m'en prie. Je t'amenerai compagnie, et je m'apprête à rire.

LE MARQUIS.

Venez, venez, venez tous ; venez vous divertir aux dépens de la noble parenté où j'entre. Bernez-les, bernez-moi le premier; je le mérite. Madame Abraham, par vanité, veut éloigner ses parens de la noce.

LE COMMANDEUR.

Oh ! morbleu ! qu'ils en soient, Marquis, ou je n'y viens pas.

LE MARQUIS.

Va, tu seras content.

LE COMMANDEUR.

Ce sont sans doute des originaux qui nous réjouiront.

LE MARQUIS.

Oui, oui, des originaux ; tu l'as bien dit : tu les définis à ravir ! Il semble que tu les connoisses déja ; des procureurs, des notaires, des commissaires !

LE COMMANDEUR.

Encore une fête que je me promets, c'est quand ta petite épouse paroîtra la premiere fois à la cour. Oh ! morbleu ! quelle comédie pour nos femmes de qualité !

LE MARQUIS.

Elles verront une petite personne embarrassée, qui ne saura ni entrer, ni sortir, ni parler, ni se taire, qui ne saura que faire de ses mains, de ses pieds, de ses yeux, et de toute sa figure.

LE COMMANDEUR.

Oh ! elles te devront trop, Marquis, de leur procurer ce divertissement.

LE MARQUIS.

Ne manque pas de leur annoncer ce plaisir.

LE COMMANDEUR.

Laisse-moi faire. Bien plus, je veux être son écuyer, son introducteur le jour qu'elle y fera son entrée. N'y consens-tu pas?

LE MARQUIS.

Eh ! mon cher, tu es le maître... Mais je veux te la faire connoître... Bon! elle vient à propos.

SCENE V.

BENJAMINE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE MARQUIS, *à Benjamine.*

Approchez, mademoiselle; voilà monsieur le Commandeur qui veut vous faire la révérence.

LE COMMANDEUR.

Comment! comment ! Marquis, une grande demoiselle, bien faite, bien aimable, bien sage, bien raisonnable?... Ah ! vous êtes un frippon ! vous me trompiez, mon cher; vous ne m'aviez pas dit cela.

BENJAMINE.

Vous êtes bien honnête, monsieur le Commandeur.

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

Là, tout de bon, qu'en penses-tu? Regarde-la bien, examine.

LE COMMANDEUR.

Foi de courtisan, elle est adorable!

BENJAMINE, *à part.*

Que ces gens de cour sont galans !

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

Tu trouves donc que je ne fais pas mal de l'épouser?

LE COMMANDEUR.

Comment! Marquis, je t'en loue!

LE MARQUIS.

Et qu'elle peut figurer à la cour?

LE COMMANDEUR.

Elle y brillera. C'étoit un crime, un meurtre, de laisser tant d'attraits dans la ville. C'est une pierre précieuse qui auroit toujours été enterrée, et qu'on n'auroit jamais su mettre en œuvre. (*à part, avec ironie.*) Oui, oui, je vous en souhaite, mons du bourgeois, je vous en souhaite des filles de cette tournure! Vraiment, c'est pour vous justement qu'elles sont faites; attendez-vous-y!

LE MARQUIS, *à Benjamine.*

Mademoiselle, monsieur le Commandeur s'est offert à vous introduire à la cour, et vous êtes en bonnes mains; il connoît bien le terrain.

BENJAMINE.

Je lui suis bien obligée.

LE COMMANDEUR.

Je suis sûr par avance du plaisir que vous ferez à nos dames, et de la joie que votre venue répandra... Mais j'apperçois madame Abraham; son

aspect m'effarouche: je cours chez moi donner quelques ordres.

LE MARQUIS.

A la noce ; ce soir.

LE COMMANDEUR.

Je m'y promets trop de divertissement pour y manquer. (*il sort.*)

SCENE VI.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, BENJAMINE.

BENJAMINE.

Ma mere, voilà monsieur le Commandeur qui se sauve en vous voyant paroître.

LE MARQUIS.

Oui, il a une dent contre vous, madame Abraham; et vous lui avez vendu un peu trop cher l'argent que vous venez de lui prêter.

MADAME ABRAHAM.

Monsieur le Marquis est toujours malin.

LE MARQUIS.

Eh! morbleu! madame, plumez-moi ces gros fils de financiers, dont les peres avares ne meurent jamais; de ces petits bâtards de la fortune qui s'érigent en seigneurs; de ces faquins que

nous souffrons avec nous parcequ'ils payent. Aidez-les à dissiper en poste les larcins de leurs peres, avant qu'ils en soient maîtres; point de quartier pour ces gens-là : plumez-les, écorchez-les tout vifs ; je vous les abandonne: mais piller des gens de condition ! des Commandeurs encore ! Ah ! ah ! madame Abraham, il y a de la conscience !

MADAME ABRAHAM.

La mienne ne me reproche rien là-dessus.

BENJAMINE.

Cela n'empêchera pas monsieur le Commandeur de venir ce soir à nos noces.

LE MARQUIS.

Non ; et je vais écrire à quelques autres seigneurs, de mes amis, pour les en prier. Et vous, madame Abraham, avez-vous, de votre côté, fait avertir vos parens et ceux de feu votre mari ?

MADAME ABRAHAM.

Non, monsieur le Marquis; je n'ai eu garde.

LE MARQUIS.

Vous n'avez eu garde ? Et pourquoi cela ?

BENJAMINE.

Ma mere a raison, monsieur le Marquis ; il ne faut point que ces gens-là y viennent.

MADAME ABRAHAM.

Ce ne sont que de petits bourgeois. Voilà de plaisans visages ! Ils auroient bonne grace à se

trouver avec tous vos seigneurs! C'est une honte que je veux vous épargner.

LE MARQUIS.

Non, madame Abraham, non; vous me connoissez mal. S'il vous plaît, qu'ils y viennent tous, ou il n'y a rien de fait. Votre famille, quelle qu'elle soit, ne me fait point déshonneur. Je vais annoncer vos parens dans mes lettres à mes amis; et je suis sûr qu'ils seront ravis de les voir ici... Mais dites-moi, là, là, parlez-moi à cœur ouvert, est-ce que vous voudriez que je les allasse prier moi même? volontiers; je le veux, si cela vous fait plaisir: j'y cours; vous n'avez qu'à dire, me le faire sentir.

BENJAMINE.

Ma mere, empêchez donc monsieur le Marquis d'y aller.

MADAME ABRAHAM.

Eh! monsieur le Marquis, vous me faites rougir de confusion. Je serois au désespoir qu'ils vous coûtassent la moindre démarche; ils n'en valent pas la peine; et puisque vous voulez absolument qu'ils viennent, je les vais faire avertir.

LE MARQUIS.

Pour monsieur votre frere, j'en fais mon affaire: je veux aller moi-même le prier.

MADAME ABRAHAM.

Ah! monsieur le Marquis, n'y allez pas.

LE MARQUIS.

C'est une politesse que je lui dois ; je veux m'en acquitter, et sur-le-champ.

BENJAMINE.

Non, monsieur le Marquis, je vous en prie ; vous en aurez peu de satisfaction.

LE MARQUIS.

Pourquoi ? Est-ce qu'il n'approuve pas que j'entre dans sa famille ?

BENJAMINE.

Eh ! mais.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire non ?

MADAME ABRAHAM.

Il est coiffé de son Damis.

BENJAMINE.

C'est un homme si extraordinaire.

LE MARQUIS, *gracieusement.*

Eh ! tant mieux, ventrebleu ! voilà les gens que j'aime à prier. Fût-ce un tigre, un ours, un loup-garou, je veux l'amadouer, le rendre traitable, doux comme un mouton : il ne m'en coûtera pour cela qu'un mot, qu'une révérence, qu'un regard ; je n'aurai qu'à paroître.

BENJAMINE.

Je tremble qu'il ne vous reçoive impoliment.

LE MARQUIS.

Moi ! un homme de cour ? cela seroit nouveau.

Ah! ne craignez rien; je réponds de lui. Vous en saurez bientôt des nouvelles. (*à madame Abraham.*) Où loge-t-il? n'est-ce pas ici vis-à-vis?

MADAME ABRAHAM.

Oui, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

J'y vole. Ensuite j'irai écrire à mes amis. (*à Benjamine.*) Et je veux aussi vous écrire un mot, afin que vous voyiez comment un seigneur s'exprime en amour. Damis vous a écrit quelquefois, apparemment? Eh bien! vous comparerez nos billets. Adieu, adieu; je vais à monsieur Mathieu. (*voyant qu'elles veulent le reconduire.*) Où allez-vous donc, mesdames?

MADAME ABRAHAM.

Nous vous reconduisons.

LE MARQUIS.

Eh! mesdames, laissez-moi sortir. Je vous en conjure; point de ces cérémonies-là. (*il sort.*)

SCENE VII.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE.

MADAME ABRAHAM.

Eh bien! ma fille; voilà pourtant cet homme

de condition qui, au dire de monsieur Mathieu, devoit t'accabler de mépris.

BENJAMINE.

Ah! ma mere, plus je le vois, et plus j'en suis enchantée!

MADAME ABRAHAM.

Qu'il eût écarté de la noce toute notre parenté, dont la vue va lui reprocher qu'il se mésallie, cela étoit dans l'ordre; nous le voulions nous-mêmes.

BENJAMINE.

Et tout le monde l'auroit fait en notre place.

MADAME ABRAHAM.

Mais lui, nous menacer de rompre ce mariage!

BENJAMINE.

Vouloir lui-même les aller prier!

MADAME ABRAHAM.

Ma fille, il faut les avertir. Qu'ils viennent, puisqu'il le veut; mais la noce faite, il y a mille occasions de rompre avec eux.

BENJAMINE.

Je tremble que mon oncle ne lui fasse quelque malhonnêteté.

MADAME ABRAHAM.

Effectivement, c'est un homme si grossier; mais monsieur le Marquis a de l'esprit.

BENJAMINE.

S'il pouvoit arracher son consentement?

MADAME ABRAHAM.

Je ne doute point qu'il n'en vienne à bout, s'il l'entreprend.

BENJAMINE.

Il est vrai que rien ne lui est impossible, et qu'il fait des gens tout ce qu'il veut.

SCENE VIII.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, MARTON.

MARTON.

Madame, monsieur Pot-de-vin, l'intendant de monsieur le marquis de Moncade, est là; lui dirai-je d'entrer?

MADAME ABRAHAM.

Non; je vais avec lui dans mon cabinet, et écrire en même tems à tous nos parens. (*elle sort.*)

SCENE IX.

BENJAMINE, MARTON.

MARTON.

Madame votre mere dit qu'elle va écrire à tous vos parens; et pourquoi cela?

BENJAMINE.

Pour les prier de mes noces.

MARTON.

Miséricorde ! est-elle folle ? Que voulez-vous faire de ces nigauds-là ? Je m'en vais l'en empêcher.

BENJAMINE.

Eh ! Marton, monsieur le Marquis le veut ; il s'en est expliqué.

MARTON.

Il falloit lui dire que c'étoit des pieds-plats, des animaux lugubres.

BENJAMINE.

Nous le lui avons dit.

MARTON.

Oui ?.... Par ma foi ! c'est donc qu'il veut se donner la comédie ?

BENJAMINE.

Je t'avouerai que, dans le fond de l'ame, je suis charmée de les avoir pour témoins de mon bonheur, et sur-tout mes cousines. Quelle mortification pour elles, quel creve-cœur de me voir devenir grande dame, de m'entendre appeler madame la Marquise !... Oh ! j'en suis sûre, elles ne pourront jamais soutenir mon triomphe. Qu'en dis-tu, Marton ?

MARTON.

Assurément ; elles en creveront de dépit.

BENJAMINE.

Je brûle qu'elles ne soient déja ici !

MARTON.

Et moi, je crois déja les voir arriver: une mine alongée, un visage d'une aune, des yeux étincelans de jalousie, la rage dans le cœur !

BENJAMINE.

Ah ! que tu les peins bien !

MARTON.

Et je les entends se dire les unes aux autres : « En vérité, ce n'est que pour ces gens-là que le « bonheur est fait ! Cette petite fille creve d'am- « bition : épouser un homme de cour ! qu'a-t-elle « donc de si aimable? Voyez !... Bon ! bon ! dira « une autre, il est bien question d'être aimable. « Pensez-vous que ce soit à sa beauté, à ses char- « mes, que ce grand seigneur se rend? Vous êtes « bien dupes. Vous croyez qu'il l'aime? fi donc ! « C'est son argent qu'il épouse. Laissez faire la « noce, et vous verrez comme il la méprisera ; et « j'en serai ravie ! »

BENJAMINE.

Que leur mauvaise humeur me fera de plaisir !

MARTON.

Elles enrageront bien davantage, quand elles vous entendront dire : « Adieu, monsieur le com- « missaire ; adieu, ma cousine la notaire, la pro- « cureuse ; messieurs les bourgeois, doucereux

« robins, mauvais plaisans du quartier; adieu le « Marais, l'isle Saint-Louis, maisons où l'on va « de porte en porte s'ennuyer, ou faire un qua- « drille. Madame la marquise de Moncade vous « dit adieu; elle vous quitte sans regret. Nous al- « lons à la cour, nous allons à la cour. »

BENJAMINE.

Et Damis, comment crois-tu qu'il prenne cela?

MARTON.

Ma foi! c'est son affaire; il se consolera de son mieux avec quelqu'autre.

BENJAMINE.

Il se consolera avec quelqu'autre? Quoi! tu crois qu'il pourra m'oublier?

MARTON.

Belle demande! Il seroit bien fou de ne le pas faire.

BENJAMINE.

Va, Marton, je le connois mieux que toi; je suis sûre que ma perte lui sera bien sensible! Il m'aimoit trop pour pouvoir m'oublier sitôt. Tu verras que n'ayant pas pu être à moi, il ne voudra jamais être à personne.

MARTON.

Que vous importe?

BENJAMINE.

Il t'a donc paru bien triste quand tu lui as annoncé son congé?

MARTON.

Fort triste. Je vous l'ai déja dit.

BENJAMINE.

Fais-moi un peu ce détail?

MARTON.

Tenez; le voici qui vous le fera mieux lui-même.

BENJAMINE.

Sauvons-nous, Marton. (*elle sort.*)

SCENE X.

DAMIS, MARTON.

DAMIS, *à Benjamine sortie.*

Arrêtez, cruelle!

MARTON.

Cruelle! c'est bien le moyen de l'arrêter... Eh! monsieur Damis, que diantre! vous faites fuir ma maîtresse. Je vous avois si bien prié tantôt de ne plus revenir.

DAMIS.

Ciel! est-ce à moi que le discours s'adresse?

MARTON.

Nous ne sommes point en état d'entendre vos lamentations. Notre imagination n'est pleine que de noces, d'habits, d'équipages, de marquis, et de mille autres choses encore plus réjouissantes.

DAMIS.

La perfide!

MARTON.

Que voulez-vous? lui faire des reproches? Prenez que vous l'avez appelée infidele, ingrate, inhumaine, et qu'elle vous a répondu que tel est son plaisir. Là, portez vos doléances ailleurs. Je suis votre très humble servante, monsieur le conseiller. (*elle sort.*)

DAMIS, *seul.*

Elle me fuit! elle m'abandonne! elle m'oublie! Avec quelle froideur et quel mépris elle vient de m'éviter!

SCENE XI.

M. MATHIEU, DAMIS.

DAMIS.

Ah! monsieur Mathieu, vous voyez le plus infortuné des amans! Benjamine, la cruelle Benjamine, votre niece...

M. MATHIEU.

Eh bien? eh bien?

DAMIS.

Je ne veux plus la voir.

M. MATHIEU.

Bon!

DAMIS.

Je vais la haïr autant que je l'ai aimée !

M. MATHIEU.

A merveille !

DAMIS.

Elle peut épouser son Marquis.

M. MATHIEU.

Chansons !

DAMIS.

Non, non ; je la méprise, l'infidele !

M. MATHIEU.

Laissez là toutes ces extravagances. Allez m'attendre chez moi : je vais retrouver ma sœur, et lui parler comme il faut.

DAMIS.

Tout cela est inutile, mon parti est pris.

M. MATHIEU.

Eh ! taisez-vous, vous dis-je. Je vais parler à madame Abraham et à Benjamine d'un ton auquel elles ne s'attendent pas. Je ne leur ai pas dit tantôt tout ce qu'il falloit leur dire ; mais ne vous embarrassez pas, ma niece ce soir sera votre épouse, et c'est moi qui vous le promets. Sortez, sortez ; allez chez moi : dans un instant je vous y rejoins avec de bonnes nouvelles. Adieu.

DAMIS.

Vous n'y réussirez pas.

M. MATHIEU.

Vous êtes sous ma protection; c'est tout dire.
(*Damis sort.*)

SCENE XII.

M. MATHIEU.

Oh! oh! madame ma sœur, et vous, mademoiselle ma niece, par la morbleu! vous allez voir beau jeu, et je vous apprête un compliment!... Il vous faut des seigneurs, et ruinés encore? Ah! ah! laissez-moi faire... Je suis dans une colere que je ne me possede pas. Nous faire cet affront!... Que ce monsieur le Marquis aille épouser ses marquises et ses comtesses!... Ah! que je voudrois bien à l'heure qu'il est le tenir! que je le recevrois bien! que je lui dirois bien son fait! ni crainte, ni qualité, ne me retiendroient. Je me moque de tout le monde, moi; je ne crains personne! Oui, je donnerois, je crois, tout mon bien maintenant pour le trouver sous ma coupe. Quel plaisir j'aurois à lui décharger ma bile!...

SCENE XIII.

LE MARQUIS, M. MATHIEU.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà apparemment mon homme? Je le tiens.

M. MATHIEU, *à part.*

C'est lui, je pense... Qu'il vienne, qu'il vienne!...

LE MARQUIS.

Monsieur, de grace, n'êtes-vous pas monsieur Mathieu?

M. MATHIEU, *brusquement.*

Oui, monsieur... (*à part.*) Nous allons voir.

LE MARQUIS.

Et moi, monsieur le marquis de Moncade... Embrassons-nous.

M. MATHIEU, *brusquement, en se laissant embrasser.*

Monsieur, je suis votre serviteur... (*à part.*) Tenons bon.

LE MARQUIS.

C'est moi qui suis le vôtre, ou le diable m'em porte!

M. MATHIEU, *à part.*

Voilà de nos serviteurs!

LE MARQUIS.

Et je viens de chez vous, pour vous en assurer.

Ma bonne fortune n'a pas permis que je vous y trouvasse. Je vous y ai attendu ; et j'y serois encore si vos gens ne m'avoient dit que vous veniez d'entrer ici.

M. MATHIEU, *à part.*

Il vient de chez moi.

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse encore ! (*il embrasse une seconde fois monsieur Mathieu.*) Vous ne sauriez croire à quel prix je mets l'honneur de vous appartenir... Mais ayez la bonté de vous couvrir.

M. MATHIEU.

J'ai trop de respect...

LE MARQUIS.

Eh ! ne me parlez point comme cela. Couvrez-vous... allons donc ; je le veux.

M. MATHIEU.

C'est donc pour vous obéir. (*à part.*) Il croit avoir trouvé sa dupe !

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, souffrez par avance que je vous appelle de ce nom, et daignez m'honorer de celui de votre neveu.

M. MATHIEU.

Oh ! monsieur le Marquis, c'est une liberté que je ne prendrai point. Je sais trop ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous devrai tout.

M. MATHIEU, *à part.*

Je ne sais où j'en suis, avec ses politesses.

LE MARQUIS.

Monsieur Mathieu, je vous en prie, je vous en conjure!

M. MATHIEU, *un peu brusquement.*

Je ne le ferai point, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Quoi! vous me refusez cette faveur? Il est vrai qu'elle est grande.

M. MATHIEU.

Oh! point du tout.

LE MARQUIS.

De grace! parez-moi du titre de votre neveu: c'est celui qui me flatte le plus.

M. MATHIEU.

Vous vous moquez.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, voulez-vous que je vous en presse à genoux? (*il se met à genoux.*)

M. MATHIEU, *se mettant aussi à genoux pour le faire relever.*

Eh! monsieur le Marquis, monsieur le Marquis... Mon neveu, puisque vous le voulez.

LE MARQUIS.

Il semble que vous le fassiez malgré vous?

M. MATHIEU.

Non, monsieur. (*à part.*) Le galant homme!

LE MARQUIS.

Parlez-moi franchement: est-ce que vous n'êtes pas content que j'épouse votre niece?

M. MATHIEU.

Pardonnez-moi.

LE MARQUIS.

Vous n'avez qu'à dire. Peut-être protégez-vous Damis?

M. MATHIEU.

Non, monsieur, je vous assure.

LE MARQUIS.

Madame Abraham a dû vous dire...

M. MATHIEU.

Ma sœur ne m'a rien dit; et ce n'est que ce matin que le bruit de la ville m'a appris que vous faisiez à ma niece l'honneur de la rechercher.

LE MARQUIS.

Que veut dire ceci? Quoi! vous ne le savez que de ce matin?

M. MATHIEU.

Non, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Et par un bruit de ville encore? Est-il croyable?... (*à part.*) Madame Abraham, quoi! vous que j'estimois, en qui je trouvois quelque savoir-vivre, vous manquez aux bienséances les plus essen-

tielles? Vous mariez votre fille, et vous n'en avez pas vous-même informé M. Mathieu, votre propre frere, un homme de tête, un homme de poids? Vous ne lui avez pas demandé ses conseils? Ah! madame Abraham, cela ne vous fait point d'honneur; j'en ai honte pour vous; et je suis forcé de rabattre plus de la moitié de l'estime que je faisois de vous.

M. MATHIEU, *à part*.

Ce courtisan est le plus honnête homme du monde. (*au Marquis.*) Ma sœur croyoit que je n'en valois pas la peine.

LE MARQUIS.

Je vois bien que c'est à moi à réparer sa faute. Monsieur Mathieu, j'aime votre niece; elle m'aime; sa mere souhaite ardemment de nous voir unis ensemble; tout est prêt pour la noce, équipages, habits, festin; c'est ce soir que nous devons épouser; mais je vais tout rompre, à cause du mauvais procédé de votre sœur.

M. MATHIEU.

Eh! non, eh! non, monsieur le Marquis, je ne mérite pas...

LE MARQUIS.

C'en est fait, je n'y songe plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le Marquis, il faut l'excuser.

LE MARQUIS.

Les mauvaises façons m'ont toujours révolté.

M. MATHIEU.

Monsieur le Marquis, je vous en prie, oubliez cela.

LE MARQUIS.

Non, monsieur Mathieu, ne m'en parlez plus.

M. MATHIEU.

Monsieur le Marquis, monsieur le Marquis... mon neveu!

LE MARQUIS.

Ah! ce nom me désarme. Madame Abraham vous a obligation, si je tiens ma promesse.

M. MATHIEU, *à part.*

Oh! ma foi! voilà un aimable homme!

LE MARQUIS.

Embrassez-moi, de grace! mon cher oncle. Je cours chez moi écrire à votre niece et à mes amis; et, sur le portrait que je leur ferai de vous, je suis sûr qu'ils brûleront de vous connoître. Adieu, cher oncle. (*à part, en s'en allant.*) La bonne pâte d'homme.

SCENE XIV.

M. MATHIEU.

Je suis charmé, transporté, enchanté de ce

seigneur ! Je suis ravi qu'il épouse ma niece. S'être donné la peine d'aller chez moi, m'embrasser, m'appeler son oncle, vouloir que je l'appelle mon neveu, se fâcher contre ma sœur à cause de moi ! oh ! quelle bonté ! quel bon naturel ! J'en ai pensé pleurer de tendresse... Allons revoir madame Abraham et Benjamine. Elles vont être bien joyeuses de voir que j'approuve cette alliance... Mais que deviendra Damis ?... Ce qu'il pourra : il se pourvoira ailleurs... Il m'attend chez moi... Oh ! ma foi ! je n'oserois plus y aller rentrer.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE.

MADAME ABRAHAM.

Eh bien! mon frere, j'avois grand tort de donner Benjamine à monsieur le marquis de Moncade? Damis lui convenoit beaucoup mieux: je ne savois ce que je faisois?

M. MATHIEU.

C'est moi, ma sœur, qui ne savois ce que je disois.

MADAME ABRAHAM.

J'étois une imbécille, une extravagante, une folle, de marier ma fille à un seigneur?

M. MATHIEU.

Je vous en demande pardon, j'étois un sot.

MADAME ABRAHAM.

Elle devoit être malheureuse avec lui?

M. MATHIEU.

Prenez cela pour les appréhensions d'un oncle qui aime sa niece.

BENJAMINE.

Je vous en suis obligée, mon oncle.

M. MATHIEU.

Mon propre exemple et celui de tant de bourgeois qui se sont mal trouvés de pareilles alliances me faisoient trembler que ma niece ne tombât en de méchantes mains. Cette crainte me faisoit regarder monsieur le Marquis avec de mauvais yeux. Je me le représentois comme quantité d'autres courtisans, c'est-à-dire comme un petit-maître, étourdi, évaporé, indiscret, dissipateur, méprisant, dédaigneux; mais point du tout. J'ai eu le plaisir de voir que je m'étois trompé; c'est un jeune seigneur sage, posé, aimable, plein d'esprit.

MADAME ABRAHAM.

Ah! ah! je connois bien mes gens.

BENJAMINE.

Je suis ravie, mon oncle, que vous en soyez content.

M. MATHIEU.

Oui, très content, ma chere niece. Je jurerois que tu seras avec lui la plus heureuse femme de

France. Je ne l'ai vu qu'un instant; mais je suis sûr de ce que je dis : c'est bien le plus honnête homme, le meilleur cœur, le plus... Oh! ma foi! j'en suis enchanté.

MADAME ABRAHAM.

Vous ne voulez donc plus la déshériter?

M. MATHIEU.

Vous avez entendu comme je viens de dire à monsieur Pot-de-vin, son intendant, que je lui assurois tout mon bien. Je voudrois avoir cent millions, je les lui donnerois avec plus de plaisir.

BENJAMINE.

Soyez sûr de sa reconnoissance et de la mienne.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

Je voudrois que vous m'eussiez vu quand je suis entré ici : je venois vous quereller. J'y ai trouvé Damis au désespoir; il m'a encore animé contre vous; enfin j'étois dans une colere si grande que je croyois que j'allois vous étrangler, vous, Benjamine, et monsieur le Marquis même. Hélas! sitôt qu'il a paru j'ai senti peu à peu que ma colere s'évaporoit, et à la fin je me suis voulu un mal incroyable de m'être opposé un seul moment à ce mariage.

MADAME ABRAHAM.

Je savois bien moi que vous reviendriez sur son compte.

M. MATHIEU.

Mais une chose me tracasse l'esprit.

BENJAMINE.

Qu'est-ce, mon oncle?

M. MATHIEU.

C'est que j'ai imprudemment promis ma protection à Damis; je l'ai envoyé chez moi m'attendre, et je vous avoue qu'il m'embarrasse : je ne sais comment y retourner, ni comment m'en défaire.

MADAME ABRAHAM.

Quoi! ce n'est que cela? Vous vous démontez pour bien peu de chose. Ah! ah! laissez-moi faire; il n'y a qu'à appeler Marton.

M. MATHIEU.

Pourquoi faire?

MADAME ABRAHAM.

Pour le congédier; elle l'entend à merveille: elle le fera bien vîte déguerpir de votre maison. (*appelant.*) Marton!... Bon! la voilà qui vient bien à propos.

SCENE II.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE, MARTON, UN COUREUR.

MARTON, *à madame Abraham.*

Madame, voilà le coureur de monsieur le Marquis, qui demande à vous parler.

MADAME ABRAHAM.

Faites entrer.

MARTON, *au coureur, en-dehors.*

Entrez, monsieur le coureur.

LE COUREUR, *à Benjamine.*

Très humbles saluts, mademoiselle Benjamine... Serviteur, madame Abraham... Votre valet, monsieur Mathieu...(*à Marton.*) Bon soir, fripponne. (*à Benjamine, lui donnant un billet.*) Mademoiselle, voilà un billet de monsieur le marquis de Moncade. (*Benjamine prend le billet avec précipitation.*) Tête-bleu! comme vous prenez cela! On voit bien que vous devinez une partie des douceurs qu'il renferme.

MADAME ABRAHAM.

Tenez, mon ami, voilà un louis d'or pour votre peine.

LE COUREUR.

Grand merci, madame.

M. MATHIEU.

Et en voilà aussi un pour vous marquer combien j'aime monsieur le Marquis.

LE COUREUR.

Grand merci, monsieur. (*à Benjamine.*) Et vous, mademoiselle, n'aimez-vous point mon maître?

MARTON, *à part.*

Le drôle y prend goût!

LE COUREUR, *à Benjamine.*

Il est amoureux de vous comme tous les diables.

BENJAMINE.

Dites-lui bien que nous l'attendons avec impatience.

LE COUREUR.

Il va accourir... Pour moi, je galope porter cet autre billet chez un duc, des amis de mon maître.

BENJAMINE.

Un duc, ma mere!

LE COUREUR.

C'est pour le convier à vos noces... Votre très humble et très obéissant... (*à Marton.*) Sans adieu, mon adorable. (*il sort.*)

SCENE III.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE,
M. MATHIEU, MARTON.

BENJAMINE.

Tenez, mon oncle, lisez vous-même, afin que vous connoissiez mieux ce que vaut monsieur le Marquis.

M. MATHIEU.

Avec plaisir.

MADAME ABRAHAM.

Je brûle d'entendre ce billet.

MARTON.

Pour moi je suis persuadée qu'il contient de belles choses.

BENJAMINE.

Tu vas entendre, Marton.

M. MATHIEU, *ouvrant le billet, et lisant.*

Enfin, mon cher duc... Mon cher duc!... (*il regarde l'adresse.*) A monsieur, monsieur le duc de...

MADAME ABRAHAM.

Vous verrez que le coureur aura fait une méprise.

M. MATHIEU, *riant.*

Oui, justement; il nous a donné le billet qu'il

portoit à ce duc, ami de son maître... Peste du butor !

MADAME ABRAHAM.

Ne laissons pas de lire, puisqu'il est décacheté.

M. MATHIEU, *lisant.*

« Enfin, mon cher duc, c'est ce soir que je...
« que je m'encanaille... »

MADAME ABRAHAM.

Plaît-il, mon frere? que dites-vous? Lisez donc, lisez donc bien.

M. MATHIEU, *lui donnant le billet.*

Lisez mieux vous-même, ma sœur.

MADAME ABRAHAM, *lisant.*

« Que je... m'encanaille... »

BENJAMINE, *prenant le billet, et lisant.*

« Que je... m'encanaille... »

MARTON, *prenant aussi le billet, et lisant.*

Oui... « canaille... »

BENJAMINE.

Seroit-il possible, Marton?

MARTON.

Ma foi! j'en tremble pour vous.

M. MATHIEU, *reprenant le billet.*

Continuons de lire. (*il lit.*) « Enfin, mon cher
« duc, c'est ce soir que je m'encanaille. Ne man-
« que pas de venir à ma noce, et d'y amener le
« vicomte, le chevalier, le marquis, et le gros
« abbé. J'ai pris soin de vous assembler un tas

« d'originaux qui composent la noble famille où « j'entre. Vous verrez premièrement ma belle-« mere, madame Abraham. Vous connoissez tous, « pour votre malheur, cette vieille folle... »

MADAME ABRAHAM.

L'impertinent!

M. MATHIEU, *lisant.*

« Vous verrez ma petite future, mademoiselle « Benjamine, dont le précieux vous fera mourir « de rire. »

MARTON, *à Benjamine.*

Ecoutez; voilà des vers à votre honneur.

BENJAMINE.

Le scélérat!

M. MATHIEU, *lisant.*

« Vous verrez mon très honoré oncle, mon-« sieur Mathieu, qui a poussé la science des nom-« bres jusqu'à savoir combien un écu rapporte « par quart-d'heure.... » Le traître!

MARTON, *à part.*

Le bon peintre!

M. MATHIEU, *lisant.*

« Enfin vous y verrez un commissaire, un no-« taire, une accolade de procureurs. Venez vous « réjouir aux dépens de ces animaux-là, et ne « craignez point de les trop berner. Plus la charge « sera forte et mieux ils la porteront. Ils ont l'es-« prit le mieux fait du monde; et je les ai mis sur

« le pied de prendre les brocards des gens de cour « pour des complimens. A ce soir, mon cher duc, « je t'embrasse. »

« Le marquis DE MONCADE. »

(*après avoir lu.*)

Voilà, je vous assure, un méchant homme !

MARTON, *à part.*

Je crains bien que nous ne soyons pas emmarquisées !

MADAME ABRAHAM, *à M. Mathieu.*

Auroit-on pensé cela de lui ?

M. MATHIEU.

Après cela, fiez-vous aux courtisans ! Je me serois donné au diable que c'étoit un honnête homme. J'étois en garde contre lui, et il m'a pris comme un sot.

MARTON.

Ce qui m'en fâche le plus, c'est que vous avez payé cette pilule deux louis d'or au coureur.

MADAME ABRAHAM.

Quand je lui en aurois donné dix, je ne m'en repentirois pas. Sa méprise nous fait ouvrir les yeux.

MARTON.

Le voilà qui revient.

SCENE IV.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE, MARTON, LE COUREUR.

LE COUREUR, *à madame Abraham et à Benjamine.*

Eh ! morbleu ! mesdames, qu'ai-je fait ? Voilà votre lettre ; et je vous ai donné celle que monsieur le Marquis écrivoit à un duc de ses amis.... (*Benjamine prend la nouvelle lettre des mains du coureur, auquel M. Mathieu rend la premiere.*) Donnez. Par bonheur le cachet n'est pas rompu ; je vais la raccommoder, et la porter en diligence. Je vous prie de ne lui point parler de ce quiproquo. Il n'est pas aisé ; il m'assommeroit. Serviteur.

MARTON.

Au diable ! messager de malheur ! (*le coureur sort.*)

SCENE V.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE, MARTON.

BENJAMINE, *montrant la nouvelle lettre.*

Je n'ai pas la force d'ouvrir celle-ci.

MARTON, *la lui prenant.*

Donnez, donnez-moi. (*ouvrant la lettre.*) Or, écoutez.

M. MATHIEU.

Laisse cela, Marton; c'est sans doute quelque nouvelle insulte: mais il n'aura pas le plaisir de se rire encore long-tems de nous. Son coureur va lui-même le faire donner dans le panneau; et ce soir, en présence de ses amis, il sera la dupe de ses perfidies.

MADAME ABRAHAM.

Je suis hors de moi!

BENJAMINE.

Que faut-il que je devienne?

M. MATHIEU.

Il faut vous raccommoder avec Damis; il m'attend chez moi... Marton, va le faire venir.

BENJAMINE.

Non, mon oncle; laissez-moi plutôt ensevelir ma honte dans un couvent.

M. MATHIEU.

La belle pensée!

BENJAMINE.

J'ai rebuté Damis: quelle honte de retourner à lui!

M. MATHIEU.

Il sera ravi de vous avoir.

MARTON.

Eh bien ! le ferai-je venir ?

M. MATHIEU.

Oui, va.

MARTON, *à part, en sortant.*

Adieu le marquisat ! adieu la cour !

SCENE VI.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE.

MADAME ABRAHAM.

Encore une chose qui me chagrine, mon frere...

M. MATHIEU.

Quoi ? qu'est-ce ?

MADAME ABRAHAM.

C'est que j'ai eu la foiblesse de faire à ce beau Marquis un dédit de cent mille francs.

M. MATHIEU.

Cent mille francs ?... Ma sœur, vous craigniez de le manquer !

MADAME ABRAHAM.

Cela est fait.

M. MATHIEU.

Il faudra lui donner en paiement les billets que vous avez à lui ; aussi bien c'étoit une dette assez désespérée.

MADAME ABRAHAM.

J'y songeois.

M. MATHIEU.

Trop heureuse de ce qu'il ne vous en coûte pas tout votre bien et votre fille.

MADAME ABRAHAM.

Que ne vient-il à présent, le perfide!

M. MATHIEU.

Non, ma sœur : feignons, pour le faire tomber dans le piege que je lui tends.

MADAME ABRAHAM.

Il vaut donc mieux que je me retire, car je suis outrée; je ne me posséderois pas. Je vais envoyer chercher notre cousin le notaire. (*elle sort.*)

SCENE VII.

M. MATHIEU, BENJAMINE.

M. MATHIEU.

Vous, Damis va venir; faites votre paix avez lui. (*appercevant Damis dans l'éloignement.*) Le voici déja. Je vous laisse ensemble.

BENJAMINE.

Restez avec moi, mon oncle... (*M. Mathieu sort sans écouter Benjamine.*)

BENJAMINE, *seule.*

Que vais-je lui dire? que sa présence m'embarrasse!

SCENE VIII.

DAMIS, BENJAMINE.

DAMIS.

Enfin, adorable Benjamine, c'en est donc fait? vous épousez le marquis de Moncade? Je vous perds pour toujours?... Quoi! vous ne daignez pas tourner la vue sur moi? Ah! Benjamine!

BENJAMINE.

Ah! Damis, je n'ose lever les yeux, et je mérite que vous me haïssiez.

DAMIS.

Non, je vous aimerai toujours, tout infidele que vous êtes. Je voudrois que le Marquis pût vous offenser, qu'il pût mériter votre haine; mais non, vous êtes trop belle, trop bonne: qui pourroit jamais se résoudre à vous déplaire?

BENJAMINE.

Eh bien! si cela étoit, Damis?

DAMIS.

Ah! quel plaisir j'aurois à vous voir revenir à moi!

BENJAMINE.

Vous vous souviendriez éternellement que je vous quittois, et que vous ne me devez qu'au dépit.

DAMIS.

Non, ma chere Benjamine.

BENJAMINE.

Qui m'en assureroit?

DAMIS.

Mon amour, mon cœur. Oubliez le Marquis, oubliez votre infidélité; et moi je ne m'en souviens déja plus.

BENJAMINE.

Damis, je ne me la pardonnerai jamais!

DAMIS.

Ciel! qu'entends-je? Quoi! je revois en vous cette chere Benjamine dont la tendresse...

BENJAMINE.

Oui, Damis; et je ne reverrai jamais qu'en vous ce qui pourra me plaire. (*Damis lui baise la main.*)

SCENE IX.

M. MATHIEU, DAMIS, BENJAMINE.

M. MATHIEU, *à Damis.*

Ce que je vois me persuade que vous êtes raccommodés. Eh bien! que vous avois-je promis?

DAMIS.

Ah ! monsieur, il falloit ce petit démêlé pour me faire mieux sentir tout l'amour que j'ai pour elle !

BENJAMINE.

Et moi, pour me faire connoître tout ce que vous valez.

M. MATHIEU.

Fort bien !... Notre cousin le notaire est ici. Je lui ai expliqué les intentions de votre mere et les miennes ; il travaille à votre contrat de mariage. Oh ! ma foi ! monsieur le Marquis aura un pied de nez.

SCENE X.

M. MATHIEU, DAMIS, BENJAMINE, MARTON.

MARTON, *à Benjamine.*

Voilà monsieur le Marquis qui vient ici, avec deux seigneurs de ses amis.

BENJAMINE, *à M. Mathieu.*

Evitons-les, mon oncle.

M. MATHIEU.

Oui, vous avez raison ; il n'est pas encore tems de paroître. En attendant que le contrat soit prêt suivez-moi chez ma sœur. Marton, restez là pour

les recevoir. (*M. Mathieu, Benjamine et Damis sortent.*)

MARTON, *seule.*

Le maudit coureur! Hom! je l'étranglerois, le chien qu'il est avec son quiproquo!... Il n'y a que moi qui perds à cela... Oh! il n'en est pas quitte!

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, MARTON.

LE MARQUIS, *au Commandeur et au Comte.*

Venez, venez, mes amis.

LE COMTE, *embrassant Marton.*

J'embrasse d'abord... (*au Marquis.*) Est-ce là ta future, Marquis? elle est, ma foi! drôle.

LE MARQUIS.

Eh! non, Comte, tu te trompes.

LE COMMANDEUR.

C'est à coup sûr quelqu'une de ses parentes.

LE MARQUIS.

Tout aussi peu, Commandeur. C'est la suivante... (*à Marton.*) Mais où est donc madame Abraham, monsieur Mathieu, mademoiselle Benjamine? Je les croyois ici. Va donc leur dire qu'ils viennent, que ces messieurs brûlent de les voir et de les saluer.

MARTON, *faisant quelques pas pour s'en aller.*
J'y vais, monsieur.

LE MARQUIS, *la rappelant.*
St! st! et mon billet? Tu ne m'en dis rien. Comment a-t-il été reçu? Ils en sont tous charmés, n'est-ce pas?

MARTON.
Assurément! ils seroient bien difficiles.

LE MARQUIS.
Cela est léger, badin: Damis lui écrivoit-il sur ce ton?

MARTON.
Non, vraiment.

LE MARQUIS.
A propos de Damis; il est ici: ne sera-t-il pas des nôtres? Que Benjamine l'arrête; je le veux, dis-lui bien.

MARTON, *à part, en s'en allant.*
Quel dommage que de si aimables petits hommes soient si scélérats dans le fond!

SCENE XII.

LE COMMANDEUR, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE COMTE, *au Marquis.*
Parbleu! Marquis, tu me mets là d'une partie

de plaisir des plus singulieres! Elle est neuve pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux; elle te piquera davantage.

LE COMMANDEUR.

Aurons-nous des femmes?

LE COMTE, *au Marquis.*

Le Commandeur va d'abord là.

LE MARQUIS, *au Commandeur.*

Oui; je t'en promets une légion, tant femmes que filles, et toutes de la parenté. Ces petites gens peuplent prodigieusement.

LE COMMANDEUR.

Un de mes grands plaisirs est de regarder une bourgeoise quand un homme de condition lui en conte. Pour faire l'aimable, elle fait les plus plaisantes mines du monde: ce sont des simagrées; elle se rengorge, elle s'épanouit, elle se flatte, elle se rit à elle-même: on voit sur son visage un air de satisfaction et de bonne opinion!

LE COMTE.

Oh! morbleu! Commandeur, je te donnerai ce plaisir-là. Je me promets de bien désoler des maris, et de lutiner bien des femmes!

LE COMMANDEUR.

Tu leur feras honneur à tous. Tu verras les maris sourire avec un visage gris-brun, et les

femmes n'oseront seulement se défendre. Oh ! ils savent vivre les uns et les autres.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, UN COMMISSAIRE, MARTON.

MARTON, *au Marquis.*

Monsieur le Marquis, la compagnie va venir.

LE MARQUIS, *bas, en montrant le Commissaire.*

Qu'est-ce déja que ce visage-là ?

MARTON, *bas.*

C'est monsieur le Commissaire, un beau-frere de feu monsieur Abraham.

LE MARQUIS, *bas, au Commandeur et au Comte.*

Apprêtez-vous, mes amis; voilà déja un de nos acteurs. (*au Commissaire.*) Soyez le bien venu, mon oncle le Commissaire.

MARTON, *à part.*

Je m'apprête à bien rire !

LE COMMISSAIRE.

Monsieur le Marquis...

LE MARQUIS, *au Commandeur et au Comte.*

Commandeur, Comte, embrassez donc mon oncle le Commissaire.

LE COMMANDEUR, *embrassant le Commissaire.*

Embrassons !

LE COMTE, *embrassant aussi le Commissaire.*

De tout mon cœur !

LE MARQUIS.

Il peut vous rendre service.

LE COMMISSAIRE.

Je le souhaiterois.

LE COMTE, *au Marquis.*

Oh ! je connois monsieur le Commissaire ; c'est un galant. Tel que vous le voyez, il semble qu'il n'y touche pas.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, en vérité...

LE COMTE.

Il n'y a pas long-tems que je lui ai soufflé une petite fille, auprès de qui il avoit déja fait de la dépense.

LE COMMISSAIRE.

Ce sont des bagatelles.

LE COMMANDEUR.

Oui, une maîtresse est une bagatelle pour un Commissaire ; il est à la source.

MARTON, *à part.*

Voilà un pauvre diable en bonnes mains !

SCENE XIV.

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE, DAMIS, M. MATHIEU, LE MARQUIS, LE COMTE, LE COMMANDEUR, LE COMMISSAIRE, MARTON.

MARTON.

Messieurs, voici toute la noce qui arrive.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

Ne disons rien tous tant que nous sommes; laissons-leur faire toutes leurs impertinences. Nous aurons bientôt notre revanche. Il va être bien pris.

LE MARQUIS, *à madame Abraham.*

Ah! madame Abraham... Allons, Commandeur, Comte, je vous les présente; faites-leur politesse, je vous en prie.

LE COMMANDEUR, *à madame Abraham, en l'embrassant.*

Madame Abraham, c'est par vous que je commence. Sans rancune. (*il embrasse ensuite Benjamine.*)

LE MARQUIS.

Elle m'a promis qu'elle ne te rançonneroit plus.

MADAME ABRAHAM, *à part.*

J'ai bien de la peine à me contraindre.

LE COMTE, *à madame Abraham, en l'embrassant.*

A moi, madame Abraham. Morbleu ! je vous donne mon estime. Le diable m'emporte ! vous allez être la femme du royaume la mieux engendrée !

LE MARQUIS.

A ma future.

LE COMMANDEUR.

Pour moi, je lui ai déja fait mon compliment.

LE COMTE.

Et moi je la garde pour la bonne bouche, et je cours à ce gros pere aux écus... (*montrant M. Mathieu.*) Morbleu ! il a l'encolure d'être tout cousu d'or ! (*il embrasse M. Mathieu.*)

LE MARQUIS.

C'est mon très cher oncle, monsieur Mathieu.

M. MATHIEU, *à part.*

Tu ne seras pas mon très cher neveu.

LE COMMANDEUR.

Que je vous embrasse aussi, monsieur Mathieu... (*il l'embrasse.*) Il y a long-tems que je cherchois à être en liaison avec vous. Toute la cour vous connoît pour un homme d'un bon commerce, pour un homme de crédit.

M. MATHIEU.

Cela me fait bien du plaisir.

LE MARQUIS, *au Commandeur et au Comte, en leur montrant Damis.*

Et mon petit cousin le conseiller, messieurs, ne lui direz-vous rien?

MARTON, *à part.*

Je m'étonnois qu'il l'oubliât.

LE MARQUIS, *au Commandeur et au Comte.*

Si vous avez des procès il vous les jugera. Saluez-le donc, allons.

LE COMMANDEUR, *embrassant Damis.*

De toute mon ame!... (*au Comte.*) A toi la balle, Comte.

LE COMTE, *embrassant Damis.*

J'y suis, Commandeur.

LE MARQUIS.

C'est le meilleur petit caractere que je connoisse! J'épouse sa maîtresse; eh bien! il soutient cela en héros.

DAMIS, *à part.*

Nous verrons.

LE COMMANDEUR, *au Marquis.*

Malepeste! cela s'appelle savoir prendre son parti.

LE COMTE, *allant embrasser Benjamine.*

J'en suis à madame la marquise.

BENJAMINE.

Cette qualité ne m'est pas due.

LE COMTE.

Oh ! pardonnez-moi ; et si monsieur le Marquis ne vous épousoit pas, je vous épouserois, moi.

BENJAMINE, *à part.*

Je mérite bien cela.

LE COMMANDEUR.

N'avons-nous plus personne à haranguer ?

LE MARQUIS.

Non ; si ce n'est Marton.

LE COMMANDEUR.

Oui-dà ! il faut qu'elle ait aussi sa part... (*à Marton.*) Viens çà. (*il embrasse Marton.*)

LE COMTE.

J'ai commencé par elle.

LE COMMANDEUR.

Elle a une mine libertine qui me plaît.

LE MARQUIS.

Sa mine n'est point trompeuse, je gage.

MARTON, *à part.*

Voilà pour moi.

SCENE XV.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE, DAMIS, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, LE NOTAIRE, LE COMMISSAIRE, MARTON.

M. MATHIEU, *à madame Abraham.*

A notre tour. Nous allons voir beau jeu!... (*au Notaire.*) Approchez, mon cousin le Notaire.

LE MARQUIS, *au Commandeur et au Comte.*

Il vient fort bien. Embrassons mon cousin le conseiller garde-note. Ne trouvez-vous pas, messieurs, qu'il a une physionomie bien avantageuse.

LE NOTAIRE.

Laissons là ma physionomie, messieurs. Vous vous moquez de moi, sans doute; mais il n'est pas tems de rire... Voilà le contrat qu'il est question de signer.

LE COMMANDEUR.

Monsieur le Notaire a raison. Oui, signons; nous rirons bien davantage après. (*tout le monde signe.*)

DAMIS, *au Marquis, au Commandeur et au Comte.*

Souffrez qu'à mon tour, messieurs, je vous prie à ma noce.

LE COMTE, *riant.*

Plaît-il?

LE MARQUIS, *à Damis, en riant.*

Comment! comment! Qu'est-ce à dire?

LE COMMANDEUR, *riant.*

Il y a du mal entendu.

MADAME ABRAHAM, *au Marquis.*

Cela veut dire, monsieur le Marquis, qu'il y a long-tems que nous vous servons de jouet.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas. Expliquez-moi cette énigme.

MARTON.

Le mot de l'énigme est que votre coureur a donné par méprise, ou peut-être par malice, à mademoiselle, une lettre que vous écriviez à un duc de vos amis.

MADAME ABRAHAM, *au Marquis.*

Et que je ne veux pas que vous vous encanailliez.

LE COMMANDEUR, *au Marquis, en riant.*

Ah! ah! Marquis, tu ne seras pas marié?

LE COMTE, *au Marquis.*

Il ne faut, morbleu! pas en avoir le démenti.

LE MARQUIS.

Parbleu! mes amis, voilà une royale femme que madame Abraham ! Je ne connoissois pas encore toutes ses bonnes qualités. Je m'oubliois, je me déshonorois, j'épousois sa fille: elle a plus de soin de ma gloire que moi-même; elle m'arrête au bord du précipice. (*à madame Abraham.*) Ah! embrassez-moi, bonne femme, je n'oublierai jamais ce service... Mais vous paierez le dédit, n'est-ce pas?

MADAME ABRAHAM.

Il le faut bien, puisque j'ai été assez sotte pour le faire. Monsieur, je vous rendrai, pour m'acquitter, les billets que j'ai à vous.

LE MARQUIS.

Ah! madame Abraham, vous me donnez là de mauvais effets ! Composons, à moitié de profit, argent comptant?

M. MATHIEU.

Non, monsieur, c'est assez perdre.

LE MARQUIS.

Adieu, madame Abraham... adieu, mademoiselle Benjamine... adieu, messieurs... adieu, monsieur Damis: épousez, épousez; je le veux bien... (*au Commandeur et au Comte.*) Allons, allons, mes amis; allons souper chez Payen. (*il sort avec le Commandeur et le Comte.*)

SCENE XVI.

MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU, BENJAMINE, DAMIS, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, MARTON.

MARTON, *à madame Abraham.*

Eh bien! vous vous promettiez de le berner; c'est encore lui qui se moque de vous.

M. MATHIEU.

Allons, allons achever le mariage, et nous réjouir de l'avoir échappé belle.

MARTON, *au public.*

Et vous, messieurs, s'il vous semble que ce soit ici une bonne école, venez-y rire.

FIN DE L'ÉCOLE DES BOURGEOIS.

EXAMEN

DE L'ÉCOLE DES BOURGEOIS.

Le caractere du Marquis, dans cette piece, a une physionomie différente de celle des jeunes libertins peints par Regnard et Dancourt dans le Retour imprévu et dans le Chevalier à la mode. Ce personnage n'est pas ridicule; ses vices sont déguisés par un ton agréable et léger; sa négligence dans ses affaires paroît moins un défaut qu'une espece de libéralité qu'on étoit convenu d'estimer dans les grands seigneurs, et qui cachoit, sous les dehors d'une aimable insouciance, l'oubli des devoirs et des engagemens les plus sacrés. La cupidité avide que montre le Marquis en recherchant la main de Benjamine perd aussi en grande partie son caractere odieux; il se moque si gaiement de la famille dans laquelle il va entrer, cette famille a une si sotte vanité, qu'on excuse en quelque sorte le jeune étourdi qui en profite.

On voit que, sous le rapport de la morale, cette piece ne peut avoir qu'un résultat dangereux: vainement objecteroit-on que la maniere dont madame Abraham est détrompée donne lieu à une leçon pour les bourgeois qui veulent sortir de leur état; cette objection ne seroit pas fondée, parceque madame Abraham n'inspire et ne peut inspirer aucun intérêt;

la folie qu'elle est prête à faire est si extraordinaire, cette femme s'aveugle si complètement sur la fatuité de son gendre futur, que l'on ne peut trouver que très rarement dans le monde des personnes à lui comparer : elle n'est d'ailleurs point punie de ses prétentions imbécilles, puisque les cent mille francs qu'elle a donnés au Marquis sont une somme qu'il lui doit depuis long-tems, et dont elle est presque sûre de n'être jamais payée.

Le rôle de Benjamine est fait avec beaucoup d'art. Quoiqu'elle partage les travers de sa mere, elle inspire quelque intérêt. On pardonne à une jeune fille de se laisser éblouir un moment par les assiduités d'un homme de la cour, sur-tout lorsqu'on voit qu'elle n'est pas tranquille, qu'elle se souvient toujours de son premier amant, et qu'elle ne peut s'empêcher de revenir à lui qu'en évitant avec soin sa présence. La résolution désespérée qu'elle prend de se jeter dans un couvent, quand elle s'apperçoit qu'elle a été jouée par le Marquis, convient au caractere et à l'âge de Benjamine : c'est un coup de pinceau qui termine très bien le portrait de cette jeune personne. D'autres raisons portent encore le spectateur à l'excuser; elle a sous les yeux l'exemple d'une mere qui sacrifie tout à une sotte vanité : comment son inexpérience pourra-t-elle résister à cet exemple? Tous les jeunes gens, les demoiselles principalement, prennent et conservent long-tems les préjugés et les défauts de la maison paternelle : on ne sauroit en général leur faire un crime d'une influence

à laquelle ils ne peuvent échapper, sur-tout quand on voit que leur caractere lutte en quelque sorte contre les exemples qu'ils imitent.

Le caractere de monsieur Mathieu est très bien tracé. Il s'éleve plus que personne contre l'engouement de madame Abraham pour le Marquis: ayant eu autrefois le malheur d'épouser une demoiselle de qualité, et de jouer avec elle le rôle de Georges Dandin, il est à présumer qu'il ne se laissera point séduire par Moncade; cependant à peine se trouve-t-il avec ce jeune étourdi, qu'il ne peut résister à ses complimens, à ses caresses, et que, de son adversaire qu'il étoit un moment auparavant, il devient son partisan le plus zélé. Cette scene, écrite toute entiere du ton de l'excellente comédie, est la mieux faite de l'ouvrage.

On pourroit reprocher à l'Ecole des Bourgeois quelques longueurs; la derniere scene n'est pas amenée avec art; l'incident d'une lettre ouverte par méprise n'est pas un moyen suffisant pour dénouer même une petite piece : tous ces défauts sont rachetés par un naturel et une aisance de style et de dialogue qui font le charme principal de cet ouvrage.

On peut demander pourquoi cette piece, qui avoit été peu goûtée dans sa nouveauté, a obtenu de nos jours un succès si complet; les premiers juges furent-ils trop séveres; les derniers sont-ils trop indulgens? Pour répondre à cette question, il ne faut plus considérer l'Ecole des Bourgeois sous les rapports dramatiques, mais par les peintures de mœurs. Lorsque

cette piece fut jouée pour la premiere fois, tous les spectateurs savoient qu'un seigneur qui épousoit une roturiere ne se moquoit pas d'elle, ne permettoit pas que ses amis s'en moquassent; elle étoit sa femme, elle portoit son nom, elle devenoit partie de la famille de son époux. Il n'en étoit pas de même d'une demoiselle noble qui épousoit un roturier; comme son mari lui faisoit perdre les avantages de sa naissance, elle devoit plus tenir à la famille qu'elle quittoit, qu'à celle qui l'avoit adoptée; et ses souvenirs et ses regrets la poussoient quelquefois jusqu'au mépris pour les parens et la personne de son époux. D'Allainval, en présentant son Marquis aussi peu respectueux pour Benjamine que pour madame Abraham, monsieur Mathieu, et tous les cousins et cousines, fit une faute qui dut blesser les spectateurs d'autrefois, et nuire nécessairement au succès de sa piece. Aujourd'hui qu'on ne connoît plus les mœurs de l'ancienne société, on considere la conduite du Marquis seulement sous les rapports dramatiques; et comme le rôle est théâtral, il est généralement applaudi. Mais nous avons cru devoir remarquer que jamais un homme de qualité, se mariant par intérêt, n'a excité ses amis à se moquer d'une femme qui va porter son nom et ses titres: cela auroit été à la fois cruel et absurde.

FIN DE L'EXAMEN DE L'ÉCOLE DES BOURGEOIS.

LE PROCUREUR
ARBITRE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

DE PH. POISSON,

Représentée pour la premiere fois
le 25 février 1728.

NOTICE

SUR POISSON.

Philippe Poisson naquit à Paris en 1682. Sa famille étoit déja célebre au théâtre; son aïeul, Raymond Poisson, auteur et comédien, avoit donné plusieurs pieces qui avoient eu du succès, mais qui ne présentant aucune beauté réelle ont peu à peu disparu du Répertoire. On attribue à cet acteur l'invention du personnage de Crispin; cette conjecture ne paroît pas fondée, parceque, dans ses premieres pieces, ce rôle n'est pas employé : tout porte à croire au contraire, comme nous l'avons déja observé, que Hauteroche s'est servi le premier de ce personnage grotesque, sa comédie de Crispin Musicien étant antérieure aux principales pieces de Raymond Poisson.

De trois fils qu'eut Raymond, Paul Poisson, pere de notre auteur, parut d'abord vouloir s'éloigner de la carriere du théâtre; il fut quelque tems

porte-manteau de Monsieur, frere de Louis XIV; mais il céda bientôt au penchant qui paroissoit naturel à sa famille. Il soutint sur la scene françoise la réputation de son pere; il excella dans les mêmes rôles; mais moins spirituel, ou plus ami de sa tranquillité, il ne composa point de comédies. Son fils, dont nous avons à parler, eut des goûts opposés, quoique le théâtre en fût toujours l'objet. L'état de comédien auquel il étoit destiné par son éducation parut lui déplaire; il ne se montra sur la scene que de loin en loin; et pendant six ans qu'il fut attaché à la comédie françoise, il se retira trois fois. Le travail paisible du cabinet lui sembloit préférable aux occupations tumultueuses d'un acteur; il pensoit que les suffrages dont peut jouir un auteur dramatique étoient plus flatteurs que les applaudissemens personnels que l'on prodigue à un comédien; applaudissemens dont l'excès même indique la dépendance de celui qui en est l'objet, et qui, manquant trop souvent de mesure, entraînent après eux des sarcasmes d'autant plus humilians qu'ils s'adressent à l'homme et non à l'ouvrage.

La premiere piece que donna Poisson eut beaucoup de succès : quoique le Procureur Arbitre n'offrît dans l'intrigue aucune sorte d'invention, on y applaudit avec raison à des idées fines et délicates, et à un style agréable et facile. Le second essai de l'auteur fut moins heureux : dans la Boîte de Pandore, il fit passer en revue tous les maux qui accablent l'espece humaine, et montra comme dédommagemens l'espérance et l'amour. Dans cette piece qui est tout-à-fait épisodique, on trouve un détail fastidieux des passions et des maladies; de tels personnages ne pouvoient plaire; aussi l'ouvrage n'eut-il que trois représentations. Alcibiade annonça plus de talent pour l'intrigue; l'auteur eut même la prétention de peindre des caracteres: Socrate, tout philosophe qu'il est, n'a pu résister à l'amour; une jeune personne dont il a la tutele lui a inspiré ce sentiment; et, pour la dérober aux yeux de ses disciples qui ont sur lui l'avantage de la jeunesse, il l'a séquestrée dans une campagne voisine d'Athenes; là il lui donne des leçons de philosophie qui ennuient beaucoup la pupille. Alcibiade a dé-

couvert le secret de son maître: quoiqu'il n'ait jamais vu la jeune personne, il en devient amoureux ; et, rodant sans cesse autour de la maison de campagne, il ne néglige rien pour connoître celle que l'on y cache. Sa premiere tentative n'est pas heureuse; la gouvernante de la pupille, flattée des hommages d'un homme tel qu'Alcibiade, se fait passer pour l'éleve de Socrate; comme elle n'est ni jeune ni jolie, le disciple se moque avec raison des goûts bizarres de son maître. Cependant il s'apperçoit bientôt qu'on l'a trompé: une correspondance s'établit entre lui et la pupille; et comme elle répond très promptement à son amour, on conçoit que toute la sagesse et toute la prévoyance de Socrate ne pourront prévaloir contre les ruses de deux amans si bien d'accord. Le dénouement est prévu; Alcibiade enleve la maîtresse de Socrate; et celui-ci faisant du moins à ce moment un bon usage de la philosophie, consent avec assez de résignation à ce qu'ils soient unis.

Cette piece n'eut presque aucun succès à Paris; elle se releva à la cour. On blâma avec raison le

caractere de Socrate; il est présenté comme un vieillard ridiculement amoureux; jamais on ne voit en lui les combats qui devroient avoir lieu entre ses principes et son amour: c'étoit là le côté comique sous lequel ce personnage devoit être offert; il est tout-à-fait manqué. Le rôle de la suivante a des détails très piquans: on pourra en juger par ce qu'elle dit des occupations auxquelles Socrate condamne deux jeunes filles:

Avouez, n'en déplaise à la philosophie,
Qu'en ce lieu nous menons une bien triste vie,
Et qu'il n'est pas besoin de consulter les cieux
Pour voir que ce séjour est des plus ennuyeux.
Cette affreuse prison, Socrate et son école,
Me feroient à la fin, je crois, devenir folle.
Eh quoi! devant les yeux n'avoir à tous momens
Qu'un horrible fatras de livres, d'instrumens;
Ne parler que de globe, ou de pôle, ou de zone,
Et le monde à la main ne voir jamais personne.

Ce dernier trait est vraiment comique: la piece malheureusement est loin d'être écrite sur ce ton; le style offre trop souvent de la mollesse et de la négligence.

Le Réveil d'Epiménide suivit Alcibiade. Poisson se laissa trop séduire par l'effet qu'il crut que devoit produire un personnage qui, après avoir dormi quarante ans, se réveille et voit les changemens qui se sont faits pendant son sommeil. Ce sujet ne pouvoit réussir à une époque où les mœurs ne s'altéroient qu'insensiblement, et dans laquelle on s'appercevoit peu de leurs variations. Le président Hénault, qui s'exerça ensuite sur le même sujet, partagea l'erreur de Poisson et n'eut pas plus de succès. Le Réveil d'Epiménide ne pouvoit faire une grande sensation que dans ces circonstances, heureusement très rares, où le gouvernement, les institutions, les opinions politiques et morales ont éprouvé des changemens considérables dans un court espace de tems.

L'Impromptu de Campagne est resté au théâtre; c'est la plus jolie piece de Poisson : le critique le plus sévere ne pourroit y relever que de très légers défauts.

Poisson se laissoit aller assez volontiers aux premieres impressions qu'il recevoit; souvent une seule idée comique lui faisoit entreprendre

une piece : c'est ce qui lui arriva lorsqu'il composa le Mariage fait par Lettre de change. Cette piece est fondée sur une supposition absurde; on n'y trouve ni intrigue ni caractere ; mais on doit convenir qu'il y a beaucoup de gaieté dans la lettre d'un négociant du Canada à son correspondant de France, par laquelle il lui demande une femme en style de commerce. Cette lettre est dans la premiere scene, et l'effet très comique qu'elle produit sert encore à affoiblir le reste de la piece : nous la citerons comme le seul morceau de cet ouvrage qui mérite d'être conservé :

« Plus, attendu que j'ai besoin d'une femme, « et que je n'en trouve point ici qui soit d'assez « bonne fabrique, ne manquerez pas de m'en« voyer par le premier vaisseau une fille de la « qualité et figure qui suit: de dot, je n'en de« mande point. Du reste, d'honnête famille; entre « vingt et vingt-cinq ans; de visage agréable; « d'humeur douce, et de mœurs sans reproche; « d'un bon usé, et de constitution assez forte « pour résister au changement de climat, et « supporter l'état de mariage; et qu'il ne soit

« besoin d'un second envoi si le premier venoit
« à manquer ; à quoi il faut obvier autant qu'il
« se pourra, vu l'éloignement et les risques du
« transport. Arrivant ici conditionnée comme
« ci-dessus, et rapportant la présente lettre en-
« dossée de votre part, ou du moins copie
« d'icelle, marquée au numéro sept, bien et dû-
« ment légalisée, à ce qu'il n'y ait erreur ou sur-
« prise, je m'oblige et m'engage à acquitter ladite
« lettre, en épousant dans les six mois la personne
« qui en sera chargée. En foi de quoi, j'ai signé
« la présente. »

Le personnage qui a écrit une pareille lettre devroit être un personnage ridicule; point du tout : l'auteur, qui a besoin d'en faire un amant délicat, suppose que le négociant ne s'est exprimé de cette maniere que pour se faire entendre de son correspondant. Mettant à part le style, un homme qui veut se marier ainsi peut-il avoir la délicatesse que lui donne Poisson ? Cette faute de combinaison frappe au premier coup-d'œil; elle n'est rachetée par aucune beauté; la

piece est généralement d'un ton fade et langoureux.

Les Ruses d'Amour, beaucoup plus amusantes, présentent les moyens ingénieux qu'emploie un amant pour se ménager des entretiens avec une demoiselle dont il est aimé. Ce sujet a depuis été fort souvent traité; mais on doit faire, à l'égard de la piece de Poisson, une observation qui ne sera pas sans intérêt sous le double rapport de l'art et de la morale. Dans les pieces modernes, les demoiselles qui ont des intrigues se prêtent très volontiers à tout ce qui peut favoriser les entreprises de leurs amans; c'est en cela qu'elles font éclater leur esprit. Une Rosine cherche elle-même à connoître celui dont elle a remarqué les poursuites; elle le seconde ensuite avec toute l'ardeur possible dans les efforts qu'il tente pour la soustraire à son tuteur. Les Ruses d'Amour sont loin d'offrir un caractere aussi prononcé. Isabelle aime Clitandre; mais elle attend le succès de ses soins sans faire aucune démarche qui puisse la compromettre; elle pousse même le scrupule jusqu'à craindre que, malgré son inac-

tion, on ne la croie d'intelligence avec le jeune homme. La soubrette lui répond :

Nous paroîtrons toujours être dans l'innocence,
Comme effectivement nous y sommes toujours.
Un amant pour nous voir peut jouer mille tours,
Sans que de ce qu'il fait nous soyons responsables.
Faut-il s'en prendre à nous si l'on nous trouve aimables ?
Quand Clitandre seroit aujourd'hui découvert,
Avons-nous avec lui travaillé de concert ?

Nous ne parlerons pas de l'Amour Secret: cette piece, la derniere que Poisson ait fait jouer, n'offre ni caracteres ni intérêt; elle n'eut que sept représentations.

Poisson n'avoit qu'un talent très secondaire; ses vers sont foibles et négligés; ils n'ont que rarement la tournure comique; ses intrigues ne sont presque jamais heureusement conçues; elles offrent des invraisemblances et des contradictions; les caracteres ne sont pas mieux soutenus; et ce qui étonne dans un poëte qui devoit avoir un grand usage du théâtre, c'est que les entrées et les sorties ne sont point motivées, et que sou-

vent la scene reste vide. Dans les deux petites pieces de Poisson qui sont restées au Répertoire, ces défauts se font moins sentir; il y regne un enjouement agréable; et la négligence y est rachetée par une élégante facilité.

Poisson s'étoit retiré à Saint-Germain-en-Laye; il y mourut le 4 août 1743.

ACTEURS.

LA VEUVE.
ARISTE, procureur.
LISIDOR, } peres d'Agenor et d'Isabelle.
GÉRONTE, }
ISABELLE.
AGENOR, amant d'Isabelle.
PYRANTE, vieillard.
LA BARONNE, plaideuse.
D'ESQUIVAS, Gascon.
DE VERDAC, autre Gascon.
LISETTE, suivante de la Veuve.

La scene est chez Ariste.

LE
PROCUREUR
ARBITRE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, LISETTE.

LISETTE.

Personne en ce logis ne sait votre retour,
Madame, et chez Ariste il n'est pas encor jour:
Je ne vois en ce lieu pas une ame paroître.
De grace, expliquez-vous. Si je m'y sais connoître,
Vous avez dans le cœur quelque trouble secret,
Et je soupçonnerois qu'Ariste en est l'objet.
Me tromperois-je? Eh quoi? vous soupirez, je pense?
Bon; je suis à présent ferme dans ma croyance.
Votre retour hâté ne m'instruisoit qu'un peu;
Mais le soupir acheve, et vaut un plein aveu.

Je vous l'ai toujours dit, madame, le veuvage
Ne convient nullement aux femmes de votre âge.
Ariste est jeune, aimable: il vous plaît; vous devez
Partager avec lui le bien que vous avez.

LA VEUVE.

J'aime Ariste, il est vrai; mais, ma chere Lisette,
Du parti qu'il a pris puis-je être satisfaite?
Il s'est fait procureur, et c'est t'en dire assez.

LISETTE.

Il a de votre époux la charge, je le sais;
Mais c'est avec honneur, dit-on, qu'il s'en acquitte,
Et partout on entend élever son mérite.
Entre nous, du défunt il ne suit point les pas;
Et c'est le bruit commun.

LA VEUVE.

Cela ne se peut pas.
Mon incrédulité là-dessus est extrême.

LISETTE.

Eh bien! madame, il faut en juger par vous-même;
Il faut voir s'il est vrai tout ce qu'on dit de lui,
Et l'éprouver enfin, même dès aujourd'hui.

LA VEUVE.

Et de quelle façon?

LISETTE.

C'est ici d'ordinaire
Qu'il écoute tous ceux qui lui parlent d'affaire.
Tout ce rez-de-chaussée est votre appartement:
Je puis vous mettre en lieu d'où l'on peut aisément

Ouïr, sans être vu, toutes ses audiences,
Même sans perdre rien des moindres circonstances.
Qu'en dites-vous? Eh quoi! vous ne répondez rien?
Vous m'avez dit cent fois (et je m'en souviens bien)
Que si de votre époux vous aviez connu l'ame,
Vous n'en auriez voulu jamais être la femme.

LA VEUVE.

D'accord.

LISETTE.

Eh bien! avant de livrer votre cœur,
Voyons si celui-ci peut être homme d'honneur:
C'est, puisque vous l'aimez, le parti qu'il faut prendre.
Par-là vous connoîtrez...

LA VEUVE.

Je viens, je crois, d'entendre
La voix d'Ariste.

LISETTE.

Il va sans doute ici venir.
Rentrez, madame. Moi, je vais l'entretenir.
Tandis qu'il sera seul, je veux un peu d'avance
Sonder ses sentimens, et savoir ce qu'il pense.
(*à part.*)
La robe lui sied bien!

SCENE II.

ARISTE, LISETTE.

ARISTE.

Ah ! Lisette, bon jour.
Notre charmante veuve est, dit-on, de retour ?

LISETTE.

Quoi ! monsieur, vous savez déja cette nouvelle?

ARISTE.

Oui, depuis un moment. Comment se porte-t-elle?

LISETTE.

C'est toujours même éclat, toujours même embonpoint,
Avec un enjouement qui ne la quitte point.
Aujourd'hui nous allons à ce deuil incommode
Faire enfin succéder les habits à la mode:
C'est, je crois, pour cela qu'elle est venue ici.

ARISTE.

Ah ! que l'on est heureux quand on vit sans souci !

LISETTE.

Cette réflexion qu'en ce moment vous faites,
Montre que vous avez quelques peines secretes.
Ah ! que l'on est heureux quand on vit sans souci !
On en a sûrement lorsque l'on parle ainsi

ARISTE.

Oui, Lisette, j'en ai, je ne puis te le taire;
Et la charmante veuve...

LISETTE.

Ah ! j'entends votre affaire.
L'amour vous a gagné, sur vos sens il agit,
Et la veuve à présent occupe votre esprit.

ARISTE.

Oui, Lisette, je sens pour ta belle maîtresse
Tout ce que l'amour peut inspirer de tendresse.
Je te dirai bien plus. Quand de feu son époux
J'eus acheté l'étude; ah ! Lisette, entre nous,
Mon cœur de ses attraits faisoit déjà l'épreuve,
Et je souhaitois moins la charge que la veuve.

LISETTE.

Si vous aviez dessein de posséder son cœur,
Il ne falloit donc pas vous faire procureur:
Elle a pris pour ce titre une haine implacable.
Tout homme de pratique est pour elle effroyable.

ARISTE.

Mais son mari l'étoit; et la haine qu'elle a...

LISETTE.

C'est justement, monsieur, par cette raison-là.
L'époux avec lequel on l'avoit assortie
Jusqu'au jour qu'il mourut fut son antipathie;
Et cette aversion regne encore aujourd'hui
Pour tout ce qui peut même avoir rapport à lui;
Le mot de procureur la fait sauter aux nues.
Nous nous sommes de vous vingt fois entretenues:
« Lisette, disoit-elle en dévoilant son cœur,
« Ah ! ne me parle point d'un mari procureur;

« Quand il seroit doué d'un mérite suprême,
« Je m'imaginerois avoir encor le même ».
Du tems que vous étiez maître-clerc en ces lieux,
Avant que le défunt nous eût fait ses adieux,
De tous les procureurs vous ne faisiez que rire,
Et tous les jours enfin quelque trait de satire
Sortoit de votre bouche à leur intention.
Pourquoi donc avoir pris cette profession,
Vous qui pouviez fort bien être tout autre chose?

ARISTE.

Hélas! et c'est l'amour qui lui-même en est cause.
Quand je pris ce parti, Lisette, je croyois
Que c'étoit m'approcher de tout ce que j'aimois,
Qu'il n'étoit point pour moi d'occasion plus belle
Pour lui marquer mes soins, mes respects et mon zele:
D'ailleurs j'ai voulu voir si sous ce vêtement
Un homme ne pouvoit aller droit un moment,
Si cette robe étoit d'essence corruptible,
Si l'honneur avec elle étoit incompatible.

LISETTE.

Elle vient de l'aïeul du pere du défunt,
Insigne Grapignan, ou frippon; c'est tout un:
Ensuite elle passa, la chose est bien sincere,
A son fils, qui devint plus frippon que son pere;
Et le dernier enfin qui s'en vit possesseur
Fut encor plus frippon que son prédécesseur.
Que vous allez par elle acquérir de science!

Depuis que vous l'avez, dites, en conscience,
Ne vous a-t-elle pas déja bien inspiré?

ARISTE.

D'abord elle a voulu me tourner à son gré,
Et dans mes bras, Lisette, à peine je l'eus mise
Que de l'ardeur du gain mon ame fut éprise;
La chicane m'offrit tous ses détours affreux;
Je me sentis atteint de desirs ruineux;
Mais ma vertu pour lors en moi fit un prodige:
Vous en aurez menti, maudite robe, dis-je,
Vous ne pourrez jamais me porter dans le cœur
Rien de votre poison, ni de votre noirceur;
Pour soleil d'équité je veux qu'on me renomme,
Et qu'on voie une fois sous vous un honnête homme.

LISETTE.

Avec ces sentimens comment va le profit?

ARISTE.

Je vis avec aisance, et cela me suffit.
Je me fais une loi de ne taxer personne,
De prendre aveuglément tout ce que l'on me donne.
J'ai su jusques ici, par un jugement sain,
Accorder comme il faut l'honneur avec le gain.
Il est vrai quelquefois que le diable me tente,
Que l'ardeur de piller m'agite, me tourmente;
L'occasion vingt fois a su se présenter:
Mais je tiens toujours ferme, et sais la rebuter.
Pour ne pas succomber, ah! qu'il faut être habile!

Et voilà ce qui rend ce métier difficile.

LISETTE.

Vous ne traînez donc pas des procès en longueur?

ARISTE.

Moi, traîner des procès? ils me sont en horreur.
Pour avoir du renom n'est-il que ce remede?
Tout au contraire, moi, j'empêche que l'on plaide;
La chicane en ce lieu ne trouve nul crédit;
Je n'ai de procureur, en un mot, que l'habit:
J'exerce mes talens sous un plus noble titre.
De tous les différens je suis ici l'arbitre;
Et sans huissier, ni clerc, avocat, ni greffier,
Je dispense les lois en mon particulier.

LISETTE.

La juridiction me paroît fort nouvelle:
Mais au public enfin quel bien rapporte-t-elle?

ARISTE.

Quoi! tu ne le vois pas?

LISETTE.

Moi? non.

ARISTE.

Lorsqu'un plaideur
Me vient contre quelqu'un demander ma faveur,
Et qu'il veut procéder, soit pour un héritage,
Ou pour quelque autre bien dont il faut le partage,
Je fais venir, avant que de rien décider,
Celui contre lequel il est près de plaider;
Et, d'arbitre équitable alors faisant l'office,

J'oppose à leurs desseins les frais de la justice :
Si vous plaidez, leur dis-je, il en coûtera tant;
Et, vantant tout le prix d'un accommodement,
Je leur prouve, bien loin de les faire combattre,
Qu'un procès qu'on évite en sauve souvent quatre.
Ils goûtent mes raisons, voient ma bonne foi,
Et de tous leurs débats se rapportent à moi.
Par là j'arrête ainsi leur chicane en sa source,
Et leur épargne enfin et la peine et la bourse.

LISETTE.

C'est pousser la justice à sa perfection.

ARISTE.

Mais apprends jusqu'où va ma réputation,
Et comme en peu de tems elle s'est établie.
De monde tous les jours ma maison est remplie;
Gens de toutes façons, et nobles, et bourgeois,
Viennent me consulter, et passent par mes lois:
Car ce n'est pas toujours sur de graves matieres
Que l'on me vient ici demander mes lumieres;
A travers les détails de cent discussions,
Lesquelles on remet à mes décisions,
Je suis souvent instruit de faits des plus bizarres.

LISETTE.

Et témoin, que je crois, de scenes assez rares?

ARISTE.

Ah ! je t'en citerois pendant un jour entier
Des plus folles. Tantôt c'est un cohéritier
Qui demande, pour être unique légataire,

Quelle fausse manœuvre alors il pourroit faire:
L'un vient secrètement implorer mes avis
Sur les fonds d'une caisse un peu trop divertis;
Un autre me demande, attendu qu'on le blâme,
Des conseils sur les faits et gestes de sa femme:
D'un brevet de calotte un autre s'offensant,
Veut intenter procès à tout le régiment.
Bon! j'aurois de quoi faire une belle légende
De ce qu'il faut ici tous les jours que j'entende.
Je rends, quoi qu'il en soit, justice à tous venans.
Sourd à la brigue enfin, comme aveugle aux présens,
Avec de justes poids je pese toutes choses:
Point de grosses, d'exploits, d'appointemens de causes.
Je ne suis, en un mot, que la seule équité;
Et l'on me nomme ici, grace à ma probité,
De Thémis le soutien, des malheureux le frere,
Des veuves le mari, des orphelins le pere.

LISETTE.

Et vous pourrez toujours conserver constamment
Cette même droiture?

ARISTE.

Oui, très certainement.

LISETTE.

Vous vous relâcherez, quoi que vous puissiez dire:
Au son de l'or souvent on se laisse séduire.

ARISTE.

Non, non.

LISETTE.

Quelqu'un viendra vous dire avec ardeur,
Voilà trois cents louis, jugez en ma faveur.

ARISTE.

Non; je suis là-dessus un homme impitoyable.

LISETTE.

L'on vous fera parler par quelque objet aimable
Dont les charmes naissans, les graces, les appas...

ARISTE.

Dont les charmes naissans?... Je ne me rendrai pas.
Je veux être au-dessus de l'humaine foiblesse.

LISETTE.

Vous serez donc, monsieur, unique en votre espece.
Mais quelqu'un peut venir ici vous consulter;
Vos momens vous sont chers, et je vais vous quitter.

ARISTE.

Il est ici des jours où tout Paris abonde;
Mais je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas grand monde,
Et que mes plus grands soins seront d'accommoder
Deux Gascons sur un fait dont je dois décider:
Je compte qu'ils viendront; et je vais les attendre.

LISETTE.

Près de la veuve, moi, monsieur, je vais me rendre.

ARISTE.

Ah! Lisette, peins-lui l'excès de mon ardeur;
Dis-lui que tous mes vœux...

LISETTE.

Je doute que son cœur,

A parler franchement, réponde à votre flamme:
Mais j'agirai pour vous du meilleur de mon ame;
Et je viendrai vous dire avant la fin du jour
L'effet qu'aura produit l'aveu de votre amour.

SCENE III.

ARISTE, PYRANTE.

PYRANTE.

Votre esprit, dont partout on vante l'excellence,
Me fait de vos conseils implorer l'assistance,
Monsieur.

ARISTE.

Epargnez-moi dans vos civilités,
Et me dites, monsieur, ce que vous souhaitez.

PYRANTE.

D'un fils qui m'est fort cher la mauvaise conduite
Depuis assez long-tems me chagrine et m'irrite.
Je ne l'ai point contraint tant que j'ai remarqué
Qu'à vivre sagement il étoit appliqué.
Il voit certaine fille en votre voisinage,
Dont la vertu n'est pas une vertu sauvage:
Elle est jeune, bien faite, et pleine d'agrémens;
Et je crains pour mon fils les sots engagemens.
Chez cette belle enfin il fait de la dépense;
Le bien qu'il peut attendre est dissipé d'avance;
Daignez me secourir en cette occasion,

Et m'aider à détruire une telle union.

ARISTE.

Ne peut-on, dites-moi, faire enfermer la belle?

PYRANTE.

Oh! non, monsieur; elle a tant de monde pour elle,
Que ce seroit tenter ce secours vainement.

ARISTE.

Ne pouvez-vous parler à ce fils vivement,
Et faire un peu valoir l'autorité de pere?

PYRANTE.

Non; je craindrois pour lui l'effet de ma colere:
Je suis prompt, violent; et s'il me répondoit,
Je ne sais pas, monsieur, ce qu'il arriveroit.
Je le connois ce fils; et j'avoue à ma honte
Que de tous mes conseils il ne fait aucun compte.
Mais si vous lui parliez?

ARISTE.

D'accord. Mais, entre nous,
Croyez-vous qu'il fera pour moi plus que pour vous?
Et pensez-vous qu'il veuille ouïr mes remontrances,
Lorsqu'il ne peut avoir pour vous de déférences?
Tous mes discours sur lui n'auront aucun pouvoir.

PYRANTE.

Comme c'est en vous seul que je mets mon espoir,
En vous, monsieur, en qui toute l'équité brille,
Faites-moi le plaisir de parler à la fille.

ARISTE.

Monsieur, je le voudrois; mais c'est, en vérité,

Un pas qui ne va point avec ma gravité.
Mais vous-même allez-y, plein d'un air de franchise:
Vous le pouvez sans crainte, et tout vous autorise.
Remontrez-lui vous-même avec un cœur ouvert
Que pour elle ce fils se dérange et se perd :
Tentez-la du côté de la reconnoissance ;
Ces filles prisent mieux l'argent que la constance;
Chez un objet qui met ses graces à profit
L'or bien mieux que l'amour établit son crédit.
Allez-y, croyez-moi.

PYRANTE.

Non; je vous le confesse,
Monsieur, je n'irai point: je connois ma foiblesse;
Je connois ses appas, ils savent tout charmer;
Et je ne pourrois, moi, m'empêcher de l'aimer.

ARISTE.

Ah! monsieur, à cela je n'ai point de réplique,
Et je mettrois en vain mes conseils en pratique.
Ne condamnez donc plus votre fils aujourd'hui,
Puisqu'en semblable cas vous feriez comme lui.
C'est pour dernier avis ce que je puis vous dire.

PYRANTE.

Je vais y réfléchir, monsieur, et me retire.

SCENE IV.

ARISTE.

Des hommes la plupart voilà le foible affreux,
Ils blâment dans chacun ce qui domine en eux;
Ma foi, tel qui s'érige en correcteur du vice,
S'y livre bien souvent au gré de son caprice;
Et dans l'occasion, s'il le faut parier,*
Le maître fera pis cent fois que l'écolier.

SCENE V.

ARISTE, D'ESQUIVAS.

ARISTE, *à part.*
C'est un de nos Gascons: selon toute apparence
L'autre à se rendre ici tardera peu, je pense.

D'ESQUIVAS.
Certain billet, monsieur, écrit de votre main
Pour me rendre chez vous m'a fait mettre en chemin.
Quel seroit le sujet qui près de vous m'appelle?
Quelque belle se plaint que je suis infidele,
Sans doute, et vous a fait sa déposition?

ARISTE.
Non; ce n'est point cela dont il est question,
Monsieur, et sur le fait dont je vais vous instruire

Vous n'aurez pas, je crois, si grand sujet de rire.
A monsieur de Verdac, que vous connoissez bien,
Devez-vous mille francs, ou ne devez-vous rien?

D'ESQUIVAS.

A monsieur de Verdac? moi?

ARISTE.

Vous.

D'ESQUIVAS.

Qu'il me souvienne...
A rappeler cela, ma foi, j'ai de la peine:
Ma mémoire souvent est pleine d'embarras.
Je ne sais si je dois ou si je ne dois pas.

ARISTE.

D'un ami qui vous sut obliger avec zele
Vous auriez dû garder un souvenir fidele.

D'ESQUIVAS.

Qu'on m'ait fait du chagrin, ou qu'on m'ait obligé,
Je ne m'en souviens plus: c'est un défaut que j'ai.
De naissance je tiens ce manque de mémoire.

ARISTE.

La mémoire vous manque?

D'ESQUIVAS.

Oui.

ARISTE.

J'ai peine à le croire.

D'ESQUIVAS.

Je pourrois vous conter, sans tant de questions,
Comme elle m'a manqué dans cent occasions.

Et pour vous le prouver, écoutez, je vous prie,
Un trait bien singulier. Un jour je me marie ;
C'étoit dans mon pays, je m'en souviens fort bien:
Après tout le détail d'un conjugal lien,
Ayant eu bonne dot, et voulant de Toulouse
Emmener à Paris sur-le-champ mon épouse;
Apparemment troublé dans la possession
D'un objet qui faisoit toute ma passion,
Je pris sans y penser la poste, sur mon ame;
Bref, j'emportai la dot, et j'oubliai ma femme.

ARISTE.

J'en demeure d'accord, le trait est singulier.

D'ESQUIVAS.

Dernièrement encor, chez un gros joaillier,
Achetant promptement pour quelques demoiselles
Girandole et brillans, et d'autres bagatelles,
Je sortois sans payer, comptant peu revenir,
Sans le marchand, monsieur, qui m'en fit souvenir.
Ce manque de mémoire est fort désagréable.

ARISTE.

Sans doute, et vous doit faire un tort considérable.

D'ESQUIVAS.

Ah! si cela m'en fait? je le crois bien, ma foi.
Voici ce qui m'arrive encore; écoutez-moi.
Avec un homme un jour je pris une querelle:
Ce fut pour une dame aimable, riche et belle;
L'endroit où nous étions ne nous permettoit pas
De finir sur-le-champ par le fer nos débats,

C'étoit au bal; et là, si l'on eût vu nos lames,
Nous aurions effrayé plus de soixante dames.
Il me dit à l'oreille, A tel endroit, demain.
Tope, lui répondis-je en lui serrant la main.
Eh bien! le lendemain, quel bonheur pour sa vie!
C'est la premiere chose en un mot que j'oublie.

ARISTE.

Peut-être cet oubli fut pour vous un bonheur.

D'ESQUIVAS.

Un cas où j'aurois pu faire voir ma valeur!
O mémoire pour moi trop désavantageuse!

ARISTE.

Pour moi je jugerois que vous l'avez heureuse.
Mais parlons sans détour, et que la bonne foi
Se développe ici: vous devez, je le croi.
Quand vous vous rejetez sur le peu de mémoire,
Il suffit de cela pour me le faire croire.
Ne vous reposez pas sur cet expédient:
C'est pour vous échapper un mauvais faux-fuyant,
Un prétexte honteux; et je vous certifie
Qu'il vous condamne plus qu'il ne vous justifie.

D'ESQUIVAS.

Eh bien! monsieur, faisons comme si je devois,
Comme si sur-le-champ je m'en ressouvenois.
Je dois, je le veux; mais soyez-moi favorable.
Je voudrois, pour payer, un tems plus convenable.
Mille francs aujourd'hui ne se trouvent pas bien;

Et, pour dire le vrai, par ma foi, je n'ai rien.
Mais, secours merveilleux! ressources salutaires!
Je fais couper des bois dans une de mes terres:
Et c'est sur le produit que j'en dois recevoir,
Que je m'acquitterai.

ARISTE.

J'entends, il faudra voir.
La proposition me paroît assez bonne.
Sur ces bois-là l'on peut...

D'ESQUIVAS.

Voyez si je raisonne!
Mes bois étant en vente ils seront achetés,
Les écus sur-le-champ me seront tous comptés;
Et sur l'argent reçu de ces bois qu'on achette,
J'acquitte ma parole, et je paie ma dette.

ARISTE.

Il faut lui proposer cet accommodement:
Et dès qu'il paroîtra... le voici justement.

D'ESQUIVAS.

Avec lui je vous laisse.

ARISTE.

Et pourquoi ce mystere?

D'ESQUIVAS.

C'est qu'il est violent, et moi je suis colere;
Et je serois fâché, monsieur, que devant vous...

ARISTE.

Non; tout se passera, croyez-moi, sans courroux.

Vos propositions étant si raisonnables...

D'ESQUIVAS.

Il est assez malin pour les traiter de fables:
Mais prenez comme il faut mes petits intérêts;
A votre jugement, monsieur, je me soumets.

SCENE VI.

ARISTE, D'ESQUIVAS, DE VERDAC.

VERDAC, *à d'Esquivas.*

Ah! monsieur, serviteur. Après tant de paroles,
Qui toutes ont été légeres et frivoles,
Après tant de délais, pourrai-je me flatter?...

ARISTE.

Monsieur est galant homme, et songe à s'acquitter.
Il voudroit de bon cœur pouvoir vous satisfaire;
Mais comme la fortune à ses vœux est contraire,
Qu'il n'est pas aujourd'hui fort en argent comptant,
Il promet vous payer sur des fonds qu'il attend.

VERDAC.

Ah! s'il attend des fonds, il peut seul les attendre:
Mais moi...

ARISTE.

Ce sont des bois qu'à sa terre il fait vendre...

VERDAC.

Lui, des bois?

D'ESQUIVAS.

Oui, des bois que je fais mettre à bas.

VERDAC.

Et qui les a produits?

D'ESQUIVAS.

La terre d'Esquivas.
Ce sont les plus beaux bois...

VERDAC.

C'est une rêverie.
J'ai passé dans ce lieu trente fois dans ma vie,
Et n'ai vu là, je jure, aucun bois nulle part.

D'ESQUIVAS.

Vous y passâtes donc dans le tems du brouillard?

VERDAC.

Ah! fort bien, le brouillard! La raison est plaisante.

D'ESQUIVAS.

Il est pourtant certain...

VERDAC.

Que le diable m'enchante,
Si dans tous ces bois-là, qu'il ose vanter tant,
L'on trouveroit de quoi se faire un cure-dent.
De ses subtilités je connois l'étendue.
Qu'il me paye à présent la somme qui m'est due.
Croit-il que par ses bois nous serons éblouis?
Hier il a gagné plus de deux cents louis;
Plus de trente joueurs en rendroient témoignage.
Il détourne les yeux... il pâlit, je le gage.

ARISTE *à d'Esquivas.*

Allons, de bonne grace, acquittez-vous.

D'ESQUIVAS, *à part.*

Morbleu!

(*à Ariste.*)

Me voilà pris. Monsieur, c'est un argent du jeu.
Je voudrois de bon cœur pouvoir le satisfaire;
Mais sans passer pour fat je ne puis m'en défaire.

ARISTE.

Vous vous êtes remis à mon seul jugement,
N'est-ce pas?

D'ESQUIVAS.

Oui, monsieur.

VERDAC.

Et moi, pareillement.

ARISTE.

La compensation ici doit être faite.
C'est sur l'argent du jeu qu'il faut payer la dette
Que vous avez promis d'acquitter tant de fois,
Et garder pour le jeu la vente de vos bois.
Qu'il n'en soit plus parlé.

D'ESQUIVAS.

Le jugement étrange!

VERDAC.

On vous laisse vos bois; c'est juger comme un ange.

D'ESQUIVAS.

Tenez, monsieur, tenez, voilà tous vos louis.
L'action que je fais n'est pas de mon pays.

Je devrois appeler ici de la sentence ;
Mais je fais sur mes bois plus de fond qu'on ne pense.

VERDAC.

Ce que je tiens ici me paroît plus certain.

ARISTE.

Etes-vous satisfait ?

VERDAC.

Oui, monsieur, à la fin.

ARISTE, *à d'Esquivas.*

C'est comme il faut agir en affaire pareille.

D'ESQUIVAS.

Je ne me sais pas, moi, faire tirer l'oreille.
Serviteur.

SCENE VII.

ARISTE, DE VERDAC.

VERDAC.

(à Ariste.)

Adieu donc. Je ne sais pas comment
M'acquitter envers vous.

ARISTE.

Treve de compliment.

VERDAC.

Ah ! je n'en ferai point si cela vous chagrine.
Mais, monsieur, voici l'heure à-peu-près que l'on dîne,
Voulez-vous d'un repas accepter votre part ?

D'une indigestion vous courrez le hasard.

ARISTE.

Non, je vous remercie; une affaire m'engage...

VERDAC.

Je ne vous presse pas là-dessus davantage.

SCENE VIII.

ARISTE.

Ce monsieur d'Esquivas me veut mal en son cœur:
C'est sur mon jugement qu'il s'est piqué d'honneur;
Par pure gasconnade il a rendu l'espece;
Il s'acquitte bien moins pour tenir sa promesse
Que pour donner du poids à ses subtilités,
Et soutenir l'honneur de ses bois inventés.

SCENE IX.

ARISTE, LISIDOR, GERONTE.

LISIDOR.

Nous venons vous prier, monsieur, avec instance,
De vouloir nous donner un moment d'audience.

GÉRONTE.

Oui, nous vous supplions d'être médiateur
D'un petit différent.

ARISTE.

Messieurs, de tout mon cœur.

GÉRONTE.

Je vais donc, s'il vous plaît, vous expliquer l'affaire,
La circonstancier, pour la rendre plus claire;
Et vous pourrez juger qui de nous a raison.
A monsieur depuis peu j'ai vendu ma maison,
Terre, si vous voulez, ou bien châtellenie,
Telle que je l'avois, de ses meubles garnie,
Avec cour, basse-cour, jardins et potagers,
Bois de haute futaie, et garenne, et vergers,
Vignobles, et taillis, oseraie, et communes;
Enfin j'ai tout vendu, sans réserves aucunes.
Il arrive aujourd'hui qu'en y faisant bâtir
Il y trouve un trésor; il m'en vient avertir:
Son scrupule le force à vouloir me le rendre;
Ma conscience, moi, me défend de le prendre;
Et nous avons recours à votre jugement.

ARISTE.

Voilà, je vous l'avoue, un rare différent,
Messieurs.

LISIDOR.

J'ai de monsieur acheté l'héritage
Soixante mille francs en tout, pas davantage;
J'y trouve, en bâtissant, après l'an et le jour,
Trente-deux mille écus dans le fond d'une tour.
Je sais que de sa terre il m'a bien fait la vente;
Mais je puis dire aussi, comme chose constante,

Qu'il n'a pas prétendu, témoin un tel trésor,
Me la céder avec cent mille francs encor.

GÉRONTE.

Quand je vous ai vendu, j'ai prétendu tout vendre:
Le trésor est à vous; c'est à vous de le prendre.

LISIDOR.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

C'est à vous qu'il est dû.

LISIDOR.

Et pourquoi donc à moi? Me l'avez-vous vendu?

GÉRONTE.

Oui.

LISIDOR.

Mais quand j'achetai, dites-moi, cette terre,
Ses vignes, et ses prés, et tout ce qu'elle enserre,
Saviez-vous qu'un trésor étoit dedans resté?

GÉRONTE.

Non.

LISIDOR.

Si vous l'aviez su, l'auriez-vous emporté?

GÉRONTE.

Oui, sans doute; pour lors il étoit de mon terme:
Mais aujourd'hui la terre, et ce qu'elle renferme,
Est à vous, en un mot, du haut jusques en bas.

LISIDOR.

Oui, mais hors le trésor; il ne m'appartient pas:
Je maintiendrai toujours ma conscience pure.

GÉRONTE.

Je ne chargerai point la mienne, je vous jure;
Et ne suis pas venu jusqu'à l'âge où je suis
Pour m'emparer de biens selon moi mal acquis.

LISIDOR.

Quelque soit de mes ans aujourd'hui la foiblesse,
Elle n'altere rien de ma délicatesse.
Le trésor est à vous; je suis ferme en ce point.

GÉRONTE.

Je soutiens le contraire, et n'en démordrai point.
Il n'est aucun usage, en un mot, qui ne prouve
Qu'un trésor appartient à celui qui le trouve.

ARISTE.

Eh! messieurs, doucement. Qu'un trait si généreux
Ne vous aille pas rendre ennemis tous les deux.
Votre discussion est sans doute admirable;
Jamais trésor trouvé n'en causa de semblable:
C'est pour le posséder qu'on rendroit des combats,
Et vous vous débattez à qui ne l'aura pas!
Vous avez, il est vrai, de l'âge l'un et l'autre,
Et vous êtes d'un tems bien éloigné du nôtre.
Dans l'univers entier je défie, entre nous,
Que l'on puisse trouver deux hommes comme vous.
Il faut à cet argent trouver pourtant un maître,
Puisque nul de vous deux aujourd'hui ne veut l'être.
Pour vous mettre d'accord il seroit un moyen:
A des infortunés on peut donner ce bien,
Le répandre sur ceux qu'un triste sort outrage.

LISIDOR.

D'accord : on n'en sauroit faire un plus digne usage.

GÉRONTE.

Oui,monsieur,c'est penser comme un homme d'honneur:
Je souscris à cela du meilleur de mon cœur.

LISIDOR.

Et pour moi, j'y consens de même, je vous jure,
Monsieur; et s'il le faut, j'y joins ma signature.
Vous serez de ce bien mis en possession,
Et vous-même en ferez la distribution.

ARISTE.

Volontiers. Cependant il seroit nécessaire
De raisonner encore un peu sur cette affaire.
Vous reviendrez tantôt; nous la terminerons
Avec plus de loisir.

LISIDOR.

Monsieur, nous reviendrons.

SCENE X.

ARISTE.

L'emploi de ce trésor m'inquiete, m'agite;
Il faut y réfléchir, et cela le mérite.
En dispersant ce bien à tous les malheureux,
Par ma foi, ce sera peu de chose pour eux;
Ils n'auront pas chacun une obole peut-être;
Et c'est cent mille francs jetés par la fenêtre.

Cet argent répandu sur tant et tant de gens,
Loin de les enrichir, feroit mille indigens;
Et que toutes ces parts soient réduites en une,
D'un seul homme à l'instant elle fait la fortune,
Même sans se donner le moindre mouvement.
Cette réflexion me plaît infiniment,
Et coule dans mes sens... Mais quelle erreur extrême!
Que dis-je, malheureux! Ne suis-je plus le même?
Qui me fait tout-à-coup à ce point m'oublier?
C'est la maudite robe; elle fait son métier:
Ces inspirations ne me viennent que d'elle.
Allons, il faut s'armer d'une force nouvelle.
Laissons à ces vieillards le soin de partager
Ce trésor à tous ceux qu'ils voudront soulager.
Les trois quarts de ce bien, en m'en voyant le maître,
Dans le fond de mes mains demeureroient peut-être;
Qu'il soit donné par eux, ou que pour cet emploi
Ils cherchent quelques gens moins délicats que moi.

SCENE XI.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Bon! je vous trouve seul.

ARISTE.

Ah! ma chere Lisette,
Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

La veuve est inquiete;
Tout va bien.

ARISTE.

Que dis-tu?

LISETTE.

Qu'elle est de votre amour
Informée; et j'ai fait comme il faut votre cour.

ARISTE.

Après?

LISETTE.

J'ai su lui faire une peinture vive
De tout votre mérite; elle, fort attentive
A ce que je disois, baissoit la vue...

ARISTE.

Eh bien?

LISETTE.

Que vous êtes heureux!

ARISTE.

Et qu'a-t-elle dit?

LISETTE.

Rien.

ARISTE.

Rien?

LISETTE.

Pas le moindre mot.

ARISTE.

Et sur quelle apparence

Me crois-tu donc heureux, dis-moi?

LISETTE.

Sur son silence.

ARISTE.

Son silence?

LISETTE.

Oui, monsieur; dans cette occasion
Le silence devient une approbation.
Si l'aveu de vos feux avoit su lui déplaire,
Ne m'auroit-elle pas ordonné de me taire?
Croyez, si mes discours l'avoient mise en courroux,
Qu'elle m'eût dit d'abord, Lisette, taisez-vous;
Mais n'en ayant rien fait, par-là l'on doit comprendre
Que sur votre chapitre elle aimoit à m'entendre.

ARISTE.

Je n'ose me livrer à ce flatteur espoir.

LISETTE.

Si je m'y connois bien, vous devez en avoir.
Mais par vous-même il faut que votre ardeur éclate;
Je ne puis pas toujours être votre avocate :
On ne fait point l'amour par procuration.
Que ne la voyez-vous?

ARISTE.

C'est mon intention.
Mais si je te donnois avant tout une lettre
Pour elle?

LISETTE.

Volontiers, je saurai lui remettre;

Et cela ne pourra gâter rien.

ARISTE.

Nullement.
Je vais te la donner dans ce même moment.

LISETTE.

Mais n'allez pas, monsieur, dans votre rhétorique,
Mêler, sans y penser, des termes de pratique;
Je vous en avertis.

ARISTE.

Ton avis est plaisant.

LISETTE.

Que le style soit bref: nous voulons maintenant,
Abjurant de l'amour les anciennes écoles,
Beaucoup d'effets, monsieur, et très peu de paroles.

SCENE XII.

LISETTE.

Ma maîtresse tantôt l'observoit avec soin,
Et de ses jugemens étoit secret témoin.
Mais quoiqu'elle ait en lui reconnu du mérite,
A se déterminer son cœur encore hésite.
Je ne puis la blâmer; et l'on doit, selon moi,
Avant que de donner et son cœur et sa foi,
Connoître à fond celui pour lequel on soupire,
Et ne se pas fier à ce qu'on en peut dire.
Une telle prudence est rare parmi nous;

Et par l'extérieur nos cœurs se prennent tous.
On étale à nos yeux des graces singulieres;
Ce sera de l'esprit, ce seront des manieres;
On se rend; et l'on voit que ces dehors charmans
Etoient des imposteurs, lorsqu'il n'en est plus tems.

SCENE XIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur le procureur est-il ici, mignonne?

LISETTE, *à part.*

Voilà de plaisans airs que celle-là se donne!
(*haut.*)
Je ne suis pas d'ici. Mais, madame, je croi
Qu'il va bientôt venir.

LA BARONNE.

Ecoutez. Dites-moi,
Est-ce un homme entendu?

LISETTE.

Partout on le renomme
Pour être fort habile et pour être honnête homme.

LA BARONNE.

Honnête homme? Il n'est pas question de cela.
Je voudrois savoir si...

LISETTE.

Madame, le voilà.

SCENE XIV.

ARISTE, LISETTE, LA BARONNE.

ARISTE.

Tiens, Lisette, tu peux... Mais quelle est cette dame?

LISETTE.

Ma foi! c'est un plaisant caractere de femme;
Vous en rirez sans doute : elle veut vous parler.

SCENE XV.

ARISTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur, je ne veux point ici dissimuler.
J'ai, pour mon infortune, un homme insupportable,
Un mari dont l'aspect est pour moi détestable;
Je prétends m'en défaire, et je viens sans courroux
Du projet que j'ai fait raisonner avec vous.

ARISTE.

Quel sujet vous oblige à faire ainsi divorce,
A prendre un tel parti, lorsqu'on peut...

LA BARONNE.

Tout m'y force;
Mais il n'est pas besoin d'en dire les raisons.

J'en veux être défaite : en un mot, finissons.

ARISTE.

Madame, calmez-vous; vous êtes irritée...

LA BARONNE.

Comment? me croyez-vous une femme emportée?

ARISTE.

Non pas; mais le dépit quelquefois...

LA BARONNE.

Mon malheur
Est, si vous l'ignorez, d'avoir trop de douceur.
Tâtez mon pouls, tâtez; il vous sera facile
De savoir si je suis une femme tranquille.
Tâtez-donc.

ARISTE.

Madame, oui, j'en conviens avec vous;
Jamais tempérament même ne fut plus doux.
(*à part.*)
Oh! quelle femme!

LA BARONNE.

Allons, venons à notre affaire.

ARISTE.

Soit.

LA BARONNE.

J'ai donc pour époux un homme vif, colere,
Un homme bilieux, et toujours hors de soi,
Un homme si bouillant, si différent de moi,
Que je l'aurois jeté cent fois par la fenêtre,
N'étoit la bienséance.

ARISTE.

A ce qu'on peut connoître,
Vous en souhaiteriez la séparation ?

LA BARONNE.

Ah! vraiment, que j'ai bien une autre ambition!
Il faut le chicaner ; la moindre procédure
Va le faire crever à l'instant, j'en suis sûre.
Cherchons, sans différer, à lui faire un procès :
J'ai quatre cents louis que je vous tiens tout prêts.
Inventons quelque ruse ingénieuse, adroite :
Le plaider est, monsieur, tout ce que je souhaite.
Faisons quelques billets payables au porteur,
En imitant sa main ; ce seroit le meilleur :
Oui, monsieur, il le faut ; et la moindre saisie
Lui va dans le moment causer l'apoplexie.

ARISTE, *à part.*

Avec un tel esprit il faut dissimuler ;
Si je la contredis, elle va m'étrangler.
(*haut.*)
Je conçois tout l'effet que cela pourroit faire ;
Mais pour bien réussir, et pour vous satisfaire,
On pourroit vous trouver un autre expédient.

LA BARONNE.

Ne le proposez point s'il n'est plus violent,
Je vous en avertis.

ARISTE.

Un peu de patience :
Raisonnons doucement. En bonne conscience...

LA BARONNE.

Plaît-il? hem?

ARISTE.

Un moment. Dites-moi si l'on doit...

LA BARONNE.

Vous me feriez quitter à la fin mon sang-froid.
Comment donc si l'on doit? Il n'est pas nécessaire
De dire si l'on doit sur ce que je veux faire.

ARISTE.

Oh! je n'y puis tenir. Madame, dussiez-vous
Vous armer contre moi de tout votre courroux,
Me battre, me tuer, il faut que je vous dise
Que je ne puis en rien aider votre entreprise.
Ce n'est point pour plaider qu'ici l'on doit venir:
J'arrête les procès, loin de les soutenir.
Je suis pour que l'on vive en bonne intelligence,
Et ne fais jamais rien contre la conscience.

LA BARONNE.

Quoi! vous n'êtes donc pas procureur?

ARISTE.

Non, vraiment.

LA BARONNE, *avec fureur.*

Il falloit donc le dire.

ARISTE.

Ah! quel emportement!

LA BARONNE.

Je ne me serois pas vainement déclarée.
Jarni! si je n'étois modeste et tempérée...

Monsieur, de mon secret vous êtes seul instruit;
Si dans le monde un jour il fait le moindre bruit,
Si de ce que je viens à vous-même de dire
Le moindre mot éclate, ou seulement transpire,
Dans l'instant je reviens vous trouver en ce lieu;
Mais ce ne sera pas avec ce flegme. Adieu.

SCENE XVI.

ARISTE.

Quelle femme! quel flegme! ou plutôt quelle bile!
Ce n'est qu'avec transport qu'elle se dit tranquille.
Comment est-elle donc quand elle est en courroux?
Je n'en puis revenir. Si monsieur son époux
Est aussi furieux qu'elle en rend témoignage,
Par ma foi, ce doit être un fort joli ménage.
Mais quelqu'un vient encore ici.

SCENE XVII.

ARISTE, AGENOR, ISABELLE.

AGENOR.

Permettez-nous,
Monsieur, dans nos chagrins d'avoir recours à vous.

ARISTE.

En quoi puis-je aujourd'hui vous être favorable?
Parlez : vous me semblez un couple assez aimable.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? comment vous nomme-t-on?

ISABELLE.

Je me nomme Isabelle.

AGENOR.

Agenor est mon nom.

ISABELLE.

De Géronte, monsieur, je suis l'unique fille.

AGENOR.

Moi seul de Lisidor compose la famille.

ARISTE.

Géronte et Lisidor? Je ne sais si ces noms
Ne me sont point connus. Quoi qu'il en soit, venons
Au fait dont il s'agit. Quelles sont vos affaires?

AGENOR.

Il s'agit de parler pour tous deux à nos peres;
Et puisque vous croyez qu'ils sont connus de vous
Je me livre d'avance à l'espoir le plus doux.
L'amour depuis long-tems par l'ardeur la plus belle
A su lier mon cœur à celui d'Isabelle;
Dès nos plus jeunes ans, unis par l'amitié,
L'âge insensiblement l'augmenta de moitié;
Et l'amour, dont notre ame est sujette et captive,
L'a rendue aujourd'hui plus parfaite et plus vive.

ARISTE.

Et vous souhaiteriez sans doute qu'à son tour

L'hymen vînt achever l'ouvrage de l'amour?

AGENOR.

C'est ce que nos parens ne veulent point entendre.

ARISTE.

Et que vous disent-ils?

AGENOR.

Que nous pouvons attendre.
Mon pere à mon égard se montre scrupuleux;
Il dit qu'il faut, avant que former de tels nœuds,
Mûrement réfléchir, et que de l'hyménée
Le repentir suivoit bien souvent la journée;
Que ses liens alors produisoient les dégoûts;
Qu'ils paroissoient affreux autant qu'ils sembloient doux,
Et que ce qu'on croyoit à ses vœux si propice
Devenoit par la suite un éternel supplice.

ARISTE, *à Isabelle.*

Le vôtre en dit autant, à ce qu'on peut juger?

ISABELLE.

Il prétend qu'à l'hymen je ne dois point songer,
Et que je suis trop jeune.

ARISTE.

Et quel est donc votre âge?

ISABELLE.

Quinze ans.

ARISTE.

Et vous?

AGENOR.

Et moi, j'en ai deux davantage.

ARISTE.

Je ne les blâme point, je l'avoue; et je sens
Qu'ils pensent l'un et l'autre en hommes de bon sens.
Vos parens là-dessus agissent en vrais peres;
Et quand à votre hymen ils se montrent contraires,
Quand ils veulent encore attendre la saison
Qui fait nourrir l'esprit et mûrir la raison,
Ils travaillent pour vous, et font par-là connoître
Que vous êtes aimés autant qu'on le peut être.
Concevez leurs raisons. Iront-ils, dites moi,
Si jeunes, vous laisser sur votre bonne foi?
Et ne doivent-ils pas attendre en conscience
Que vous ayiez acquis certaine expérience,
Certain usage enfin dont l'âge nous instruit,
Et par qui tous les jours le monde se conduit?

AGENOR.

Sans l'avoir pratiqué du monde j'ai l'usage;
Et je sens que chez moi tout a devancé l'âge.
J'ignore à quoi l'on doit m'employer quelque jour,
Si je serai de guerre, ou de robe, ou de cour;
Mais si je dois remplir quelque poste honorable,
Je m'en sens, croyez-moi, dès aujourd'hui capable:
S'il faut être de guerre, eh quoi! ne sais-je pas
Le renom qu'on acquiert au milieu des combats?
Qu'on y doit de son sang soutenir la noblesse;
Que l'honneur s'y ternit par la moindre foiblesse;
Et que dans ce métier, soutenu du bonheur,
On s'avance bientôt avec de la valeur?

Si pour la robe on veut que je me détermine,
Je sais que l'on doit être (au moins je l'imagine)
Sage, judicieux, rempli d'intégrité,
Et sans cesse n'avoir pour but que l'équité.
S'il faut être à la cour; sans beaucoup de méthode,
Je suivrai comme un autre et l'usage et la mode :
Peu de sincérité, beaucoup d'airs empressés,
Rire toujours de rien, flatter les moins sensés,
Sur le masque des grands composer son visage;
Voilà, je crois, la cour: en faut-il davantage?

ARISTE.

Non; vous avez raison. J'admire en ce moment
Jusqu'où va votre esprit et votre jugement.
Je vois qu'à vos desirs il faudra se soumettre,
Et de votre parti, ma foi, vous m'allez mettre.

ISABELLE.

Pour moi, je suis encor bien jeune, je le sais;
Mais je pense, monsieur, et crois que c'est assez;
Et sans expérience et malgré mon peu d'âge,
Je conçois aisément à quoi l'hymen engage.
Faire de son époux tout son contentement,
Ne mettre qu'en lui seul tout son attachement,
Régler ses volontés sans cesse sur les siennes,
Ainsi qu'à ses plaisirs prendre part à ses peines,
Donner à ses enfans de l'éducation;
C'est, je crois, ce qu'exige une telle union.

ARISTE.

Ma foi, je me rétracte : il est incontestable
Que quand on pense ainsi l'on est très mariable.

SCENE XVIII.

ARISTE, GERONTE, LISIDOR, AGENOR, ISABELLE.

GÉRONTE.

Nous voilà de retour, monsieur; et sur l'espoir
Que vous...

ARISTE.

Je suis fort aise aussi de vous revoir.

GÉRONTE.

Que vois-je ici? ma fille!

ISABELLE.

O disgraee cruelle!

AGÉNOR.

Ah ciel! quelle rencontre!

LISIDOR.

Et mon fils avec elle?
Que veut dire ceci?

ARISTE.

Quoi! ce sont vos enfans?

LISIDOR.

Oui, monsieur, ce les sont.

ARISTE.

Ah! ah! ce que j'apprends
Vraiment me fait plaisir. Ils sont pleins de mérite,
De sagesse et d'esprit; je vous en félicite.
Vous saurez la raison qui vers moi les conduit.

Mais il faut, s'il vous plaît, avant d'en être instruit,
Que sur vos différens mon jugement éclate.
L'occurence m'anime, elle me plaît, me flatte.
J'aime que mes arrêts soient toujours prononcés
En présence de gens spirituels, sensés ;
Avec joie ils verront quel est le sacrifice
Que vous faites tous deux, et quelle est ma justice.

GÉRONTE.

Chacun de nous, monsieur, aujourd'hui s'est remis
A vos décisions ; nous y serons soumis.

LISIDOR.

Nous consentons à tout. Vous êtes équitable ;
Et ce que vous ferez ne peut qu'être louable.

ARISTE, *aux enfans.*

Pour vous, dont l'embarras se voit facilement,
Et qui cherchez en vain dans votre étonnement
Pourquoi chacun de vous ici rencontre un pere,
Vous serez par la suite éclaircis du mystere.
(*aux vieillards.*)
Demeurez en repos. Je vais donc vous juger,
Et du poids du trésor tous deux vous soulager.

LISIDOR.

Volontiers.

GÉRONTE.

Prononcez.

ARISTE.

Que dès cette journée
Soit, sans aucun appel, jointe par l'hyménée

La fille de Géronte au fils de Lisidor,
Et qu'aux jeunes époux soit donné le trésor.

AGÉNOR.

Ah ! ciel !

ISABELLE.

Qu'entends-je ?

ARISTE, *aux vieillards.*

Eh bien ! avez-vous à répondre
A cet arrêt ? mais non ; il vient de vous confondre,
Et vous fait trop sentir, témoins ces deux enfans,
A quel point vous étiez l'un et l'autre imprudens.
Vous ne répondez rien ? Ce que je viens de faire
Vous paroît-il injuste ?

GÉRONTE.

Ah! monsieur, au contraire :
Vous nous ouvrez les yeux par ces décisions,
Et nous faites bien voir l'erreur où nous étions.

LISIDOR.

En effet, je conçois à quel point nos scrupules
Nous avoient aveuglés.

ARISTE.

Ils étoient ridicules.

GÉRONTE.

Que l'ancienne amitié renaisse entre nous deux,
Et que cet hyménée en resserre les nœuds.

LISIDOR.

De tout mon cœur.

ARISTE, *aux enfans.*

Et vous, selon toute apparence,
Vous n'appellerez pas du jugement, je pense?

AGÉNOR.

Non, rien n'est comparable au bien que je reçois.
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?

ARISTE.

Je suis assez payé lorsque je rends service ;
Le plaisir d'obliger est mon droit de justice.
Laissez-moi seulement envier le bonheur
Dont vous allez jouir dans votre tendre ardeur.
Quelle félicité, quelle douceur extrême
Que celle de pouvoir posséder ce qu'on aime !
Votre contentement me cause ce transport :
J'aime aussi bien que vous, et n'ai pas même sort.

AGÉNOR.

Vous ne méritez point une telle disgrace.

ARISTE, *voyant la Veuve.*

Ah ! ciel !

SCENE XIX.

ARISTE, GERONTE, LA VEUVE, LISIDOR, AGÉNOR, ISABELLE, LISETTE.

LA VEUVE.

Si pour changer votre destin de face
Il ne faut que ma main, vous ne vous plaindrez plus;
Je vous la donne, Ariste.

LISETTE.

Avec cent mille écus.
Tout ce qu'eut le défunt vous l'aurez en partage;
Mais mieux que lui, je crois, vous en ferez usage.

ARISTE.

J'ai peine à revenir de mon étonnement,
Et ne puis m'exprimer dans mon ravissement.

AGÉNOR.

Puisque notre destin devient pareil au vôtre,
Il faut que votre hymen se fasse avec le nôtre :
N'y consentez-vous pas ?

GÉRONTE.

On ne peut mieux penser:
Et Lisidor et moi prétendons y danser.
A ma légèreté si la sienne est pareille
Nous pourrons figurer l'un et l'autre à merveille.

LISIDOR.

Vous croyez vous moquer, mais je n'y suis pas neuf;
Et j'ai fort bien dansé.

LISETTE.

Du tems de Charles Neuf.

ARISTE.

L'amour vient de remplir ma plus chere espérance,
Mais il mêle à mes feux beaucoup d'impatience:
Suivons sans différer ce qu'a dit Agénor;
Et hâtons un hymen dont mon cœur doute encor.

FIN DU PROCUREUR ARBITRE.

EXAMEN
DU PROCUREUR ARBITRE.

On étoit habitué au théâtre à ne considérer les procureurs que sous le point de vue le plus défavorable à leur état : les vieillards, sur-tout ceux qui s'opposoient aux passions de leurs enfans, y étoient présentés sous les traits les plus ridicules. Poisson, dans son début, essaya de déroger à l'ordre établi. Cette tentative, si elle étoit souvent renouvelée, détruiroit le comique du théâtre, qui ne peut jamais se concilier avec le genre admiratif; mais dans une petite piece elle pouvoit être heureuse, et réussir par l'attrait de la nouveauté :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Le Procureur peint par Poisson est un personnage dont il est probable qu'il a existé plus d'un modele. On en a vu qui, loin de chercher à ruiner leurs cliens par des frais considérables, s'attachoient à les concilier, pour leur éviter les dépenses et les desagrémens d'un procès. Si de tels personnages ne sont pas comiques, ils ne sont pas du moins hors de vraisemblance. Ariste, dans le Procureur Arbitre, montre beaucoup de douceur, d'esprit, et de prudence; il saisit parfaitement le ton qui convient à chacun des interlocuteurs qui lui

sont présentés ; son expérience, la connoissance qu'il a des hommes, lui fournissent les moyens de les persuader, et de leur faire suivre la marche indiquée par la raison. La générosité des deux vieillards est très bien peinte ; on y trouve cette franchise et ce noble désintéressement qui caractérisent des ames vraiment honnêtes ; ils ne mettent point d'étalage dans leur vertu ; on voit que leur conduite n'est dictée ni par l'orgueil ni par l'ostentation. Cette scene, très difficile à faire, est une des meilleures de Poisson. Les deux amans sont très bien indiqués ; dans une scene courte ils inspirent beaucoup d'intérêt ; leur naïveté, leur tendresse innocente, annoncent qu'ils seront heureux si leurs parens consentent à les unir.

Cette piece, tout épisodique, a plus de suite que n'en ont ordinairement les ouvrages de ce genre. L'auteur a lié très heureusement les rôles des deux vieillards à ceux des amans ; l'incertitude où l'on est de la maniere dont on disposera du trésor amene fort bien l'idée d'en faire leur dot, et leve les difficultés qui s'opposoient à leur union.

Le principal défaut de cet ouvrage consiste dans l'espece d'isolement de chaque scene, qui pourroit être changée de place sans que le spectateur s'en apperçût ; ce défaut est inévitable dans toutes les pieces épisodiques. Celle-ci est une des meilleures qui existent dans ce genre ; tous les rôles, excepté celui de la Baronne, sont naturels, dramatiques, et plaisent par leur variété.

FIN DE L'EXAMEN DU PROCUREUR ARBITRE.

L'IMPROMPTU
DE CAMPAGNE,
COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,
DE PH. POISSON,

Représentée pour la premiere fois
en 1733.

ACTEURS.

LE COMTE.
LA COMTESSE, femme du Comte.
ISABELLE, fille du Comte et de la Comtesse.
DAMIS, ami du Comte.
ÉRASTE, fils de Damis.
LISETTE, suivante.
LUCAS, jardinier.
FRONTIN, valet d'Éraste.
UN LAQUAIS.

La scene se passe à la campagne, dans le château du Comte.

L'IMPROMPTU
DE CAMPAGNE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

De ce nouveau venu tu n'as pas su le nom,
Les qualités, enfin quel il peut être?

LUCAS.

Non.
Je sais tant seulement qu'il fait de la dépense,
Qu'il a dans ses façons de la magnificence;
Et son valet-de-chambre est magnifique aussi,
Car il m'a bien donné pour boire, Dieu merci.
Moi! cela me surprend.

LISETTE.

Et pourquoi ta surprise?

LUCAS.

Vous ne comprenez pas sans que je vous le dise

Que selon la coutume un valet toujours prend?
Il donne, celui-ci ; c'est ce qui me surprend.
Tenez, ce valet-là mérite d'être maître.

LISETTE.

Mais tu t'es bien gardé de te faire connoître?

LUCAS.

Bon ! il ne m'a pas vu plutôt chez le fermier
Qu'il a su que j'étois d'ici le jardinier ;
Mais ça n'a rien gâté du tout à notre affaire.
J'ai bien joué mon rôle, et j'ai toujours su faire
Semblant de rien, afin qu'on ne pût soupçonner
Que je venois ici pour les examiner.

LISETTE.

Et que t'a dit le maître?

LUCAS.

Oh ! pour lui, dès l'aurore
S'est promené, dit-on, et se promene encore,
Et je ne l'ai pas vu; mais son valet, morgué!
Pour me faire jaser étoit bien intrigué.
Je voulois bien avoir aussi sa conférence ;
Tant y a qu'à la fin j'avons fait connoissance.
Puis, demandant bouteille, il m'a pris par le bras
Sur-le-champ, me disant: allons, pere Lucas,
Mettez-vous là, buvons ensemble, je vous prie.
Ma foi ! je n'ai point fait, moi, de cérémonie.
Enfin, après avoir bien jaboté, bien bu,
Car à ses questions j'ai toujours répondu
Tout autant que j'ai cru devoir y satisfaire...

LISETTE.

Quelles sont à-peu-près celles qu'il t'a su faire?

LUCAS.

D'abord c'est quel étoit de ce lieu le seigneur?
Sa famille, son bien, son esprit, son humeur?
S'il passeroit ici la saison tout entiere?
Je le questionnois de la même maniere;
Et tous les deux enfin nous étions acharnés
A qui se tireroit le plus les vers du nez:
Mais, malgré tous mes soins, je n'ai pas pu connoître
Ce qu'ils faisoient ici, ni quel étoit son maître.

LISETTE.

Avec tout ton esprit tu n'es qu'un animal;
Car c'étoit justement l'article principal.

LUCAS.

Peut-être que demain j'en saurai davantage.

LISETTE.

Crois-tu qu'ils vont rester toujours dans ce village?

LUCAS.

Dame, je ne sais pas quand ils doivent partir;
On ne m'en a rien dit; mais pour vous avertir
Je serons aux aguets. Dites-moi, je vous prie,
Aurez-vous comme hier tantôt la symphonie?
Moi, j'entendis cela tout entier du jardin:
Cela me fit plaisir; c'est un plaisant tocsin.

LISETTE.

Je ne sais dans ce jour ce que l'on se propose,
Si l'on fera musique, ou bien quelque autre chose:

29.

Ce que je puis savoir c'est que les plus beaux lieux
Où l'on est toujours seul sont beaucoup ennuyeux.

LUCAS.

Notre monsieur le Comte est d'une humeur bizarre,
Et voir du monde ici c'est une chose rare.
Quelle sévérité! tout tremble devant lui,
Jusqu'à madame même.

LISETTE.

Est-ce donc d'aujourd'hui
Que tu t'en apperçois?

LUCAS.

Bon!

LISETTE.

Ecoute: il me semble
Ouïr quelqu'un venir. Si c'étoit lui?

LUCAS.

J'en tremble,
Et je retourne vîte au jardin travailler.

LISETTE.

Ma maîtresse m'attend, et je cours l'habiller.

SCENE II.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Çà, parlons une fois en gens sensés et sages:

Ne mettrons-nous jamais fin à tous nos voyages?
Pour moi je suis bien las, je vous l'ai déja dit,
D'errer de ville en ville, et de même que fit
Un certain roi lombard avec le sieur Joconde;
Depuis assez long-tems nous parcourons le monde:
Quand pourrons-nous revoir la ville de Paris?

ÉRASTE.

Nous n'y rentrerons pas sitôt, je crois.

FRONTIN.

Tant pis,
Monsieur, tant pis.

ÉRASTE.

Comment prétends-tu que je fasse?
Il faut qu'avec mon pere on me remette en grace;
Et la chose est assez difficile.

FRONTIN.

D'accord,
Car avec lui je sais que vous eûtes grand tort.
Il vouloit de sa main vous donner une femme.

ÉRASTE.

Un autre objet alors avoit frappé mon ame.

FRONTIN.

Vos refus contre vous le firent s'emporter.

ÉRASTE.

Au penchant de mon cœur pouvois-je résister?

FRONTIN.

Ensuite, d'un ton fier, agité, l'ame émue,
Il vous dit de ne plus vous montrer à sa vue.

ÉRASTE.

J'ai fait voir l'action d'un fils obéissant,
Et me suis éloigné dans le même moment.

FRONTIN.

Oui; mais vous éloignant avec obéissance,
Vous avez diablement écorné sa finance,
De son or enlevé, qu'il gardoit avec soin,
Qu'aura-t-il pu penser?

ÉRASTE.

Que j'en avois besoin.

FRONTIN.

Fort bien.

ÉRASTE.

C'est, pour aider à notre nécessaire,
Une espece d'emprunt que j'ai fait à mon pere.

FRONTIN.

La peste, quel emprunt! Monsieur, il me paroît
Que mon dos pourroit bien en payer l'intérêt.

ÉRASTE.

Laissons tous ces discours. As-tu de ce village
Su quel est le seigneur?

FRONTIN.

Oui: c'est un homme d'âge,
Un guerrier retiré qui vit paisiblement,
Et fait de ce séjour tout son amusement.
Il voit fort peu de monde. Une femme, une fille,
A ce que l'on m'a dit, composent sa famille.
Mais que prétendez-vous? quel est votre dessein?

ÉRASTE.

Je vais te l'expliquer. Cette fille, Frontin,
Est, je n'en doute point, la même que j'ai vue
Lorsque je vins hier près de cette avenue.
Je la suivis long-tems jusqu'en ces mêmes lieux.
Nulle beauté jamais ne plut tant à mes yeux;
Et je puis t'assurer, quand mes regards parlerent,
Que les siens et les miens souvent se rencontrerent.
Ensuite, s'éloignant de ce lieu tout-à-fait,
Dans ce même château je la vis qui rentroit.
Hélas! un peu trop tôt elle sut disparoître,
Et j'ai de grands desirs, Frontin, de la connoître.

FRONTIN.

Je n'en suis point surpris; à vous voir enflammé
Pour quelque objet nouveau je suis accoutumé.
Depuis quatre ou cinq mois que vous faites le prince,
Et courez à grands frais de province en province,
Il faut que vous ayiez rendu de tendres soins,
Sans trop exagérer, à cent belles au moins.
Pour celle-ci, monsieur, quittez votre espérance;
De la voir de plus près il est peu d'apparence.
Le pere, je le sais, est rempli de fierté,
Délicat sur l'honneur, ombrageux, emporté:
Ayez de la prudence en cette conjoncture,
Et n'allez point chercher quelque triste aventure.

ÉRASTE.

Le poltron! Qu'avons-nous à craindre en ce château?

FRONTIN.

Les fossés, m'a-t-on dit, ont quatre piques d'eau :
Je ne puis sans effroi considérer la chûte,
Quand je songe qu'on peut y faire la culbute.

ÉRASTE.

Mais tu n'as rien appris de plus particulier?

FRONTIN.

Non. Tout ce qu'au surplus on m'a su détailler
C'est que ce vieux seigneur est assez idolâtre
De musique, de vers, de pieces de théâtre;
Qu'il a beaucoup de goût pour les anciens auteurs;
Qu'il s'entretient souvent de spectacles, d'acteurs;
Et qu'entre la famille il n'est point de semaine
Où l'on ne représente au château quelque scene.

ÉRASTE.

A ce que tu dis là je fais réflexion.

FRONTIN.

Voici quelque nouvelle imagination.

ÉRASTE.

Le seigneur de ces lieux aime la comédie?
L'entreprise, il est vrai, seroit assez hardie.

FRONTIN.

Oui, sans doute, elle l'est.

ÉRASTE.

Frontin, ne crains plus rien:
De m'introduire ici je sais le vrai moyen.

Un cœur peut tout tenter quand l'amour l'accompagne.
Devenons aujourd'hui comédiens de campagne;
L'occasion nous rit : ne t'inquiete plus ;
Nous pouvons sous ce titre être au château reçus.

FRONTIN.

Il faut vous obéir, et vous êtes mon maître;
Mais si quelqu'un alors vient à vous reconnoître,
Prévoyez l'embarras où cela nous mettra.

ÉRASTE.

Je ne suis point atteint de cette crainte-là.
C'est toi qui m'embarrasse.

FRONTIN.

Eh! pourquoi, je vous prie?

ÉRASTE.

C'est, je te l'avouerai, que pour la comédie
Il te faut le talent qui te manque, entre nous.

FRONTIN.

Parbleu! je la jouerai tout aussi bien que vous.

ERASTE.

Ah! te voilà piqué! j'en tire un bon augure:
Ce trait d'ambition me charme, je te jure.
Nous allons donc montrer tout ce que nous valons,
Et dans notre début, va, nous réussirons.
Songeons dès à présent aux noms qu'il nous faut prendre:
Tu seras Ragotin; moi, je serai Léandre.

FRONTIN.

Ma foi! je ne veux point du nom de Ragotin.

Je suis votre valet, je m'appelle Frontin.

ERASTE.

Sois ce que tu voudras : pour moi, Frontin, j'espere
Avec quelque succès remplir mon caractere.

FRONTIN.

Vous allez tout de bon faire le comédien?

ERASTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Mais, monsieur, cela n'est pas trop bien.
Un noble comme vous jouer la comédie!

ERASTE.

Crois-tu que la noblesse en puisse être affoiblie?
Va, va, la comédie est, dans tous les états,
Une profession qui ne déroge pas.

FRONTIN.

Je suis de votre avis.

ERASTE.

La comédie est belle,
Et je ne trouve rien de condamnable en elle;
Elle est du ridicule un si parfait miroir,
Qu'on peut devenir sage à force de s'y voir.
Elle forme les mœurs, et donne à la jeunesse
L'ornement de l'esprit, le goût, la politesse.
Tel même qui la fait avec habileté,
Peut, quoi qu'on puisse dire, en tirer vanité.
La comédie enfin, par d'heureux artifices,
Fait aimer les vertus et détester les vices;

Dans les ames excite un noble sentiment,
Corrige les défauts, instruit en amusant;
En morale agréable en mille endroits abonde;
Et, pour dire le vrai, c'est l'école du monde.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, monsieur, je dirai franchement
Que vous devriez bien l'aller voir plus souvent.

ERASTE.

Ah! ah! vous plaisantez! Mais il nous faut sur l'heure,
Pour nous bien travestir, gagner notre demeure.
De mon projet, Frontin, j'ose tout espérer.
J'entends venir quelqu'un, gardons de nous montrer.

SCENE III.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

De notre jardinier j'ai su qu'en ce village
Le jeune homme d'hier a mis son équipage;
Mais il n'a pu savoir ni son rang ni son nom,
Et l'on ne sait s'il est ou marquis ou baron.
Parlons à cœur ouvert: dites-moi d'où peut naître
Ce desir empressé de vouloir le connoître?
Sans doute il vous a plu? dites la vérité.

ISABELLE.

Moi! non, c'est simplement par curiosité.

LISETTE.

La curiosité, sans vouloir vous déplaire,
Est souvent de l'amour la compagne ordinaire.

ISABELLE.

Ne parle pas si haut, je craindrois qu'en ce jour...

LISETTE.

Vouloir qu'on parle bas! bon! symptômes d'amour.
Pour moi, je l'avouerai, je ne saurois comprendre
Comment en moins de rien notre cœur devient tendre;
Je ne puis concevoir comment un seul regard,
Jeté sans nul dessein, et conduit par hasard,
Puisse porter au cœur... par certaine étincelle...
Vous rendriez cela bien mieux, mademoiselle.

ISABELLE.

Lisette, en vérité, tu te mets dans l'esprit
Des choses qui me font un sensible dépit.
Que tu me connois mal de soupçonner mon ame
D'être en si peu de tems susceptible de flamme!
J'ai vu cet inconnu, par hasard, un moment,
Et je puis t'assurer qu'il m'est indifférent;
Et, pour te découvrir mon ame tout entiere,
Tu me feras plaisir de changer de matiere;
Je t'en avertis.

LISETTE, *à part.*

Oui! l'on dissimule ici!
Pour être à deux de jeu dissimulons aussi.
(*à Isabelle.*)
Ah! puisque vous prenez la chose de la sorte,

Sur ce chapitre-là j'aurai la langue morte.
J'étois fort étonnée, à ne vous rien cacher,
Qu'un inconnu sitôt eût pu vous attacher;
Et, s'il faut avec vous parler en conscience,
Le jeune homme après tout n'a pas grande apparence.
Peut-être est-ce la faute aussi de ses habits.

ISABELLE.

Point du tout, il étoit assez proprement mis.

LISETTE.

Mais il a l'air commun, l'air d'un homme ordinaire.

ISABELLE.

Tu t'es trompée; il a l'air très noble au contraire.

LISETTE.

J'ai cependant bien vu sa figure au grand jour:
Il est voûté, je crois.

ISABELLE.

Que dis-tu? Fait au tour.

LISETTE, *à part.*

(*haut.*)

Fort bien. Je ne suis pas contre lui prévenue;
Mais je le vis sur vous tenir long-tems la vue:
Ses yeux ne disent rien du tout.

ISABELLE.

Ah! quelle erreur!
Il les a vifs, perçans; ils vont jusques au cœur.

LISETTE.

Ah! vous l'avouez donc! Ma foi! j'en suis fort aise,
Enfin ce cavalier n'a rien qui ne vous plaise.

ISABELLE.

Lisette...

LISETTE.

Vous l'aimez ?

ISABELLE.

Eh! non, Lisette, non;
Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Ne changez point de ton,
Et m'ouvrez, croyez-moi, votre cœur sans scrupule.
Je n'ai pas sur l'amour une humeur ridicule,
Et ne suis point de ceux que l'on voit s'aheurter
A blâmer un penchant que l'on ne peut domter.
Sur ce jeune inconnu parlons donc sans mystere:
Vous lui plaisez, je crois, comme il a su vous plaire.

ISABELLE.

Eh bien! je t'avouerai, s'il faut t'ouvrir mon cœur,
Qu'un sentiment secret me parle en sa faveur.

LISETTE.

Et voilà justement comme l'amour commence.
Allons, il ne faut plus que faire connoissance.

ISABELLE.

Tu vas un peu bien vîte.

LISETTE.

Il est vrai que souvent
L'apparence est trompeuse: allons plus doucement;
Car enfin, n'en déplaise à sa belle figure,
Il pourroit fort bien être un chercheur d'aventure.

ISABELLE.

Non, Lisette; je crois qu'il n'a pas l'air trompeur.

LISETTE.

Tenez, je le voudrois pour vous de tout mon cœur:
Mais votre ame se livre à trop d'espoir peut-être;
Car si de son côté, lui, voulant vous connoître,
Va, plein de confiance, entrer dans ce château,
Vous savez comme moi qu'un visage nouveau
Déplaît extrêmement à monsieur votre pere;
Et qu'il est là-dessus d'une humeur si sévere
Que celui-ci sans doute, en voyant son air noir,
Ne sera pas beaucoup tenté de le revoir.

ISABELLE.

C'est tout ce que je crains.

LISETTE.

Votre pere m'irrite:
Il est sans contredit un homme de mérite,
Considéré partout et plein de probité;
Mais j'ai peine à m'y faire encore, en vérité.
Avec ses gros sourcils, dont l'ombrage l'offusque,
Son maintien imposant, et sa parole brusque,
Il me surprend toujours : il vous dit tout crument,
Ne dissimule rien, et parle franchement;
Mais d'un ton si bourru, si plein de véhémence,
Que quand il dit bon jour on croiroit qu'il offense.
En nulle occasion il n'a l'air radouci.
Qu'on fasse jeu, concert, ou comédie ici,

(Ce sont, vous le savez, les seuls plaisirs qu'il aime)
Il ne sourit jamais, et c'est toujours le même.
Pour votre chere mere, elle est tout l'opposé,
Douce, honnête, polie, et d'un commerce aisé;
Mais elle fait la jeune, et, ne vous en déplaise,
De vous voir grande fille elle n'est pas trop aise.
Mais à propos, je sais qu'on songe à vous pourvoir.

ISABELLE.

Sur quoi dis-tu cela?

LISETTE.

Sur ce qu'hier au soir,
Après qu'on eut soupé, j'entendis votre mere
Parler de mariage au Comte votre pere;
Ils ne me voyoient point; et je crois, par ma foi,
Qu'on veut vous marier, mademoiselle.

ISABELLE.

Moi?

LISETTE.

Et qui voulez-vous donc ici que l'on marie?
Dites, seroit-ce moi? J'en ferois la folie.

SCENE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE, *à la Comtesse dans la coulisse.*
Approchons, croyez-moi, de ce feuillage épais;

Pour éviter le chaud, c'est l'endroit le plus frais.

LISETTE.

J'entends, je pense, ici la voix de votre pere;
Je ne me trompe point, suivi de votre mere.

ISABELLE.

Lisette, évitons-les; prenons l'air autre part.

LISETTE.

Oui; vous avez raison; voyons si le hasard
Feroit venir celui pour qui l'on s'intéresse...
Mais sortons; les voici.

(*elles s'en vont.*)

SCENE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Savez-vous bien, Comtesse,
Que le concert d'hier me plut extrêmement?

LA COMTESSE.

Il me plut fort aussi.

LE COMTE.

Je le trouvai charmant,
Et pris fort grand plaisir, madame, à vous entendre.
J'ai de tout tems été pour la musique tendre;
Et lorsque vous chantiez, certain je ne sais quoi
S'emparoit de mon cœur.

LA COMTESSE.

Et moi donc, Comte, et moi,

Je me suis cru revoir dans ma tendre jeunesse,
A quatorze ou quinze ans.

LE COMTE.

Moi de même, Comtesse.
Après tout, vous et moi ne sommes pas si vieux.

LA COMTESSE.

De plus jeunes que nous ne se portent pas mieux.

LE COMTE.

Quand on devient âgé, c'est l'ordinaire usage
De vouloir se cacher la moitié de son âge;
Je n'ai point le défaut que l'on a là-dessus.

LA COMTESSE.

Ah! je suis comme vous, et ne l'ai pas non plus.

LE COMTE.

Par ma foi! je vous vois même air, même visage,
Que vous aviez du tems de notre mariage.

LA COMTESSE.

Que ces tems-là soient près, ou qu'ils soient éloignés,
Vous êtes à mes yeux tout comme vous étiez.

LE COMTE.

Mais comme vous chantiez! Quelle voix neuve et belle!
Quel étoit votre maître? Ah! c'étoit Beaumavielle.

LA COMTESSE.

Comte, vous vous trompez.

LE COMTE.

Vous m'avez dit souvent
Que ce fut votre maître à chanter.

LA COMTESSE.

Nullement.

J'ai pu vous avoir dit qu'il montroit à ma mere :
Ma mémoire est fort bonne, et ne me manque guere.

LE COMTE.

La mienne est bonne aussi ; je me souviens du jour
Que je vous déclarai tendrement mon amour
Pour la premiere fois.

LA COMTESSE.

Ah ! j'étois dans l'enfance.

LE COMTE.

Non, non.

LA COMTESSE.

Vous aviez, vous, beaucoup d'expérience.

LE COMTE.

Mais je vous épousai, le fait est bien certain,
Quinze ou seize ans après le passage du Rhin ;
Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Comte, laissons là l'âge.

LE COMTE.

Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Parlons du mariage
Qu'avec ce vieux ami vous avez résolu :
Dites, qu'en sera-t-il ?

LE COMTE.

Je crois qu'il est rompu.
Et vous aviez...

LA COMTESSE.

J'en suis chagrine pour ma fille;
Car c'étoit de grands biens jetés dans la famille.
Quelle raison a-t-il?

LE COMTE.

Nous pourrons le savoir
Dans ce jour: il m'écrit qu'il arrive ce soir,
Et qu'il m'entretiendra de quelque circonstance
Qui le fâche très fort touchant cette alliance.

LA COMTESSE.

Son fils, à ce qu'on dit, est aimable, bien fait.

LE COMTE.

C'est de cette façon qu'on m'a fait son portrait.
Et lorsque cet ami, que j'aime avec tendresse,
(Car je l'ai fort connu dans ma tendre jeunesse;
L'un l'autre nous étions même des plus unis;
Et si nous n'avons pu nous rejoindre depuis,
C'est que chacun a fait différemment la guerre:
Quand je servois sur mer, il servoit, lui, sur terre).
Madame, si bien donc que quand je le revis,
Il me dit qu'il n'avoit uniquement qu'un fils;
Moi, je lui répondis que j'avois une fille,
Que par-là nous pourrions unir chaque famille.
L'hymen fut entre nous de la sorte arrêté:
Il me dit que son fils nous seroit présenté.
Cinq mois se sont passés; je partis pour ma terre
Sans entendre parler ni du fils ni du pere,
Et je reçus hier la lettre en question.

LA COMTESSE.

Comte, cela mérite un peu d'attention;
Il ne faut pas donner votre fille Isabelle
Sans savoir si l'époux peut être digne d'elle.
Cette fille, monsieur, mérite un sort heureux;
Elle est sage, bien née.

LE COMTE.

Elle tient de nous deux.

LA COMTESSE.

Certainement, monsieur, il faut bien qu'elle en tienne.

LE COMTE.

Il est peu de beautés, ma foi! comme la sienne:
Elle a fort de mon air, je le dis franchement.

LA COMTESSE.

Eh! cela pourroit-il, cher Comte, être autrement?
Vous fûtes de tout tems seul objet de ma flamme;
Je n'ai connu que vous.

LE COMTE.

Je le sais bien, madame.

LA COMTESSE.

Et jamais ma vertu n'a fait aucun écart.

LE COMTE.

C'est ce qui m'a toujours surpris de votre part:
Car les femmes parfois...

LA COMTESSE.

Comte, qu'allez-vous dire?

LE COMTE.

Qu'une femme fidele est digne qu'on l'admire.
Je vous admire aussi.

LA COMTESSE.

Je le mérite un peu.

LE COMTE.

Corbleu! je parierois, cette main dans le feu,
Que mon honneur par vous n'a reçu nulle honte.

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler avec vos sermens!... Comte,
Voici ma fille.

SCENE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Eh bien! que ferons-nous ce soir?
Quel divertissement pourrions-nous bien avoir?
Nous eûmes tout le jour hier de la musique;
Je l'ai dit à madame, elle étoit magnifique:
Mais, comme il faut un peu varier son plaisir,
Que ferons-nous? voyons.

ISABELLE.

C'est à vous de choisir.

LE COMTE.

A vous bien divertir toujours je m'étudie.
Il nous faudroit jouer toute une tragédie.

LISETTE.

Toute une tragédie est bien longue, ma foi!

LE COMTE.

Elle ne sauroit l'être encore assez pour moi.

Pour ne plus s'asservir à la regle commune,
Je voudrois qu'on en fît en six actes quelqu'une.

LISETTE.

Ce seroit hasarder beaucoup, assurément:
Tel qui n'en fait que cinq, en fait trop bien souvent.

SCENE VII.

ERASTE, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, FRONTIN, LISETTE.

LE COMTE.

Que veulent ces gens-ci?

ISABELLE.

Qu'apperçois-je, Lisette?

ÉRASTE.

Notre entrée en ces lieux est peut-être indiscrete;
Mais ce ne seroit pas remplir notre devoir,
Si nous manquions, monsieur, à l'honneur de vous voir.

LE COMTE.

De tant de complimens, monsieur, je vous dispense.

LISETTE, *à part.*

L'accueil du pere est froid; adieu la connoissance.

LE COMTE.

Mais, monsieur, sachons donc qui vous êtes enfin.

ÉRASTE.

Il faut vous satisfaire, et c'est bien mon dessein.
Nous allons à Paris, et venons d'Allemagne:

Nous sommes, en un mot, comédiens de campagne.

ISABELLE, *bas.*

Lisette!...

LE COMTE.

Comédiens, dites-vous?

FRONTIN.

Oui, vraiment.

LISETTE, *à part.*

Je crois qu'il entre ici quelque déguisement.

LE COMTE.

Parbleu! je suis charmé d'une telle aventure.
Je suis grand amateur de pieces, je vous jure;
Et puisque vous voilà, vous nous divertirez.

ÉRASTE.

Nous ferons là-dessus tout ce que vous voudrez.

FRONTIN.

Tout ce qui dépendra de notre ministere
Vous est offert.

LE COMTE.

Quel est, vous, votre caractere?

ÉRASTE.

D'ordinaire ce sont les amans que je fais.

LE COMTE.

Et vous, monsieur?

FRONTIN.

Et moi, je suis pour les valets.

LE COMTE.

Je suis ravi qu'ici le hasard vous adresse.

Nous aurons du plaisir ; qu'en dites-vous, Comtesse?

LA COMTESSE.

Moi, j'en prendrai beaucoup, et je le dis sans fard.

LISETTE.

Nous espérons aussi d'en prendre notre part.

LE COMTE.

Nous jouons quelquefois ici la comédie;
Nous nous entretenions même de tragédie,
Quand vous êtes venus.

FRONTIN.

Nous sommes trop heureux
Que le sort... le hasard... et que selon nos vœux...

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Tu veux toujours parler; ne songe qu'à te taire,
Et qu'à jouer le rôle ici que tu dois faire.

LE COMTE.

Que pourriez-vous jouer?

FRONTIN, *bas, à Eraste.*

Mais si je ne dis mot,
On va croire, monsieur, que je ne suis qu'un sot.

ÉRASTE.

(bas, à Frontin.) (au Comte.)
Au contraire... S'il faut vous jouer du tragique,
Je...

LE COMTE.

Comme vous voudrez, sérieux ou comique.
Je me souviens d'avoir vu jouer autrefois
Le Crispin Médecin aux Comédiens François;

Il n'est point pour bien rire une piece pareille:
Quel en est donc l'auteur?

ÉRASTE.

Elle est de...

FRONTIN.

De Corneille.

LE COMTE.

Comment! que dites-vous? Vous vous moquez, je croi.

ÉRASTE.

(*bas.*) (*haut.*) (*bas.*)
Ah! le bourreau!... Monsieur... Eh! malheureux, tais-toi.
(*haut.*)
C'est qu'il veut plaisanter. En fait de comédie,
Le talent de monsieur est la bouffonnerie;
Et le style comique est si fort de son goût,
Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner partout.
Pour ne pas vous donner de scenes rebattues,
(Car les pieces, je crois, vous sont toutes connues)
Nous allons vous jouer seulement un morceau,
Entre monsieur et moi, qui paroîtra nouveau.

LE COMTE.

Volontiers. Ecoutons.

ÉRASTE.

Ce n'est pas du tragique;
Mais l'ouvrage est traité d'un goût tragi-comique.

LE COMTE.

Comment l'appelez-vous?

ÉRASTE.

C'est l'Amant Déguisé.

LISETTE.

Ce titre promet fort.

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Ton rôle est fort aisé:

Tu le sais dès tantôt.

FRONTIN, *bas, à Eraste.*

Soyez en assurance.

LISETTE.

A l'Amant Déguisé, çà, prêtons du silence.

ÉRASTE, *allant au fond du théâtre, et revenant avec Frontin.*

Ah! Moron, c'en est fait; tu me vois amoureux.

FRONTIN.

Peut-on savoir l'objet qui captive vos vœux?

ÉRASTE.

Hélas! c'est un objet tout charmant, tout aimable,
Qui ne sait pas encor le tourment qui m'accable.

FRONTIN.

Avec elle, seigneur, ayez un entretien.

ÉRASTE.

Eh! comment puis-je, hélas! en trouver le moyen?
Elle est dans son palais sans cesse retirée;
Jamais aucun mortel n'y peut avoir entrée.
C'est dans le doux espoir de la voir un moment
Que je me sers ici de ce déguisement.

Je voudrois l'assurer de ma tendresse extrême,
Lui dire qui je suis, lui prouver que je l'aime;
Mais je n'ose compter sur un si doux destin.
Voudra-t-elle accepter et mon cœur et ma main?
Voudra-t-elle, au milieu de ce qui l'environne,
Répondre à l'espérance où mon cœur s'abandonne?
Crois-tu qu'elle m'entende, et que dans mon ardeur...

FRONTIN.

Il faudroit qu'elle fût des plus sourdes, seigneur;
Ou, si vos soins enfin (croyez-en ma parole)
Ne sauroient la toucher... il faut qu'elle soit folle.

ÉRASTE.

Ah! respecte, Moron, cet objet plein d'appas.

FRONTIN.

Je le respecte aussi, seigneur, n'en doutez pas:
Et, bien loin d'insulter au trait qu'amour vous lance,
Souffrez que je réponde à votre confidence.
Je vais bien vous surprendre. Apprenez en ce jour
Que je sens comme vous le pouvoir de l'amour;
Comme vous je voudrois que celle qui m'enflamme
Pût savoir à quel point elle enchante mon ame.
A la princesse enfin vous donnez votre cœur,
Et moi je suis épris... de sa fille d'honneur.
Mais dans ces lieux enfin que prétendez-vous faire?

ÉRASTE.

Attendre si le sort, à mes vœux moins contraire,
Pourra me procurer les fortunés instans

Où je puisse en secret...

FRONTIN.

Seigneur, je vous entends.
Et, si vous m'entendez, je commence à comprendre
(*bas.*)
Que tel qui nous entend pourroit trop nous entendre.
(*haut.*)
Finissons l'entretien, cessons; et dans ce jour,
Pour ne rien hasarder, laissons agir l'Amour.

LE COMTE.

Fort bien! messieurs, fort bien!

LISETTE.

La scene a su me plaire.

FRONTIN.

C'est un petit essai de notre savoir-faire.

LE COMTE.

Vous avez du mérite; et je jure, ma foi!
Que vous serez reçus dans la troupe du roi.
(*à la Comtesse.*)
Qu'en dites-vous? parlez.

LA COMTESSE.

Monsieur a la voix tendre,
Et prononce à merveille.

ISABELLE.

Il se fait bien entendre.

LA COMTESSE.

Il faut que ces messieurs soient quelques jours ici:

Comte, qu'en pensez vous?

LE COMTE.

Je le veux bien aussi.

LISETTE.

Pendant ce tems, monsieur peut à mademoiselle
Apprendre à bien jouer quelque scene nouvelle.

ÉRASTE.

Je m'en ferai toujours un sensible plaisir.

LE COMTE.

Songez donc pour ce soir, messieurs, à nous choisir
Quelque morceau brillant, de goût, de caractere.
Un ami dans ce jour doit venir à ma terre;
De cet amusement nous le régalerons.

ÉRASTE.

Nous ferons pour cela tout ce que nous pourrons.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, ÉRASTE, ISABELLE, FRONTIN, LISETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, dans votre cour il entre un équipage
A six chevaux, avec....

LE COMTE.

C'est notre ami, je gage:
Allons le recevoir.

(*Le Comte et la Comtesse sortent.*)

SCENE IX.

ÉRASTE, ISABELLE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Nous, restons, croyez-moi.

ISABELLE.

Si mon pere revient?

LISETTE.

N'ayez aucun effroi.

ÉRASTE.

Je ne sais pas comment vous prendrez une ruse
Où vous seule avez part; vous êtes mon excuse.
L'amour m'a suggéré ce trait ingénieux,
Pour me pouvoir sans risque offrir à vos beaux yeux,
Et vous offrir un cœur qui fait son bien suprême
D'être à vous à jamais.

FRONTIN, *à Lisette.*

Et moi, j'en dis de même.

ISABELLE.

Lisette, je ne sais où j'en suis.

LISETTE.

Les rusés!

FRONTIN.

Nous sommes, il est vrai, deux amans déguisés.

ISABELLE.

Je ne sais point, monsieur, répondre à ce langage:

De ces sortes d'aveux j'ignore encor l'usage;
Et vous me permettrez ici de n'écouter
Que ce que le devoir à mon cœur doit dicter.

ÉRASTE.

Ah! charmante Isabelle!

LISETTE.

Il n'est pas nécessaire
D'en dire davantage, et j'entends votre affaire.
Avant de se livrer à trop de sentimens,
Il faut un peu voir clair et connoître ses gens.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? Si j'en crois l'apparence...

ÉRASTE.

Mon vrai nom est Eraste, et je suis de naissance.

FRONTIN.

De plus, riche héritier; oh! c'est un fait certain.
Moi, je suis son valet, et m'appelle Frontin.

ÉRASTE.

Je serai riche un jour; mais les biens que j'espere
Ne sont rien si je n'ai le bonheur de vous plaire.

FRONTIN.

Riche, sans contredit, de plus d'un million.
Nous avions de ce bien pris un échantillon;
Mais nous ne l'avons plus: cela s'use si vîte!
Nous prenons le parti de retourner au gîte.

LISETTE.

Vous aviez donc quitté le séjour paternel?

FRONTIN.

Oui; mais pour un sujet simple et tout naturel:

Son cher pere Damis, un peu vif et sévere...

LISETTE.

Que dites-vous, Damis? Quoi! ce seroit son pere?

FRONTIN.

Eh! vraiment oui, c'est lui. Le connoissez-vous?

LISETTE.

Non;
Mais il me semble avoir ouï nommer ce nom
Au Comte.

ISABELLE.

Je ne sais.

FRONTIN.

C'est un vieux militaire,
Et qui s'est même acquis du renom dans la guerre.

LISETTE.

Justement le voilà: c'est ce même Damis
Connu du Comte; il est de ses anciens amis.

ÉRASTE.

Seroit-il bien possible? Ah! pardonnez, madame,
Ce mouvement de joie où s'emporte mon ame.
Tout semble ici donner quelque espoir à mon feu:
Mais puis-je m'y livrer si je n'ai votre aveu?

ISABELLE.

J'ai beaucoup de penchant à vous croire sincere;
Mais mon aveu n'est rien sans celui de mon pere;
Eraste, si de lui vous pouvez m'obtenir,
Isabelle aussitôt ne saura qu'obéir.

SCENE X.

ERASTE, ISABELLE, LUCAS, FRONTIN, LISETTE.

LUCAS.

Je vous cherche partout.

LISETTE.

Et que veux-tu nous dire?

LUCAS.

Une nouvelle, allez, qui vous fera bien rire :
Mais aussi faudra-t-il me récompenser bien,
Car sans cela, tenez, je ne vous dirai rien.

LISETTE.

Dépêche, nous verrons. Que viens-tu nous apprendre?

LUCAS.

Bellement!

ISABELLE.

Parle donc.

LUCAS.

C'est que je viens d'entendre
La conversation du Comte avec celui
Qui, pour le venir voir, nous arrive aujourd'hui.
Dame! il faut que ce soit quelqu'un de conséquence.

LISETTE.

Après?

LUCAS.

Ils ont parlé de vous et d'alliance;
Et j'ai fort bien compris, les entendant jaser,
Que ce grand monsieur-là vient pour vous épouser.

ISABELLE.

O ciel!

ERASTE.

Ah! quel revers! O fortune cruelle!

FRONTIN.

A quel prix as-tu mis cette belle nouvelle?

LUCAS.

Je vois qu'elle vous a tous rendus soucieux.
Mais je ne savois pas...

LISETTE.

Va-t'en, tu feras mieux:
Nous n'avons point affaire ici de ta présence,
Messager de malheur.

LUCAS.

La belle récompense!
(*il s'en va.*)

SCENE XI.

ERASTE, ISABELLE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Nous en parlions tantôt de ce projet formé;
Et voilà mon soupçon tout-à-fait confirmé.

ERASTE.

Cet hymen est pour moi, madame, un coup de foudre.

ISABELLE.

Aux volontés d'un pere il faut bien se résoudre.
Puis-je faire autrement?

ERASTE.

Quelle fatalité!
Mon cœur s'applaudissoit de sa félicité,
Un favorable espoir s'en rendoit déja maître;
Et dans le même instant je le vois disparoître.

ISABELLE.

Je vois que vous m'aimez, et je plains votre sort;
Mais, Eraste, il faut bien sur soi faire un effort.

ERASTE, *se jetant aux pieds d'Isabelle, et lui prenant la main.*

Eh! le puis-je, Isabelle, après vous avoir vue?
Je mourrai de douleur.

ISABELLE.

Que mon ame est émue!
Retirez-vous, Eraste... et si nous étions vus...

SCENE XII.

LE COMTE, *au fond du théâtre*, ERASTE, ISABELLE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE, *bas.*

Ciel! voilà votre pere.

ISABELLE, *bas.*

Ah! nous sommes perdus.

ERASTE, *bas.*

Ne vous démontez pas, et soyez hors de peine.
Faisons semblant ici de jouer une scene.

ISABELLE, *bas.*

Et laquelle? parlez. Je tremble de frayeur.

LISETTE, *bas.*

Commencez; nous savons tout Moliere par cœur.

ERASTE, *haut.*

Ah! belle Alcmene, il faut que comblé d'alégresse...

ISABELLE.

Laissez; je me veux mal de mon trop de foiblesse.

LE COMTE, *s'approchant.*

Comment donc !...

ERASTE.

Nous faisions la répétition
D'un assez beau morceau choisi d'Amphitryon.
Mademoiselle joue Alcmene par merveille.

LE COMTE.

Et pourquoi, diable, prendre une piece pareille?
Je ne la puis souffrir.

ERASTE.

C'est cependant partout
Un chef-d'œuvre approuvé de tous les gens de goût.

LE COMTE.

Eh fi donc! un chef-d'œuvre où l'on couvre de honte
Un général d'armée, et qu'un rival affronte!

Corbleu ! si j'eusse été ce général thébain,
Jupiter n'eût jamais péri que de ma main.
Oui, bien loin de souffrir qu'il fît chez moi le maître,
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

FRONTIN, *bas, à Eraste.*

Monsieur, allons-nous-en.

ÉRASTE, *bas, à Lisette.*

Cet homme est singulier.

LISETTE, *bas, à Eraste.*

Gardez-vous, croyez-moi, de le contrarier.

FRONTIN, *bas, à Eraste.*

Retirons-nous.

LE COMTE.

Cherchez quelques scenes nouvelles,
Où l'on parle d'assauts, de forts, de citadelles,
Ou de combats sur mer : voilà du ravissant !

FRONTIN.

Oui, cela pourroit être assez divertissant.

SCENE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, DAMIS, ERASTE, FRONTIN, LISETTE.

LA COMTESSE.

Comte, nous vous cherchions... Approchez, Isabelle,
Et saluez monsieur.

DAMIS.

Une fille si belle
Doit faire le bonheur de celui qui l'aura ;
J'en suis certain.

FRONTIN, *bas, à Eraste.*

Monsieur, vous allez faire là
Une sotte figure.

LA COMTESSE.

Eh bien ! la comédie
Va-t-elle commencer ? Sera-t-elle jolie ?

DAMIS.

Quoi ! du spectacle aussi ? Madame, en vérité,
J'appelle votre terre un séjour enchanté.

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Ah ! c'est mon pere ! ô ciel !

FRONTIN, *bas, à Eraste.*

Cela n'est pas croyable...
Eh! vraiment oui, ce l'est. Ah! voici bien le diable!

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Ciel ! comment nous tirer de ce triste embarras ?

FRONTIN, *bas, à Eraste.*

Je n'en sais rien.

LE COMTE.

Eh bien ! vous ne commencez pas?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur... c'est que nous voulons faire...
Une scene d'un fils... qui reconnoît son pere...

DAMIS.

Je crois voir...

FRONTIN.

Nous voulons que le pere surpris...
De rencontrer aussi... de son côté, son fils...
Attendrissant les cœurs... par leur reconnoissance...

LE COMTE.

C'est un galimatias que tout ceci, je pense.

FRONTIN.

En cédant aux effets... d'un tendre mouvement...
Ah ! que cela va faire un spectacle touchant !

DAMIS.

Je ne me trompe point !

ÉRASTE.

Ah ! c'est trop me contraindre !
Et je vois à présent qu'il n'est plus tems de feindre.
Ah ! monsieur, permettez qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter...

DAMIS.

Levez-vous.

ISABELLE, *bas, à Lisette.*

Lisette !..

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

La rencontre est d'assez bon augure.

LE COMTE.

Que veut dire ceci? quelle est cette aventure?

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, monsieur? qui vous rend si surpris?

DAMIS.

Je dois l'être en effet; je trouve ici mon fils.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

Son fils, mademoiselle?

DAMIS.

Oui, la chose est certaine.

ISABELLE, *à part.*

Ciel!

FRONTIN.

Voilà justement une nouvelle scene.

LA COMTESSE.

Je n'en puis revenir.

LE COMTE.

Ceci me surprend, moi:
C'est un évènement qu'à peine je conçoi.

ÉRASTE.

Le hasard en ces lieux m'a fait voir Isabelle,
Et mon ame charmée...

DAMIS.

Et c'étoit aussi celle
Que je vous destinois. Je veux bien oublier
Tout le passé, mon fils, et nous réconcilier.
Mais quel étoit le but d'une telle conduite?
Quel projet aviez-vous?

FRONTIN.

De devenir ermite...
D'abandonner le monde, et fuir ses plaisirs vains...

DAMIS.

Vraiment, vous aviez là de louables desseins;
Mais comment accorder cette belle retraite
Avec trois cents louis ôtés de ma cassette.

FRONTIN.

L'or séduit quelquefois; mais nous le méprisions,
Et tous les jours, monsieur, nous nous en défaisions.

DAMIS.

Comte, voilà ce fils dont je pleurois l'absence,
Et qu'enfin je revois contre toute espérance.
La fortune et l'amour semblent en ces momens
Travailler de concert pour unir deux amans.
Serrons de si doux nœuds; et, dans cette journée,
D'Isabelle et d'Eraste achevons l'hymenée.

LE COMTE.

Il est beau cavalier, dans sa taille bien pris:
Je n'aurois jamais cru que ce fût votre fils.

DAMIS.

J'ai donné ma parole, et suis sûr de la sienne;
Il faut sans différer...

LE COMTE.

Je vous tiendrai la mienne.
Et, pour que cet hymen se termine au plutôt,
Allons dans mon château faire tout ce qu'il faut.

FIN DE L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE.

EXAMEN

DE L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE.

Le fond de cette petite piece est très léger. Un jeune homme que son pere a voulu marier malgré lui a quitté la maison paternelle en emportant une somme d'argent : il voyage avec son valet, et par hasard il s'arrête dans un village où il apperçoit une demoiselle dont il devient aussitôt amoureux; il découvre qu'elle est la fille du seigneur. Apprenant que ce dernier aime beaucoup la comédie, il s'introduit dans le château comme acteur de campagne; il soutient fort bien son personnage, et trouve le moyen de déclarer ingénieusement son amour à Isabelle. On apprend l'arrivée d'un étranger qui vient pour un mariage; on tremble qu'Isabelle ne lui soit destinée. Il se trouve très heureusement que cet étranger est le pere du jeune homme; il avoit eu le projet de marier son fils avec Isabelle; celui-ci ne la connoissant pas s'étoit enfui: le hasard ne pouvoit mieux les servir tous qu'en amenant ce jeune étourdi aux pieds de celle qu'on a voulu lui faire épouser, et en conciliant ainsi son amour avec son devoir.

On voit que cette fable est un roman qui manque un peu de vraisemblance. Heureusement que l'on n'y regarde pas de si près dans une piece en

un acte. Quoique le hasard soit cause de beaucoup d'évènemens, nous avons déja observé que de tous les moyens dramatiques celui-là étoit le plus contraire aux regles de l'art.

Le sujet présentoit à l'auteur deux ressorts de comédie dont il s'est servi habilement. Il falloit que l'entrevue des deux amans fût amenée avec esprit; les caracteres du pere et de la mere d'Isabelle devoient être comiques, sans ressembler trop aux vieillards de Moliere et de Regnard. Le moyen qu'emploie Eraste pour s'introduire dans le château est neuf et dramatique; la petite scene qu'il joue en présence d'Isabelle et de ses parens est pleine d'agrément et de délicatesse. Le Comte et la Comtesse ont une physionomie particuliere; ils vivent dans leurs terres en se procurant tous les plaisirs dont on peut jouir dans un château; ils n'ont point les ridicules des seigneurs campagnards; le Comte, ancien militaire, aime à s'entretenir des batailles où il s'est trouvé; la Comtesse, autrefois jolie, parle avec plaisir de la passion qu'elle a inspirée à son mari; elle préfere les amusemens qui lui rappellent ce tems heureux. La scene qu'ils ont ensemble produit toujours de l'effet à la représentation; le caractere du Comte se soutient très bien; la critique qu'il fait d'Amphitryon est un trait vraiment comique. On lui dit que cet ouvrage est un chef-d'œuvre:

Eh fi donc! un chef-d'œuvre où l'on couvre de honte
Un général d'armée, et qu'un rival affronte!

Corbleu ! si j'eusse été ce général thébain,
Jupiter n'eût jamais péri que de ma main :
Oui, bien loin de souffrir qu'il fît chez moi le maître,
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

Plusieurs autres tirades de cette piece sont du ton de la bonne comédie. On desireroit qu'en général le style fût moins négligé, que les idées fussent exprimées d'une maniere plus précise, et que la versification eût plus de nerf et de vigueur.

FIN DE L'EXAMEN DE L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE VINGTIEME VOLUME.

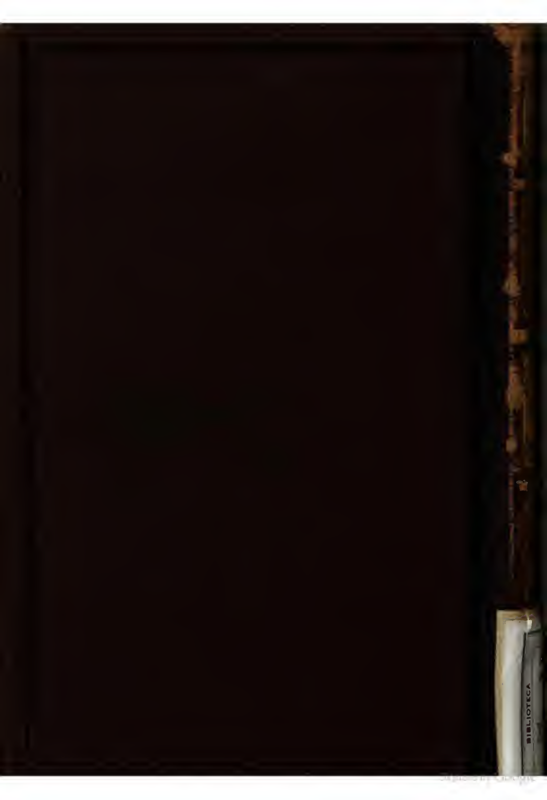
FIN DU VINGTIEME VOLUME.










BIBLIOTECA